



3 1761 05461375 7

HANDBOUND
AT THE



UNIVERSITY OF
TORONTO PRESS

S 10

1

1

1

1

1

1

1

LES
SACRIFICES
DE L'AMOUR,
OU
LETTRES

*De la Vicomtesse de SENANCES, &
du Chevalier de VERSENAY.*

PAR M. DORAT.

Vulnus alit venis, & cæco carpitur igni.

(PREMIERE PARTIE.)

2



A AVIGNON

Chez JEAN-ALBERT JOLY, Imprimeur
& Libraire.

1793.

209666
4:3:27

PQ

1981

D-518

1793



II ID JE JE S

SUR LES ROMANS.

CE ne seroit peut-être pas une entreprise indigne d'un homme de goût , de jeter un coup d'œil sur les variations arrivées dans le genre de nos romans , & de marquer , en suivant cette chaîne intéressante , les nuances du caractère national , les altérations qu'il a souffertes , les influences respectives des mœurs sur les écrits , des écrits sur les mœurs , les progrès , les révolutions & la décadence de notre galanterie.

Après ces siècles presque fabuleux d'héroïsme & de chevalerie , pendant lesquels l'amour étoit plutôt une extase religieuse qu'un délire profane , & une superstition qu'un sentiment , on verroit éclore ces volumineuses archives , où figurent des caractères sans vraisemblance , où l'héroïne fait assaut d'esprit avec tout ce qui se pré-

sente , tandis que le héros , plus imbécille encore que valeureux , se croit obligé de conquérir quelques provinces avant de baiser la main de sa maîtresse.

En descendant vers ce tems où les hommes & les femmes se voient de plus près , se respectent moins & s'abandonnent davantage mais toujours sous le voile de la décence , dernier vestige de l'ancien culte , le roman acquerreroit de la vie , de l'intérêt & de la vérité. On se reposeroit sur des intrigues moins compliquées , on applaudiroit à la faiblesse aux prises avec la séduction , aux douleurs de la résistance , à l'ivresse de la défaite , surtout à ces repentirs touchans , dont il est si doux d'avoir à triompher.

Enfin ariveroient ces jours d'aisance dans les mœurs , & de bouleversement dans les principes , où les hommes , élégamment vicieux , trompent & sont trompés , n'attaquent les femmes que pour obtenir , s'ils le peuvent , le droit de les mépriser , & sont en cela même plus méprisables qu'elles ; où , je ne sais quelle philosophie , en se jouant de tout , tarit les sources

du bonheur , & met un persiflage triste à la place des vrais plaisirs.

C'est alors qu'il faudroit avoir recours aux fastes des Hamilton , & sur-tout au code ingénieux du philosophe charmant à qui nous devons le *Sopha* , les *Égaremens du cœur & de l'esprit* , & *Tançai* , de ce juste appréciateur du siècle , de ce peintre profond de la frivolité , qui s'est ménagé des vues sur tous les boudoirs , qui semble y avoir surpris la volupté savante de la prude , les soupîrs distraits de la coquette , & l'ivresse de ces dames , qui ont au moins autant de promptitude dans les sensations que de délicatesse dans les sentimens. Ce rapprochement d'époques pourroit devenir curieux , & développer en partie l'histoire si imparfaite du cœur humain ; mais ce plan me meneroit trop loin , & seroit presque la matière d'un ouvrage. Je me contenterai de quelques réflexions semées sans ordre sur le genre dans lequel je m'essaie aujourd'hui.

Nous avons une foule des romans satyriques , légers , galans ou licencieux ; mais qu'il en est peu où les

mœurs soient peintes , & les passions en mouvement , où l'homme se retrouve tel qu'il est dans la nature !

Humiliés par la difette de ces tableaux intéressans & vastes , nous avons eu recours à nos voisins , plutôt par un goût de mode que par un véritable attrait. Il est certain qu'ils l'emportent de beaucoup sur nous dans les peintures fortes ; il y a dans le caractère des Anglois je ne sais quelle seve énergique qui se communique à leurs écrits. Les compositions sont larges & grandes , quand la liberté taille les pinceaux ; & tel homme seroit tout dans une république , qu'il n'est rien ailleurs.

Les productions du citoyen de Londres se ressentent quelquefois du travail des nerfs , incompatible avec les graces ; mais la convulsion passée , l'effet se développe & reste. Nos ouvrages sont pour la plupart des especes de miniatures , où le pointillé domine. Qu'attendre de cet enfantillage élégant ? Il éteint l'imagination , & glace la sensibilité. Pour arracher à la nature quelques-uns de ses secrets , il faut être nourri de méditations profon-

des, de recueillement solitaires, de l'enthousiasme du bien, & de cette mé'ancolie qui marquent d'une empreinte auguste toutes les idées qui en émanent. Voilà ce qui distingue les écrivains Anglois. Ils s'emparent des avenues, & en quelque sorte des abords de l'ame, pour arriver plus sûrement au centre; nous jouons sans cesse autour de la superficie: ils prennent la passion sur le fait; nous l'exprimons par réminiscence: ils exécutent d'après des physionomies distinctes & variées: nous esquissons d'après des masques qui se ressemblent.

On les a plusieurs fois accusés de s'appesantir sur les détails; mais ces détails mêmes sont le secret du génie. Les observateurs Britanniques ne négligent rien, quand il s'agit de l'étude de l'homme; ils savent que le physique est le flambeau du moral; la contraction d'un muscle leur donne la clef d'un sentiment. Un Anglois qui me regarde me juge: tel François me fréquente long-tems sans me connoître. L'un a le coup d'œil profond, celui de l'autre est vague & déterminé.

C'est du repos de l'ame, de l'esprit

& des sens sur les différens objets , que naissent ces prétendues inutilités dont les romans de nos voisins sont remplis ; elles leur servent à réparer les grands effets , & à graduer les impressions : dans les nôtres , le peintre paroît presque toujours , il veut être à la fois tous ses personnages. Ce n'est plus une action qui se passe , c'est une singerie qui me choque & m'attriste. A force de vouloir polir chaque partie , nous faisons un squelette de l'ensemble. Nous ressemblons à ces artificiers ingénieux , qui dirigent savamment d'éblouissantes étincelles ; l'Anglois est le mineur consommé , qui fouille dans les entrailles de la terre , y exerce son art souterrain , & n'étonne qu'au moment de l'explosion.

Ce qui nous rend sur-tout très-ridicules , c'est la manie de paroître ce que nous ne sommes pas. Les Insulaires dont nous nous croyons les émules , naissent penseurs ; nous tâchons de le devenir , & lors même que nous y réussissons , l'effort se fait appercevoir (*). C'est le cas de nous

(*) Il est plusieurs exceptions en notre fa-

comparer aux nouveaux parvenus : la mal-adresse de leur faste fait deviner leur origine.

Dans le parallèle que je viens d'ébaucher , on trouvera , je crois quelle est la cause de la supériorité des romans Anglois sur les nôtres. D'ailleurs ce genre est décrédité parmi nous , par la foule des mauvais ouvrages qu'il a occasionnés. Ils sont ordinairement le fruit d'une imagination incontinent , d'une corruption qui déborde & se répand. Le roman , tel qu'il doit être conçu , est des plus belles productions de l'esprit humain , parce qu'il en est une des plus utiles : il l'emporte même sur l'histoire , ce qu'il ne seroit pas difficile de prouver.

L'histoire n'est le plus souvent qu'un amas incohérent de vices sans grandeur , de foiblesses sans intérêt ; qu'une collection de faits , piquans pour la curiosité seulement , & en pure perte

veur ; mais elles ne détruisent pas mon sentiment , que je soumets d'ailleurs à des esprits plus éclairés. En France quelques particuliers donnent le ton : en Angleterre , c'est la nation qui pense.

pour la morale. Le roman , quand il est bien fait , est pris dans le système actuel de la société où l'on vit ; il est , osons le dire , l'histoire usuelle , l'histoire utile ; celle du moment.

Mais qu'attendre , encore une fois , de la plupart des écrivains , qui parmi nous déshonorent cette branche de la littérature ? Ils composent des romans dans un âge où ils ne sont pas même en état de lire ceux qu'on a faits. O Fenelon ! ô Richardson ! vous n'êtes que des romanciers , & la postérité vous nomme à côté des plus grands poètes.

Ces noms , en excitant la vénération , réveillent des regrets , & amènent une réflexion juste ; c'est qu'il devient plus impossible de jour en jour qu'ils soient jamais remplacés.

Les ouvrages qui laissent une trace après eux , naissent presque toujours dans ces tems de gloire & d'émulation , où les esprits ont une tendance générale vers les objets agréables & instructifs ; aujourd'hui tout est mort , ou du moins tout sommeille : la littérature n'offre plus qu'un champ ravagé , on a détérioré jusqu'aux ger-

mes. Qu'êtes - vous devenus jours de l'enthousiasme , beaux jours de cette effervescence , productrice des belles actions & des bons écrits ? L'élan de l'ame expire sous la combinaison. Une raison sèche & mesquine étouffe l'instinct de grandeur qui nous animoit. La nation eut des hommes qui sentoient ses forces ; elle a des sages qui la calculent , elle est désenchantée. Dans cette crise s'est pourtant élevé un écrivain , qui a , pour ainsi dire , exhalé dans ce siècle les derniers soupirs de la véritable éloquence. On va reconnoître , sans que je le nomme , l'auteur brûlant de la Nouvelle Héloïse. Ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'il doit une partie de sa célébrité au contraste de ses ouvrages avec le caractère actuel de la nation. Il a recommandé l'égalité , la tempérance , la modération , la paix ; on l'a regardé comme un homme à paradoxes , & on l'a décidé infociable , parce qu'il a dit à ses contemporains : Revenez à la nature , soyez heureux. Il est même extraordinaire qu'on le laisse aussi paisible , & que ses ennemis lui permettent d'arranger des plantes à un cin-

quieme étage , après l'audace qu'il a affecté d'être ici la satire vivante des mœurs , & d'apporter parmi nous le scandale de la vertu.

Précédé dans la carrière par un tel concurrent , comment oſé-je y paroître ? Je n'ai de commun avec lui que le sentiment de l'honnêteté.

Le but moral de mon ouvrage est de prouver , d'un côté , qu'une femme qui aime peut remplir tous les devoirs qui contrarient sa passion , & n'en peut être que plus intéressante ; de l'autre , qu'il n'y a point de sacrifice que cette femme ne puisse obtenir de l'homme le plus amoureux , s'il est vraiment digne d'être aimé.

J'ai tâché de distinguer autant qu'il m'a été possible , le style de mes différens personnages. Quand l'amante s'exprime comme l'amant , ni l'un ni l'autre n'attache. Les hommes , en écrivant , ont plus de vivacité , peut-être plus d'élan , les femmes plus de sensibilité , de mollesse & d'abandon ; elles puisent tout dans leur ame ,

Je n'ai point chargé ces lettres d'incidens romanesques. J'ai mis en jeu des caractères & des passions. La peinture

ture des mœurs suffit à l'esprit , & tout est événement pour le cœur. Que de nuances ! que de révolutions ! quelle instabilité dans le même sentiment ! Malheur à celui qui , pour écrire , en est toujours réduit à imaginer. Il parle souvent une langue étrangère , & l'on est bientôt las de l'entendre.

Je ne me suis point astreint à faire suivre les réponses : j'ai craint l'ordre fastidieux de cette marche. Je n'aime pas plus les livres trop méthodiques, que les jardins trop alignés. Quelquefois mon héroïne répond à une lettre qu'on n'a point vue , & laisse sans réplique celle qu'on vient de lire. On se plaît à franchir les intermédiaires , sur-tout dans un sujet où l'imagination peut si aisément y suppléer.

Je n'ai pas non plus coupé l'intérêt (quel qu'il soit) par ces lettres épisodiques & fastueusement raisonnées , qui forcent le lecteur à la discussion , quand il voudroit ne se livrer qu'au sentiment.

Ce que j'ose me promettre , c'est que si je ne trouve point grace devant quelques critiques sévères, je serai con-

solé par ces juges plus indulgens , qui cherchent moins dans un ouvrage les graces de l'exécution , que l'esprit général qui l'a dicté.

Combien je m'applaudirai sur-tout , si le mien peut exciter le déchaînement de ces petits Aristarques , si vains , si réjouissans , qui ont toute la témérité de l'enfance & tout l'orgueil de la médiocrité , qui se croient appelés à rettenir le goût chancelant , & à maintenir dans l'Europe une sorte de discipline littéraire , qui , en méditant sur leurs propres ouvrages , ont peine à concevoir ,

Comment l'esprit humain peut aller jusqu'à là ;

& dont quelques bonnes ames encouragent le ridicule , pour l'amusement & le plaisir des gens raisonnables.





LET T R E S

DE LA VICOMTESSE

DE SENANGES

ET DU CHEVALIER

DE VERSENA Y.



LETTRE PREMIERE.

*Le chevalier , au baron de ***.*

Que je vous porte envie , mon
cher baron ! Quoique vous
soyiez encore dans l'âge où l'on
ne renonce à rien , vous avez quitté
Paris , pour vivre dans vos terres ;
vous préférez à son tumulte la dou-
ceur d'une retraite philosophique &
tranquille. C'est-là que votre ame

s'élève, qu'elle se fortifie contre les besoins factices qui désolent les sociétés. Car tout me prouve que l'homme social est puni par les goûts mêmes dont il avoit espéré ses plaisirs. Vous voilà hors de la tourmente. Vous n'avez point de liens (j'en excepte ceux de l'amitié) qui mettent votre repos à la merci des autres. Une fortune considérable ne vous rend dépendant des hommes que par le bien que vous aimez à leur faire. Vos vassaux sont heureux. Vous animez leur travail : l'industrie naît de l'encouragement que vous lui donnez. La fertilité des campagnes est le luxe de votre domaine, & votre bonheur est, pour ainsi dire, réfléchi dans tous les êtres qui vous environnent. Quelle riante perspective ! Mais plus mes vœux m'y portent, plus les circonstances m'en écartent. Le calme n'a jamais été si loin de moi.

Qu'allez-vous penser en lisant ma lettre ? Est-ce là le ton de mon âge ? Que voulez-vous ? mon style prend la teinte de mon ame : cette ame , si ardente , est triste , mélancolique , & n'en est pas moins agitée.

Il y a six ans que je suis entré dans le monde. L'ardeur de m'avancer , un goût vif pour le plaisir , l'effervescence de la jeunesse , une imagination brûlante , m'ont jusqu'ici répandu hors de moi. Dans l'âge où j'ai paru , tout enivre ; les souvenirs du passé sont doux , le présent transporte ; on voit l'avenir en beau : la tête fermente , le cœur s'allume , on vit dans un monde enchanté. Heureux tems où l'on jouit pour jouir encore , où les lueurs d'une raison momentanée ne montrent que les agréments de la vie sans en éclairer les écueils ! Mon ami , je fors des jardins d'Armide , le désert étoit au bout.

Ne croyez point , encore une fois

que cet état soit de langueur : c'est au contraire l'inquiétude vague d'une ame avertie d'un plaisir nouveau.

Je n'ai point à me plaindre de la fortune. J'ai un régiment ; je plais à une des femmes de la cour dont on vante le plus l'esprit & la figure : son crédit augmente de jour en jour ; ma position fait des jaloux & ne me rend point heureux. Vous l'avouerez - je ? c'est cette même femme dont le zèle m'a été si utile , & qui d'ailleurs possède tous les charmes , toutes les séductions ; c'est elle en partie qui est la cause de mon chagrin. Vous l'avez rencontrée quelquefois : il est impossible de réunir plus d'avantages extérieurs & de moyens d'être aimable. Elle a pour plaire des secrets qui ne sont qu'à elle. Elle est belle , & l'on seroit tenté de l'en dispenser. Elle a tant de graces , que sa beauté lui devient presque

inutile. Mais , hélas ! tout cela n'est que la magie du moment. Le caractère est celle de tous les jours ; le sien est léger , superficiel , altier. Sa tête la trompe sur les mouvemens de son cœur : Dieu fait ce qui résulte de ce calcul. Elle est jalouse avec hauteur , exigeante sans tendresse , capricieuse à un excès que je peindrois mal , & le caprice est presque toujours chez les femmes en proportion de leur froideur. Il est en elles , je l'imagine au moins , une espèce de révolte contre la nature ; elles se vengent de n'être pas sensibles , & nous punissent de ne pas réussir à leur créer un cœur.

La marquise d'Ercy joint à tous ces défauts une ambition démesurée qui la subordonne en quelque sorte à toutes les variations du crédit. Son ame , osons le dire , est gâtée par l'intrigue , par ce besoin de briller , le poison des vertus douces ,

des plaisirs vrais & de toute félicité.

Vous voyez que je ne l'aime plus, puisque je la juge. De là les idées sombres qui s'emparent de moi. Je lui ai les plus grandes obligations, & avec celles de son âge, vous savez qu'on ne s'acquitte que par l'amour. De jour en jour le mien s'éteint ; mais il semble que ma reconnoissance augmente à mesure qu'il diminue. D'après ce que je vous confie, je suis trop honnête pour n'être pas très-malheureux. Je n'ai pas envisagé un seul instant que, si je blesse son amour-propre, je m'expose à sa vengeance, je ne me souviens que de ses bontés passées : elles laissent dans mon ame des traces profondes. Je pleure la perte d'une illusion qui me voiloit ce qui me détache. J'aurois voulu la garder jusqu'au dernier soupir, & pouvoir transformer toujours en vertus les défauts de ma bienfaitrice.

Plaignez-moi , baron , plaignez-moi : le mal est sans remede. J'aide moi-même la fatalité qui m'entraîne vers cette ingratitude que je me reproche. J'aime un autre objet. J'ai le double tourment d'un amour qui expire & d'une passion qui va naître. L'embarras de quitter une femme, la crainte de ne pas plaire à une autre , la satiété de tout ce qui n'est pas elle , le combat des principes contre les sentimens , voilà ce que j'éprouve , ce qui me désespere : & cette situation est peut-être l'époque la plus intéressante de ma vie , par le degré d'importance que j'attache au nouveau penchant qui m'occupe. Vous connoissez celle qui en est l'objet. Que dis je , vous l'avez toujours estimée. Je me rappelle avec délices les éloges que vous m'en faisiez autrefois. Ils me sembloient outrés ; que je les trouve foibles aujourd'hui ! Après tout ce que je viens de dire , ai-je besoin

de vous nommer la vicomtesse de Senanges ? C'est elle , oui , c'est elle qui va me fixer pour jamais.

Il y a deux mois environ , que je me trouvai chez la princesse de***. L'assemblée étoit nombreuse , en femmes sur-tout. Quelques-unes étoient jolies , toutes croyoient l'être , pas une ne me sembloit intéressante. On annonça madame de Senanges. Comme j'en avois beaucoup entendu parler , & que je la rencontrais pour la première fois , je me félicitai en secret de l'occasion qui s'offroit de la connoître. A peine fut-elle entrée , les regards se tournèrent vers elle , ceux des hommes pour l'admirer , ceux des dames dans une autre intention. Après l'examen le plus rigoureux & le plus sérieusement prolongé , ne pouvant se dissimuler des charmes qui frapportoient tous les yeux , elles ne furent plus maîtresses de leur dépit , & le laissèrent éclater dans

leurs propos , dans leurs questions , leurs réponses ou l'affectation de leur silence. La princesse elle-même , qui n'est plus dans l'âge des pétentions , trouvoit que madame de Senanges étoit vraiment trop jolie ce jour-là , & que l'on ne tombe pas ainsi dans un cercle de femmes pour les éclipser toutes , à l'heure qu'elles y pensent le moins. Je m'apperçus de la conjuration , & n'eut garde d'en être complice. La conversation languissoit. Elle ne se réveilloit que par ces tristes monosyllabes qui annoncent l'ennui. Madame de Senanges commençoit à se déconcerter. Ses beaux yeux erroient de toutes parts avec un embarras qu'elle ne se donnoit pas la peine de cacher ; elle sembloit implorer une indulgence dont elle a si peu besoin. Je vins à son secours : je mis l'entretien sur les événemens qui occupoient alors la société. Je n'oublierai jamais le

regard qu'elle me jetta, comme pour me remercier de mon adresse. Son ame y étoit toute entiere, & la modestie qui l'accompagnoit, n'enlevoit rien à son expression : ce regard me perdit. Madame de Senanges fut charmante tout le tems de sa visite. Elle parla avec cette négligence que vous lui connoissez, & le son de sa voix pénétrait jusqu'à mon cœur. Il lui échappa une foule de traits spirituels que je fis valoir pour les autres, & que je recueillis pour moi. Elle se vengea de ces dames en les faisant oublier, & ramena par sa gaité douce quelques-unes de celles qu'elle avoit aigries par sa figure.

Après ce triomphe, auquel j'étois ravi d'avoir contribué, elle sortit, & je la suivis, par une de ces imprudences dont on ne se rend pas compte, & que j'ai regardée depuis comme l'indiscrétion d'un cœur qui ne m'appartenoit déjà plus.

Depuis

Depuis ce moment l'image de madame de Senanges me suivoit sans cesse. La chercher au bal , au spectacle ; n'y regarder qu'elle , être toujours à son passage , c'étoient-là mes seuls plaisirs. Plus de courses , de soupés ; plus de ces tournées fatigantes que l'on nomme visites , & que je suis tenté de nommer à présent un commerce d'ennuis entre des esprits froids & des cœurs désœuvrés.

Comme tout change aux yeux des amans ! L'amour fait un univers pour les âmes qui sentent , & c'est cet univers-là que j'habite. Au milieu de la foule , je suis seul.

Six semaines s'étoient écoulées depuis notre première entrevue. Je ne pouvois plus souffrir de ne la voir que dans les lieux où tout le monde va. J'abhorre les regards publics ; il me semble qu'ils profanent ce que j'aime. Enfin j'appris que le vieux duc de *** mon parent alloit

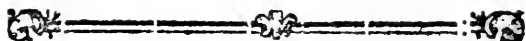
souvent chez elle , & qu'il étoit depuis long-tems au nombre de ses plus intimes amis : je le pria i de m'y présenter. Il me promit d'en parler, me tint parole , obtint ce que je desirois avec tant d'ardeur , & m'y mena quelques jours après.

Voilà où j'en suis , mon cher baron ; je la vois deux ou trois fois par semaine. Que les autres jours sont tristes & ennuyeux ! je jouis de sa conversation , je m'enivre d'amour auprès d'elle. Je n'ai pas encore osé me découvrir. Rien ne perce dans mes discours : elle n'a pas l'air d'entendre mes regards ; mais je la vois , je suis heureux.

Je vous ouvre mon cœur , je vous expose sa situation , pénible d'un côté , inquiète de l'autre. Je me jette dans les bras de l'amitié. Vous le savez , mon ami , je ne vous ai jamais rien caché. Pour prix de ma confiance , parlez moi de madame de Senanges , & surtout ne me

conseillez jamais de renoncer à mon sentiment. Une autre grace que je vous demande , c'est de lui écrire & de.... Je ne fais ce que je dis , mais vous êtes indulgent, n'est-ce pas ; & d'ailleurs les amans ne sont-ils pas des êtres privilégiés à qui l'on doit tout pardonner ? Vous avez été lié , vous l'êtes encore avec madame de Senanges , vous avez mille détails à me mander ; tous sont intéressans pour moi.

Concevez-vous les bruits qu'on fait courir sur cette femme charmante ; Est-il vrai qu'elle soit coquette ? Est-il vrai.... Non , non. Je ne crois rien de ce dont on l'accuse. Les femmes supérieures sont enviées , calomniées : ne cherchez point à me défabuser. Je ne crois , baron , qu'à mon amitié pour vous & à mon amour pour elle.



B I L L E T

Du chevalier de Versenay à madame de Senanges.

JE vous envoie,, madame, les anecdotes de la cour de ***; ce livre mérite votre attention. Les héros d'une cour galante & polie feront sans doute de votre goût; vous trouverez dans cet ouvrage des amans vrais & des femmes sensibles; vous ne croyez pas aux uns, vous craignez de ressembler aux autres. Puissiez-vous ne pas penser toujours de même!



L E T T R E II.

Du chevalier à madame de Senanges.

AH! vous avez beau dire, vous avez beau condamner à l'amitié les hommes qui vous connois-

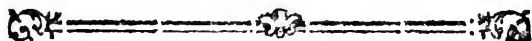
sent, tous ne vous obéiront pas. Lorsqu'on réunit aux attraits qui enivrent, les qualités qui attachent, il faut s'attendre à un sentiment plus vif, sur-tout ne s'en pas *defier*, c'est votre terme favori, & il ne vous échappe pas une expression que mon cœur ne retienne. Que vos préjugés sont cruels ! qu'ils sont peu fondés ! Sachez vous juger mieux ; ils seront bientôt évanouis.

Eh quoi, Mme, si quelqu'un vous aimoit, comme vous méritez de l'être, quoi ! jamais l'excès, ni la vérité de sa passion ne pourroit vous inspirer de la confiance ? Vous feriez à l'amant le plus tendre l'injure de ne lui croire que de l'adresse, & il faudroit, avant d'arriver à votre ame, qu'il dissipât tous les ombra-
ges de votre imagination ? N'importe..... Je m'expose à tout, même à votre colere ; c'est sur moi que doivent tomber vos soupçons. Oui, mon sort aujourd'hui dépend de

vous ; & , quelqu'affreux qu'il puisse être , je suis trop heureux qu'il en dépende. Si cet aveu vous déplaît, il faut m'en punir. Parlez-moi avec naïveté de votre caractère ; désespérez-moi sans pitié. Il me restera toujours une consolation , celle d'idolâtrer un objet charmant , de nourrir en silence un sentiment que rien ne peut changer , & d'avoir à vous sacrifier tout le bonheur de ma vie.

Du moment que je vous ai vue , madame , j'ai senti le desir de vous connoître ; je ne vous ai pas plutôt connue , que toutes les autres femmes ont disparu pour moi. Si vous condamnez mon amour , vous ne pouvez attaquer les motifs qui l'ont fait naître. Je ne vous parlerai point de vos agrémens personnels.... Eh ! qui en réunit plus que vous ?.... C'est votre ame qui m'a décidé , & je m'estimerois bien peu , si je savois résister à un charme de cette nature.

Un autre, madame, vous demanderoit pardon d'un pareil aveu ; moi, je m'excuse de l'avoir différé. Tout attachement vrai a de droits, sinon au retour, du moins à l'indulgence de celle qu'on aime ; & il n'y a que de petites âmes qui rougissent d'avouer ce qu'il est glorieux de sentir. Encore une fois, ne craignez point de m'affliger, je m'attends à tout..... Mais, de grace, ne m'affligez que le moins qu'il sera possible... Je n'ai pas, je crois, besoin de signer pour être reconnu.



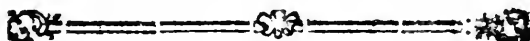
LETTRE III.

De madame de Senanges au chevalier.

Vous me demandez, monsieur, de ne vous affliger que le moins possible & vous m'affligez, vous ! Quand je le croyois mon ami, quand cette idée faisoit mon bonheur, il n'est.... N'importe, je vou

rends justice ; vous êtes honnête , fans doute , & plus qu'un autre : mais l'amour ne m'en fait pas moins une peur affreuse : eh ! comment ne lui pas préférer l'amitié ? Son charme est pur , il ne doit rien à l'illusion , ne tient point au caprice ; l'estime en forme les liens , le tems les resserre , jamais aucun remords n'en trouble la douceur ; car enfin on ne nous permet pas d'aimer , à nous autres femmes ; l'usage n'a point détruit le préjugé ; il subsiste dans nos cœurs malgré l'exemple : peut-être fort à plaindre , lorsque nous lui sacrifions notre penchant ; sûrement méprisées , alors qu'il nous entraîne , nous sommes condamnées à être coupables ou infortunées. Voilà le sort des femmes , & l'on les croit heureuses ! Elles qu'on attaque si souvent par air , qu'on soumet sans reconnaissance , qu'on calomnie si légèrement ! Elles qui ont à craindre , en aimant , non

seulement l'inconstance , l'indiscrétion d'un seul , mais encore le blâme de tous ! Croyez pourtant que je fais faire des différences , & que j'apprécie tout ce que vous valez. Ma défiance n'est pas déso- bligante ; elle ne roule que sur un seul article : je serois bien fâchée de la perdre , fut-elle injuste. Je sens qu'elle est nécessaire. Réfléchissez-y : votre âge , vos liaisons , les circonstances où je me trouve , tout doit vous défendre un sentiment pour moi ; tout sembloit , au moins , vous en interdire l'aveu.



LETTRE IV.

Du chevalier à madame de Senanges.

E H bien , madame ! je vais donc me faire une étude de dissiper , au moins , vos préventions ; & , quand votre défiance aura disparu , vous conviendrez qu'elle

n'étoit pas l'ennemi le plus cruel que j'eusse à combattre.

Quoi qu'il en soit ; je ne me repens pas que mon secret me soit échappé. L'aveu que je vous ai fait , a été une jouissance pour mon cœur ; il me donne au moins des droits à votre amitié , & tout sentiment qui part de votre ame , doit faire les délices de la mienne. J'ai connu quelques femmes : presque toutes aimoient mieux inspirer des desirs que de l'amour. Vous seule avez rempli l'idée que je me suis faite de l'être avec qui je voudrois passer ma vie , vous seule avez tout ; & il semble que , dans vous , les graces aient pris plaisir à parer la vertu. Combien je veux vous aimer ! combien , hélas , je voudrois vous plaire ! Je veux , au moins , que vous disiez un jour : pourquoi n'ai je pu m'attacher à lui ? Peut-être il eût fait mon bonheur , & j'étois sûre de faire le sien.

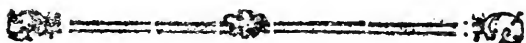


L E T T R E V.

Du chevalier à madame de Senanges.

SI vos beaux yeux se sont ouverts trop tôt ; refermez-les. La répétition du nouvel opéra comique n'a point lieu. Les acteurs sont malades, les rôles ne sont point lus : l'auteur jure , moi , je me désespère , & vous , madame , vous allez vous endormir. Ne me sera-t-il point permis de vous faire ma cour, dans la journée ? Vous partez pour huit jours ! Quels siècles ! Votre société a pour moi un charme inexprimable , & je n'envisage qu'avec le plus vif regret les momens de votre absence. Si vous pouviez lire au fond de mon cœur , & savoir à quel point il vous est dévoué , vous me pardonneriez des sentimens aussi purs que l'âme céleste à qui j'en dois l'hommage ; ils

feront mon malheur , fans doute ; mais il est impossible que vous m'en fassiez de crimes. Que de choses , à propos d'une répétition d'opéra comique !..... Je ne fais plus ce que je dis ; je ne fais trop ce que je deviendrai : mais ce que je fais à merveille , c'est que je ne cesserai jamais de vous aimer.



LET TRE VI.

De madame de Senanges au chevalier.

Du château de.....

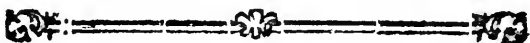
JE mene une vie bien sage. Je me couche de bonne heure , je joue peu , je m'enferme pour lire , nous avons beaucoup de monde ; nous avons , hélas ! un certain monsieur dont je vous ai parlé ; il est plus métaphysique que jamais ; il disserte à tort & à travers , tant que la journée dure. Je l'écoute quand je peux : je le comprends rarement.

Je

Je ne le contrarie point, sa poitrine est plus forte que la mienne; il prend ma foiblesse pour de la docilité, il est assez content de moi. La position du lieu que j'habite est fort agréable, sur-tout celle d'un pavillon délicieux, que la rivière borde & où nous allons prendre l'air, comme s'il ne faisoit pas froid. Malgré tout cela, je reviendrai à Paris avec plaisir. Les printems ne sont plus que des hivers prolongés. Mille graces des trois lettres que vous m'avez écrites.

A propos, la duchesse de***, dont le château est voisin de la maison où je suis, est venue nous voir hier: elle nous a amené les personnes qui étoient chez elle. La marquise d'Ercy, avec qui vous êtes extrêmement bien, en étoit. L'entretien est tombé sur vous! vous devez être content, monsieur, très-content de l'intérêt avec lequel elle en a parlé. J'ai cru vous plaire en

ne vous le laissant pas ignorer. Il y a toute apparence que vous obtiendrez la place qu'elle sollicite pour vous à la cour. Je vous en fais mon compliment , ainsi que de votre constance : elle augmente la bonne opinion que j'avois de cette dame, & l'estime que j'ai pour vous.



LE T T R E V I I.

Du chevalier à madame de Senanges.

SI j'étois *extrêmement* bien avec la marquise d'Ercy , comme vous avez l'air de le croire , madame , je n'aurois point risqué , près de vous , un aveu qui ne pouvoit échapper qu'à l'amour le plus tendre , & le plus résolu à tous les sacrifices. Je ne vous dissimulerai point le goût très-vif que j'ai eu pour elle : vous n'ignorez pas , non plus , les services qu'elle m'a rendus. Le goût

est passé, il ne reste que la reconnaissance, & votre cœur n'est point fait pour désapprouver ce qui honore le mien. Croyez, madame, que mon ame étoit libre, quand j'ai osé vous l'offrir. C'est maintenant qu'elle est enchaînée, & qu'elle l'est pour toujours. Qu'ils étoient foibles, les nœuds qui m'ont retenu jusqu'ici ! que je les ai rompus avec joie ! Je finirai par haïr tout ce qui n'est point vous. Que ne suis-je assez heureux pour que vous m'imposiez des loix ! Avec quelle promptitude & quel transport vous seriez obéie ! Mais, hélas ! vous ne m'ordonnez rien ; & c'est froidement que vous soupçonnez un cœur où vous sûtes allumer une passion dont j'aime jusqu'aux tourments. Il est pur, ce cœur, puisqu'il est à vous, il est digne de recevoir votre image, votre image adorée, qui éclipsé tout, à laquelle rien ne peut se

mêler , & qu'on profaneroit en la comparant. Je vous adore. Jamais sympathie plus douce , ni plus forte , n'a enporté un être vers un autre. Au comble du malheur , vous me verrez chérir le lien qui m'aura déchiré , me complaire dans mes larmes , & vous offrir ce douloureux hommage , le seul peut-être que vous voudrez accepter.... De grace , fermez l'oreille aux propos , aux conjectures du public ; elles seront fausses , toutes les fois qu'elles attaqueront mon honnêteté. Détestez avec moi les mœurs d'un monde persécuteur & malin , où la vertu est toujours jugée défavorablement , parce que c'est toujours la corruption qui la juge... Vous êtes mon ame , ma vie , mon univers. Je pourrois être bien plus aimable , mais il m'est impossible d'aimer mieux. Encore un coup , disposez de moi , servez-vous de votre empire ; ayez des

volontés , des caprices même ; je mettrai mon bonheur à les satisfaire, Un billet de deux lignes , un regard un mot de vous m'élève au comble de la félicité ; & si vous m'enlevez tout , jusqu'à l'espoir de vous fléchir , au moins ne m'ôtez-vous jamais cette mélancolie douce & voluptueuse , qui naît d'un mal dont on adore la cause.



LETTRE VIII.

Du baron au chevalier.

QUand votre ame souffre , mon cher chevalier , vous avez raison de venir l'épancher dans la mienne. Quoique l'expérience m'ait aguerri contre de certaines foiblesses , je connois les larmes qu'elles coûtent , je plains les maux qui en résultent. Je hais ces philosophes chagrins qui croient s'approcher de la perfection , à mesure

qu'ils s'endurcissent ; je pense , moi , qu'ils s'en éloignent par cette cruelle apathie , cet égoïsme révoltant , qui brise les liens de la société & en détruit tous les rapports.

J'ai tourné , en tout sens , dans le tourbillon où vous êtes : je connois le tourment d'être pressé entre une double intrigue ; d'obéir tantôt à son cœur , tantôt au procédé qui le contrarie ; d'avoir à filer une rupture , une intrigue à nouer , deux amours propres de femmes à mener de front. C'est à force d'avoir éprouvé le mal aisé qui naît de ces combats , la satiété des jouissances , la crise des infidélités , que j'ai appelé la raison à mon secours. Je me suis lassé d'être esclave , j'ai voulu être homme , je le suis , & je ne date , pour m'en arroger le titre , que du moment où j'en ai refaisi les privilèges.

Je me compare à un voyageur , qui , après avoir erré long-tems dans le creux d'une vallée aride & brû-

laute , respireroit enfin l'air frais
& libre des montagnes.

Mon pauvre chevalier, vous
êtes encore au fond de la vallée ;
je vous domine , & c'est pour vous
être utile. L'œil de l'amitié vous
suit dans ce dédale où le fil échap-
pe à chaque instant. Si elle n'éclair-
e pas toujours , elle console au
moins. Mes yeux sont ouverts ; j'ai
arraché le bandeau qui les couvroit ;
mais je les reprends pour essuyer les
larmes de mon ami.

Souvenez-vous de la conversation
que j'eus avec vous , quand je vis
naître votre liaison avec la marquise
d'Ercy ; j'ai prévu ce qui vous arri-
ve. Elle a un rang à la cour , des
entours brillans ; une figure qu'on
cite , un crédit qu'elle a prouvé ; en
un mot comme vous dites vous au-
tres, elle est sur le *grand trottoir*. Tout
cela étoit fait pour déranger une jeu-
ne tête. A votre âge on est plus vain
que sensible ; on se livre à ce qui

flatte , on est amusé le premier mois , languissant le second , ennuyé le troisieme , & l'on finit par briser avec scandale l'idole qu'on s'étoit faite par vanité.

Le moyen que vous puissiez aimer long-temps une femme absorbée dans les calculs de l'intrigue , les incertitudes des projets , & qui remplit les vides de l'ambition par le manège de la coquetterie ! La marquise d'Ercy est ce qu'on appelle une *femme d'affaires*. C'est dans ce siècle sur-tout , que s'est multipliée cette espece d'intrigantes , qui ont leur cabinet d'étude , ainsi que leur boudoir , qui raisonnent , décident , se jettent à corps perdu dans la politique , & rêvent *essentiellelement* , en faisant des nœuds , aux abus de l'administration.

Où vous êtes-vous embarqué , mon cher chevalier ? Quelle maîtresse aviez-vous choisie ? Je vous blâme de l'avoir prise , & non de

la quitter. Vous vous exagérez votre ingratitude. A Dieu ne plaise que je vous conseille un procédé même équivoque ! Mais , croyez-moi , la reconnoissance ne condamne pas aux angoisses d'une éternelle fidélité. L'amour est une manière de s'acquitter qui s'use trop vite. L'indépendance de ce sentiment le rend incompatible avec le joug des bienfaits. La marquise d'Ercy vous a fait avoir un régiment , procuré une existence à la cour ; elle vous a prôné , présenté par-tout ; vous lui êtes redevable de quelques démarches ; fort bien jusques-là ! mais elle vous a pris , affiché , tourmenté ; vous avez apporté dans cette liaison une figure charmante , de l'esprit , un nom , de la jeunesse. Vous voilà quitte. Enfin , tout en admirant des scrupules qui ne peuvent naître que dans une ame délicate , je ne veux point que vous soyez victime d'un excès d'héroïs-

me. Votre ame est noble , honnête , sensible , mais elle est neuve , ardente & foible ; on peut la corrompre , & la marquise d'Ercy en est très - capable ; je crains l'influence de son caractère sur le vôtre ; je crains que son élégance perverse ne vous gagne , & dût-elle être premier ministre & vous prendre pour adjoint , je dois vous arracher , s'il est possible , à ses dangereux artifices. Il n'y a point de principes dont une femme adroite ne vienne à bout.

Qu'il est souverain , l'être enchanteur & perfide , qui abuse des momens sacrés de la jouissance & du bonheur , pour inviter au vice qu'il rend aimable , & endort la vertu , aux accens même de la volupté !

Venons à madame de Senanges : oui , sans doute , je la connois , c'est vous dire que je l'estime. Son amitié pour moi est un des souvenirs doux & purs qui me suivent dans ma solitude. Vous me deman-

dez des détails ; je consens à vous en donner ; viendront après les conseils que je vous dois , autant pour elle que pour vous ; car vous m'intéressez l'un & l'autre au même degré : ne vous impatientez pas , lisez ma lettre avec attention , & sur-tout faites-en votre profit.

Madame de Senanges est fille du marquis de *** , militaire distingué, qui , resté veuf de bonne heure , s'appliqua tout entier au soin de son éducation ; il l'aimoit avec tendresse , mais il ne consulta pas assez son goût dans l'établissement qu'il lui fit faire. Il fut séduit par le rang du vicomte de Senanges , combattit fortement la repugnance de sa fille , témoigna le desir de la vaincre , & malheureusement y réussit. Il ne prévoyoit point les suites funestes d'une pareille union , les larmes qu'elle alloit coûter , les maux trop certains qui naîtroient de ces nœuds mal-affortis : il en fut la première

vi^{ct}ime. Il se reprocha bientôt l'infortune de la fille , détesta l'abus de son autorité . & mourut de chagrin deux ans après le mariage qu'il avoit souhaité si ardemment. Puissè-t-il servir d'exemple à ces peres cruels ou inconfidérés , qui , armés de leurs droits , forcent l'inclination de leurs filles , les traînent aux autels comme des esclaves . justifient d'avance tous les desordres où elles se plongent , & dont ils sont les premiers artisans !

La fille du marquis n'avoit pas quatorze ans quand elle épousa M. de Senanges , qui en avoit déjà cinquante-cinq. Comme il passe la moitié de sa vie dans son gouvernement , vous n'avez peut-être pas eu l'occasion de le voir & de le connoître.

C'est un homme d'une taille extraordinaire. Sa figure est imposante & dure , son ton impérieux & brusque ; quand il prie , on diroit qu'il

qu'il commande. Le peu d'attention qu'il a toujours mis dans le choix de ses maîtresses , a fortifié en lui le mépris raisonné qu'il a pour les femmes ; il croit bonnement que la vertu est étrangère à ce sexe ; & qu'avec lui il faut être dupe ou tyran. Ce système atroce , joint au penchant naturel , a développé dans son cœur la jalousie la plus injuste dans son principe , la plus affreuse dans ses effets. Je ne vous peindrai point toutes les scènes horribles qu'elle a occasionnées , & dont madame de Senanges m'a fait le récit. Peignez-vous une jeune femme , honnête & timide , au pouvoir d'un vieux despote , qui la méprise & ne l'envisage jamais qu'avec ces yeux dont on effraie les coupables qu'on cherche à pénétrer. Il ne lui échappoit pas un mot qui ne fût mal interprété , un regard qui ne fût suspect ; son silence étoit le recueillement d'une ame qui veut

tromper. Parloit-elle ; c'étoit une séduction qu'elle essayoit ; & dont elle vouloit s'armer contre lui. Le barbare ! il tyrannisoit jusqu'à son sommeil ; il veilloit à côté d'elle avec la pâle inquiétude du soupçon , pour tâcher de surprendre , dans ses rêves , quelques sentimens cachés , qui puissent servir à sa rage de prétexte ou d'aliment.

Telle fut sa vie de sept années : pendant cet intervalle , elle n'a pas cessé d'être un modèle de douceur , de décence , de modération. On la privoit même de ses larmes : tout retomboit & pesoit sur mon cœur , N'importe. Elle se défendoit jusqu'au murmure ; elle croyoit , à force de bons procédés , adoucir le tigre auquel elle étoit unie. Vain espoir ! il acquéroit un degré de fureur à chaque vertu nouvelle qu'il découvroit dans sa charmante compagne.

Lasse enfin d'être maltraitée , avilie , épiée dans les heures même

de son repos , elle se refugia dans la Maison de M. de Valois son oncle , chez lequel elle loge encore aujourd'hui. C'est de-là qu'elle implora , & quelle obtint , une séparation à laquelle M. de Senanges consentit ; je ne fais par quels motifs. Elle lui proposa d'aller dans un couvent , ou de rester chez le respectable M. de Valois. Il lui permit le dernier asyle , & lui assura une pension assez modique , qu'elle accepta avec transport , comme le gage de sa liberté.

Depuis cette époque , Senanges a presque toujours vécu dans son gouvernement , mais il fait , de tems en tems , à Paris , quelques voyages secrets , pour observer les démarches de sa femme , & s'enivrer , sans qu'elle le sache , du plaisir de la voir ; car ce forcené aime : il est puni de sa jalousie , par les fureurs de son amour ; on m'a même assuré qu'il brûle de se recon-

cilier avec elle. Quel étrange contraste dans le cœur de l'homme !

Telle est , mon ami , la position actuelle de la femme que vous aimez , & à laquelle , si j'ai quelques droits sur votre cœur , vous allez renoncer pour toujours , oui , pour toujours.

Vous êtes jeune ; un goût vif peut avoir , à vos yeux , tous les caractères d'une passion , la tromper , vous tromper vous-même , vous perdre tous deux : & puis , n'allez pas vous mettre dans la tête que vous ayez entrepris une conquête facile ! Madame de Senanges est aguerrie contre l'amour , par tout ce qu'elle a souffert , & par ses propres réflexions. Elle fut trop longtemps assujettie , pour ne pas trouver le bonheur dans le charme de l'indépendance. Les horribles liens qu'elle a traînés sept-ans , ont laissé dans son ame une impression de crainte , qui l'avertit de n'en plus

prendre de nouveaux ; elle respire , elle est libre , elle est heureuse.

A ses yeux , les choses les plus indifférentes deviennent des plaisirs. Les spectacles qu'elle embellit , les fêtes qu'elle anime , les hommages qu'elle attire , tout lui plaît , toute l'enchanté. Elle aime mieux être amusée qu'attendrie , distraite qu'intéressée. Durant sa longue servitude , son ame ne s'est point aigrie , elle s'est armée. Une coquetterie d'instinct plus que de projet , la sauve de sa sensibilité qui seroit extrême , ou plutôt , cette coquetterie n'est qu'une sensibilité déguisée , qui , n'osant se concentrer sur un seul , se répand sur différens objets , & devient flattieuse pour plusieurs , sans être dangereuse pour elle.

Une femme tendre ne jouit que de son amour : celle qui n'aime point , rencontre un trophée à chaque pas ; elle est plus *en valeur* ,

parce qu'elle est moins préoccupée ; elle jouit de tout , & ne risque rien. Le cœur est bien défendu , tant qu'il reste sous la garde de l'amour-propre.

Ne pensez pas , au reste , que l'ame de madame de Senanges se borne à ces frivoles amusemens. Elle lui rend , d'un côté , ce qu'elle lui enleve de l'autre. La bienfaisance , qui est devenue sa passion favorite , lui fournit sans cesse des plaisirs aussi purs que la source dont ils émanent. L'ostentation ne se mêle jamais au desir qu'elle a d'être utile : elle fait le bien , par la seule impulsion de sa nature , & préfère son approbation secrète à l'orgueil d'être louée par la multitude.

Tel est , mon ami , l'être estimable dont vous croyez troubler le repos & renverser les résolutions. Cessez de vous livrer à des idées aussi folles que présomptueuses ;

vous échouerez , je vous en avertis ; vous êtes toujours aimable , séduisant , amoureux peut-être ; vos agrémens , vos graces , votre amour , tout cela ne pourra vous servir auprès de madame de Senanges. C'est une ame honnête , éprouvée par le malheur , & qui n'est heureuse que par l'oubli délicieux & profond des goûts qui vous étourdissent , ou , si vous l'aimez mieux , des sentimens qui vous occupent.

Ainsi , je vous conseille de n'y plus songer d'après la certitude où je suis , que vous ne réussirez pas , & je vous le conseillerois davantage encore , si je pouvois croire à votre succès. Ne vous pressez point de crier au paradoxe.

Quels reproches affreux , éternels & mérités , ne vous feriez-vous pas , si , après l'avoir rendue sensible , vous cessiez , un jour , de l'être ? Qui ! vous , vous chevalier , vous pourriez porter le trouble dans un

cœur paisible , arracher au bonheur une femme respectable , qui fut malheureuse si long-tems , la séduire , pour la perdre , l'exposer à toutes les horreurs d'un abandon qui feroit suivi de sa mort , & ne pourroit être expié que par la vôtre !

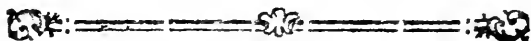
Mais ne perçons point dans un avenir si triste. Dans ce moment-ci , êtes-vous libre ? Croyez-vous que madame d'Ercy vous laisse aller sans éclat , & que son orgueil compromis ne réclame point le cœur qui lui échappe ? Je suppose que madame de Senanges vous écoute. Dans quel labyrinthe vous jetez-vous ? Je connois votre facilité , les cris de la marquise vous en imposeront , vous serez rappelé par le souvenir de ses bienfaits prétendus , vous voudriez conserver celle que vous n'aimez pas ; vous tromperez celle qui vous aime ; vous ferez faux , malhonnête & malheureux.

Je romprai , tout à fait , avec la marquise , m'allez-vous dire ; vous le promettez & ne le tiendrez pas ; vous vous recriez , je vous crois.

Vous voilà le plus tendre , le plus fidele des amans. Madame de Senanges n'en fera pas moins la plus infortunée des femmes. L'œil perçant & jaloux de son mari éclairera vos démarches , dévoilera vos **ſe-**crets , faifira l'occafion d'une vengeance juridique ; & vous pleurez , en larmes de fang , la perte de votre maîtrefſe , de fon déshonneur , & l'inutilité des confeils de votre ami.

Armez-vous de fermeté. Plus vous aimez madame de Senanges , plus vous devez la fuir : c'eſt un effort digne de vous , & dont vous applaudirez un jour. Je ne veux point que la femme qui m'eſt la plus chere ſoit malheureuſe par l'homme que j'aime le plus. Voyez-la moins , attendez que votre amour ſe change en

amitié , & vous jouirez alors , avec délices , d'un sentiment d'autant plus flatteur , qu'il fera le prix d'un triomphe pénible , & le garant d'un cœur courageux. Je vous embrasse.



LETTRE IX.

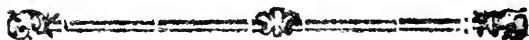
Du chevalier de Versenay au baron.

IL n'est plus tems , baron , mon secret m'est échappé. J'aimois , je l'ai dit , & j'aime davantage. Ecartez la triste lumiere de l'expérience. Je me plais dans mon aveuglement , dans mon délire ; la raison n'y peut rien. Sûr d'être malheureux , sûr de l'être toujours , je n'en ferai pas moins affermi dans mon sentiment ; il n'y a de vrais malheurs à craindre , que quand l'amour est foible. L'excès de la passion fait tout supporter ; la mienne ne connoît ni conseils , ni frein. Je ne fais si les pressentimens de mon

cœur me trompent ; mais l'avenir ne m'effraie pas. Quoi que vous disiez , madame de Senanges peut devenir sensible. Si jamais !... Ah ! Dieu ! avec cet espoir , il n'est rien que je ne surmonte. Cher baron , j'ai besoin d'une ame où je puisse déposer mes peines , mes plaisirs , mes craintes & mes espérances. J'ai choisi la vôtre , & j'ai bien choisi. Je vous dirai tout , ne me plaignez pas , j'aime trop pour ne pas mériter l'envie. L'amour , au degré où je le ressens , est la perfection de l'humanité.

Qu'elle est belle , madame de Senanges ! Quelle ame ! Je ne puis prononcer son nom sans une émotion , un trouble , un frémissement universel. Ce nom répond à mon cœur. Ah ! baron , votre calme ne vaut pas mon désordre ; je le préfère à tous , & si l'on m'offroit une suite de longs jours paisibles & sereins , on un seul de bonheur ,

c'est a-dire un seul où je ferois aimé,
je n'aurois plus qu'un jour à vivre.



LETTRE X.

De la marquise d'Ercy au chevalier.

Du château de **.

S Avez-vous bien , chevalier ,
que vous devenez un homme
insoutenable ? D'honneur , je suis
fort mécontente de vous. Voilà
plus de quinze jours que je suis
ici , que vous restez , vous , avec
votre ennuyeux Paris , comme si
rien ne vous rappelloit ailleurs.
Mais je n'ai garde de vous en faire
des reproches. Les querelles m'ex-
cedent , les bouderies sont *misera-*
bles. Venez quand vous voudrez , &
ne croyez pas que je fasse résonner
les échos des tendres regrets de
votre absence. Je ne suis pas ber-
gere , comme vous savez , & si je
l'étois , j'aurois toute la coquetterie
qu'on peut avoir au village. L'uni-

vers

versest ici. La duchesse y donne des fêtes continuelles , toutes les femmes y sont *arrangées* , il n'y a que moi qu'on abandonne impitoyablement , & qui ai le courage d'en rire... Nous avons la présidente , qui joue l'Agnès , baisse les yeux , rougit tant qu'elle veut. Ce qu'il y a de singulier , c'est qu'avec cette pudeur & cette petite décontenance naïve , elle change d'amans tous les jours. Hier à souper on lui demanda une chanson , il fallut la prier pendant des siècles , elle fit toutes ses mines , se cachat sous sa serviette , déploya ses graces enfantines , & finit par nous chanter , avec toute l'ingénuité convenable , les paroles les plus scandaleuses du monde. La baronne de trois *** nous est arrivée , escortée de son éternel époux , qui a l'air de rouler quand il marche , & qui quand il a fait , tout en roulant , le tour du parterre , se récrie sur l'utilité de

l'exercice , & le plaisir de vivre à la campagne. Oh ! la bonne histoire que j'ai à vous conter ! Le lendemain de leur arrivée , on chassa le sanglier. Pour suivi de toutes parts , & près d'être forcé par les chiens il s'élança dans l'enceinte destinée aux caleches des dames , & vint heurter , sans ménagement , celle où se trouvoit la baronne. Elle jeta des cris *exécrables* , s'évanouit , ou en fit semblant , & se permit toutes les sinagrees d'une frayeur , dont personne ne fut la dupe. Mais ce n'est pas-là le plus plaisant. Le soir , quand on fut rassemblé dans le salon , tandis que les parties se dispo soient , le gros baron s'avisa de s'approcher d'elle , comme elle avoit le dos tourné. Ne voilà-t-il pas que l'insupportable créature renouvelle la scène du matin , & s'imagine qu'elle voit encore le sanglier. Nous avions beau lui dire , que c'étoit son mari , elle s'obstinoit toujours à

le prendre pour la grosse bête ; & je vous avouerai , moi , qu'au fond du cœur je lui faisois quelque gré de la méprise. Pour comble d'infortunes , il nous est tombé sur les bras une *maniere* de petit seigneur , qui pense être profond , parce qu'il n'a jamais pu devenir léger : cet homme a la manie des vers ; il croit aux siens , l'infortuné fait de la prose sans le savoir ! il vous débite d'un ton de législateur les grands principes de la féduction , méprise les femmes , & tranche du philosophe. J'oubliois un descendant du pasteur *Celadon* , qui a son teint, sa fadeur , & s'efforce d'avoir son ame. Il brûle respectueusement pour des divinités subalternes , dont il est fier de baiser la main. Son culte est divertissant : il se croit le sacrificateur , lorsqu'il est la victime. Quand il parle , on sourit de pitié , & il se figure que c'est du plaisir de l'entendre : tou-

jours content de lui , rarement des autres , il les persifle ; il s'en flatte du moins ; on s'apperçoit qu'il le voudroit , on le lui *rend*.... Il ne s'en doute pas ; plus simple , il auroit peut-être de l'esprit , mais il ne feroit pas si amusant.

Voilà , chevalier , le tableau varié des originaux qui me réjouissent ici ; mais ce coup d'œil superficiel & rapide ne m'empêche pas de songer aux graves objets qui m'occupent. Je fais mes dépêches tous les matins , & je remue l'état , du fond de mon cabinet de toilette. J'ai des intelligences dans tous les bureaux ; il n'y a point de ministre qui ne connoisse mon écriture , point de commis qui ne la respecte. Je propose des idées , on les contrarie ; je les discute , elles passent ; & , en demandant toujours , j'obtiens quelquefois même ce que je n'ai pas demandé.

Nous attendons M. de *** : vous

connoissez l'influence qu'il a sur les affaires. Je dois avoir un *travail* avec lui , & vous n'y ferez point oublié. Mais, vous êtes charmant ! tandis que je me tourmente pour vous être utile , vous êtes , vous , d'une sécurité que j'admire ! Réveillez-vous , s'il vous plaît : d'honneur, vous avez une délicatesse ridicule , une probité *cruellement* gothique. Pour moi, je n'estime pas assez mon siècle pour prendre tant de mesure avec lui. Jetez , un moment , les yeux sur le tableau de la société : vous verrez que l'intérêt personnel est tout , & vos principes gigantesques rien. On est intrigant , ambitieux , exclusif ; on n'a point de ces consciences timorées , qui vous arrêtent à moitié chemin , & vous empêchent d'aller au grand. De la philosophie , chevalier , de la philosophie ! Elle étend les idées hors des limites vulgaires , leve ces scrupules meurtriers qui retardent la

marche , anéantissent les ressources , & vous mettent un homme à cent pieds sous la terre. Devant elle les préjugés disparaissent , ainsi que toutes ces petites vertus de convention auxquelles on ne croit plus. Vous ne savez donc pas , que , dans ce siècle de lumières , on a renouvelé la morale ? Soyez de votre tems : dans le naufrage public , saisissez votre débris , comme un autre ; regardez encore une fois , & vous rougirez d'être timide. Que de médiocres usurpent les places qui appartiennent au génie ! Que de mains sur des piédestaux ! Entrez dans la carrière , ne fût-ce que par indignation , & pour enlever à la sottise ce qui n'est dû qu'à l'esprit & aux talens. La fureur me gagne... Je me tue à vous prêcher , & vous n'en profitez pas. Vous êtes *désespérant* ! Tachez de quitter votre Paris , & de venir nous voir. J'ai trop d'amour-propre pour vous croi-

re infidele , & trop de franchise pour vous réprandre de ne pas l'être , si vous vous conduisez toujours avec cette nonchalance. Faites vos réflexions , & ne me laissez pas le tems de faire les miennes ; je suis terrible quand je réfléchis.

A propos , nous avons été dernièrement faire une visite au château de *** : il y avoit quelques femmes qui ne valent pas la peine d'être citées , si ce n'est pourtant la vicomtesse de Senanges. Les hommes que nous avons menés en rasso- loient jusqu'au scandale ; ils prétendent qu'elle est de la plus jolie figure du monde ; je n'ai point vu cela. Ils soutenaient que , dans la conversation , il lui est échappé une foule de traits spirituels ; je n'en ai rien entendu. Il se peut qu'à la rigueur cette femme ait dans la personne quelques détails assez passables ; mais je ne puis me faire à son

ensemble : elle est gauche à faire horreur ; & je parie qu'elle croit avoir des graces ; on devroit bien la désabuser. Chargez - vous de ce soin , chevalier , si vous la rencontrez jamais.... La rencontrez-vous ? Non , j'imagine qu'elle va fort peu , elle n'est pas présentée , & ne crois pas qu'elle prétende à l'être ; c'est ce qu'on appelle une existence fort équivoque. Informez-vous en , je vous prie : & si vous trouvez quel-qu'occasion de l'humilier , pour l'amour de moi , ne le laissez point échapper : il faut faire justice. Adieu.



LETTRE XI.

De madame de Senanges au chevalier.

JE suis fidelle à ma parole ; la voilà , monsieur , cette heureuse madame Lambert , qui avoit de la raison sans effort & qui en conseille à son sexe ! Lisez-la , mais

lisez-la bien , & vous verrez , si les femmes doivent aimer , si les hommes méritent de l'être , le grand nombre , du moins ? Je fais qu'il y a des exceptions ; le danger seroit de les appliquer ; & madame Lambert , par exemple , n'eut pas approuvé cela. Quelle ame elle avoit reçue de la nature ! Rien ne lui coûtoit sûrement. Je l'ai lue avant de me coucher , quoique je vous eusse promis de n'en rien faire. Je ne fais point mentir ; oui je l'ai lue & peut-être que je ferois bien de la garder.



LETTRE XII.

De madame de Senanges au chevalier.

JE rentre dans le moment , monsieur , plus fatiguée qu'amutée de tout ce que j'ai fait aujourd'hui. Je me suis levée presque de bonne heure ; j'ai dîné au couvent ,

sou pé à la campagne ; puis une triste Whist ! & un partenaire qui étoit méchant , mais bien méchant ! je joue mal , moi : je suis distraite , & ce monsieur n'entend pas cela ! il dit qu'il faut songer à son jeu , il faisoit un bruit , un vacarme ! il comptoit toutes mes fautes ; oh ! il avoit de l'ouvrage. Cet homme est sévère , je vous en réponds. J'ai pourtant respecté son âge , autant que si j'étois née à Lacédémone ; car il est vieux comme le tems , & triste comme celui d'aujourd'hui. Enfin me voilà , & je reçois votre billet ; c'est parler de choses plus agréables. Je suis bien au-dessous de vos louanges : cependant il est des instans où je trouve qu'elles m'égalent à tout ; non par l'opinion que j'ai de moi , uniquement par celle que j'ai de mon panégyriste. Ces instans d'amour-propre sont courts ; la réflexion me ramene au vrai.

Vous êtes honnête , indulgent , peut-être prévenu , & votre suffrage , tout précieux qu'il m'est , ne m'empêche pas de sentir ce qui me manque. Oui , je me rend justice , & j'y ai du mérite. Il est difficile de se défendre des éloges , quand c'est vous qui les donnez.



L E T T R E X I I I .

Du chevalier à madame de Senanges.

JE reçois votre lettre qui m'annonce que je ne pourrai pas vous voir aujourd'hui. Il ne me reste donc que le plaisir de causer avec vous ; & j'y consacre ma force.

Je la tiens enfin cette madame Lambert si vantée , cette pédante éternelle , qui érige l'indifférence en dogme , qui ne sentant rien , voudroit anéantir le sentiment dans les autres ; qui crie contre l'amour , parce qu'elle ne l'inspiroit

pas ; & nous prêche *la raison* , parce qu'apparemment on n'en vouloit point à la sienne ! Vous ne l'aurez de long-temps votre régente d'insensibilité. J'en brûlerai tous les jours un feuillet , en l'honneur du Dieu qu'elle a si maltraité , & que vous abjurez pour elle. A quel propos cette femme s'est elle avisée d'écrire ? Que je lui en veux ! Je ne suis plus étonné de la sévérité de votre morale , de la cruauté de vos principes : c'est de ceux de madame Lambert que votre cœur est armé ; & toutes les nuits , hélas ! vous mettiez vos armes sous votre chevet , pour effaroucher sans doute jusqu'aux rêves qui pouvoient vous retracer les délices du sentiment. Mais que dis-je ? je serois trop heureux si vous ne deviez vos forces qu'à une lecture , dont à la longue on pourroit détruire l'impression ? Votre ame n'a besoin que d'elle-même , quand elle s'aguerrit contre moi.

Les

Les moralistes ont beau dire ; la nature n'a donné aux femmes que ce qu'il faut de courage pour résister quelque tems : elles n'en ont jamais assez pour se vaincre tout-à-fait , lorsqu'elles chérissent le penchant qu'elles ont à combattre. Si vous étiez sensible , je vous rendrois votre volume , & je ne le craindrois pas. J'en suis trop sûr , votre raison n'est que de l'indifférence... Je ne prononce pas ce mot sans découvrir toute l'étendue de mon infortune. Je vous le répète , madame , vous êtes l'objet unique & sacré des affections de mon ame. Je ne puis respirer , penser , agir que par vous ; il ne vous échappe pas un regard qui n'aille à mon cœur , pas une parole qui ne s'y grave , pas une volonté qui ne devienne la plus douce des loix pour mon amour. Oui , sans doute ; oui , je tiendrai ma promesse , je ferai tout ce que vous

voulez que je sois , c'est-à-dire , bien malheureux. Ma passion a trop de délicatesse , pour que les transports qu'elle fait naître ne conservent pas le même caractère. Les privations de mon cœur sont des jouissances pour le vôtre ; je me les impose toutes ; & je serai payé des efforts cruels de l'obéissance , par le plaisir d'avoir obéi. Après cela , madame , me refuserez-vous ce que vous m'avez , sinon promis , du moins fait espérer ? Je me jette à vos genoux ; accordez-moi cette faveur bien précieuse , il est vrai , mais dont je suis peut-être moins indigne , par la valeur que j'y attache.

Rien n'est égal à l'agitation que j'éprouve ; & je vous avouerai qu'il se mêle à mes alarmes le plaisir le plus vif que j'aie jamais senti , celui de me savoir susceptible de cette même passion , qui me réduira peut-être au désespoir.

Ne rebutez point l'expression d'un attachement aussi vrai. Avant que vos beaux yeux soient fermés par le sommeil, reposez-les, avec quelqu'intérêt, sur ma lettre, quelque longue qu'elle puisse vous paroître. Interrogez votre ame, laissez-y pénétrer la voix du plus tendre amour; qu'il veille dans votre cœur, tandis que vous dormirez; qu'il en chasse, s'il est possible, la crainte, la défiance, tous les monstres enfin qui le gardent, qui l'assiègent, & m'empêchent d'en approcher.

Demain, madame, que devenez-vous? & que deviendrai-je? Je ne puis finir ma lettre... Que de tems écoulé sans vous voir! la tête me tourne. Ayez pitié de moi, & pardonnez le désordre de mes sentimens en faveur de leur vivacité.



L E T T R E X I V .

Du chevalier à madame de Senanges.

QUELLE lettre, & quel charmant procédé ! Vous saviez que votre absence m'alloit faire passer un jour bien triste, vous avez trouvé le moyen de l'embellir ; du moins de me le rendre supportable. Voilà de ces miracles qui n'appartiennent qu'aux âmes délicates. Plus je lis dans la vôtre, plus j'y trouve de perfections qui échappent malgré vous au voile de la modestie, & donnent bien de l'orgueil à celui qui fait les découvrir. Votre cœur s'est ouvert à moi ; vous m'avez marqué de la confiance... Tout mon amour est payé.

Je pense comme M. de Valois : une femme ne peut être heureuse sans l'estime des autres, sans la

paix du cœur & la pratique de ses devoirs. Mais un attachement honnête n'exclut ni le repos , ni la considération , ni l'amour des bienfaisances ; il suppose même tout cela , puisqu'il ne va jamais sans la vertu. Telle est ma morale , & sûrement la vôtre. Votre raison vous la déguise , mais ne la détruit pas. Oui , croyez-le , madame , l'instinct confus d'une ame sensible est plus puissant sur la conduite , que toutes les réflexions. On applaudit à cette importune raison , qu'on ne suit pas. On blâme ce que le cœur veut , & on l'exécute.

Voilà ce qui arrive à tout le monde , & ce qui ne vous arrivera point , hélas ! j'en suis bien sûr. N'importe ; aujourd'hui je ne me plains de rien : vous avez su me rendre heureux , en dépit de votre absence. Je n'ai jamais mieux éprouvé de quel prix vous seriez pour celui qui parviendrait.... Ah ! ne

me parlez plus de raison, un seul de vos regards détruit tous les conseils que vous donnez.

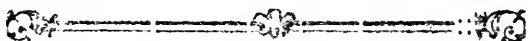
LETTRE XV.

De madame de Senanges au chevalier.

Vous m'avez promis, monsieur, que vous songeriez à faire les démarches nécessaires pour la place de... Me tiendrez-vous parole ? Votre négligence sur vos intérêts m'afflige. Vous ne vous montrez point assez à la cour ; & l'on ne réussit dans ce pays-là que par la constance & l'importunité. Les protecteurs s'y endorment bien vite, quand on n'a pas le soin de les réveiller ; & souvent les amis de la veille n'y sont plus ceux du lendemain. Vous avez des concurrens dangereux, non par la solidité de leurs prétentions, mais par la chaleur de leurs démarches ; la médiocrité est toujours active, le

mérite toujours paresseux. Irons-nous voir la piece nouvelle ? la jouera-t-on demain ? Aurez-vous la bonté de vous en informer ? Bon. Une chose importante, une misere ensuite ; voilà les femmes ! Comme les contraires se succedent dans leur tête ? Quelquefois des *manieres* de philosophes , d'autrefois des enfants. Tour-à-tour solides, inconséquentes, légères & réfléchies, de la justesse par instinct , de la franchise par caractère , de la dissimulation par principes ; frivoles parce qu'elles sont mal élevées ; ignorantes parce qu'on ne leur apprend rien ; foibles en apparence , & plus courageuses que vous dans les grandes occasions ; très-portées à s'instruire , quoiqu'on ne leur tienne compte que de leurs graces ; tantôt sacrifiant le plaisir à l'étude ; & puis passant d'une lecture grave à l'arrangement d'un pompon. N'est-ce pas ainsi qu'elles

sont faites ? A qui la faute ? mais si, malgré tous nos défauts, les hommes sont à nos pieds ; s'ils sont rachetés, ces défauts, par de grandes vertus ; si la science est douteuse, & le sentiment sûr, nous n'avons rien à vous envier, ni rien à regretter. Enfin, dites-en ce qu'il vous plaira. Plus de régularité dans les détails ne formeroit peut-être pas des ensembles aussi piquants, ne fût-ce que par les contrastes. Quelle lettre ! comme elle vous ennuyera ! Je n'aime point à moraliser, & je ne sais pourquoi je m'en avise. Vous m'avez trouvée aujourd'hui bien sérieuse.... Hélas ! oui, je l'étois.... Adieu, monsieur.



LE T T R E X V I.

Du chevalier à madame de Senanges.

O Serois-je vous demander, madame, pourquoi vous dites

tant de mal des femmes ? Il est singulier que j'aie à les défendre contre vous. Je leur trouve, moi, une philosophie charmante, une prudence à toute épreuve, du calme dans le cœur.... Tant de courage pour combattre ce qu'elles inspirent ! Ah ! que notre raison est foible ! & que leur folie est sensée ! Elles jouent avec les passions qui nous tourmentent, nous font croire tout ce qu'elles veulent, ne veulent rien croire de nous, & nous désespèrent en attendant qu'elles nous oublient. Nous avons juré tous deux de faire des portraits : mais il falloit bien que je défendisse les femmes. Vous prouvez qu'il en est de parfaites.

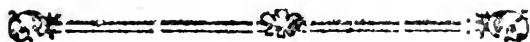
Allons, madame, je ferai quelques démarches, puisque vous l'exigez : je serois coupable en ne vous obéissant pas. Dieu ! qu'il me sera doux de me dire : Je n'agis que

par ses ordres ; si je desirer les honneurs , c'est pour les mettre à ses pieds ; elle épure mon amour-propre en le subordonnant à mon amour.

Oui , tout ce qui n'est pas vous me devient étranger. Qu'est-ce , hélas ! que la gloire , quand le cœur est vuide , isolé par l'orgueil , & qu'on ne jouit point de cette gloire dans le sein d'un objet aimé ? L'ambition n'est que le dédommagement des êtres froids. N'ayant ni vertus qui les invitent à se recueillir , ni sentiments qui les y forcent , il leur faut des erreurs qui les jettent au dehors , & les enlèvent à eux.

Je suis bien reconnoissant de l'intérêt que vous daignez prendre à moi ; puisque l'amitié fait penser à écrire avec tant de délicatesse , il faut encore la remercier , ne point se plaindre , & adorer l'âme généreuse qui renferme

touts les sentimens ; hors celui
qui en est la perfection.



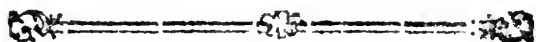
LETTRE XVII.

De madame de Senanges au chevalier.

VOUS défendez si bien les femmes , que je ne puis me refuser à vous en marquer ma reconnaissance. *Que notre raison est folle , dites-vous ! & que leur folie est sensée !* Le magnifique éloge ! il peint à merveille la modestie de votre sexe ; j'observerai cependant , si vous le voulez bien , que ces hommes si vantés , brillent plus par le raisonnement que par la raison. Ils analysent ce que nous pratiquons ; ils ont imaginé des loix assez injustes ; & nous les jugeons , même en nous y soumettant ; ils font nos esclaves ou nos tyrans , & nous leurs amies ; ils ont trouvé plus commode d'être

des despotes que des modèles, & de commander à nous qu'à leurs passions. Enfin ces êtres foibles (je parle comme eux) qu'ils déchirent, qu'ils trompent, qu'ils dédaignent, qu'ils adorent, l'emportent sur leurs maîtres, par cet attrait supérieur au pouvoir. Oui, tout usurpé qu'est le leur, nous ne daignons pas briser nos chaînes, nous avons & le courage & peut-être l'orgueil de les porter. Qu'ils s'en fassent un triomphe ; régner sur nous-mêmes, voilà le nôtre. Régner sur soi ! Ah ! que cela est bien dit ; & qu'on seroit heureuse d'y régner toujours ! Que je plains les personnes, dont les combats ne font souvent qu'accroître ce qu'elles voudroient détruire ! Ah ! plaignez-les avec moi, monsieur ! L'objet qui plaît, quelque vrai, quelque honnête qu'il soit, n'en est pas moins susceptible de changer. Plus son amour est vif, & plus on doit

doit craindre qu'il ne s'affoiblisse, si c'est un des malheurs de l'humanité de se laisser du bien qu'on a le plus fortement désiré, s'il n'a plus les mêmes charmes aux yeux de celui qui le possède; si... Eh ! mon dieu, que de si ! Je ne voulois que mettre les femmes au dessus des hommes ; où cette fantaisie m'a-t-elle conduite ?



LETTRE XVIII.

Du chevalier à madame de Senanges.

EH ! de quoi les hommes sont-ils coupables ? Je ne les défendrai pas tous. Mais, s'il en est un, un seul, qui, en commençant d'aimer, se soit juré d'aimer toujours, qui souffre avec une sorte de volupté, plutôt que de déplaire à ce qu'il aime ; ne m'avouerez-vous point que celui-là mérite une exception ? Eh bien, madame, il

Partie I.

H

existe , & vous n'êtes pas , sans doute , à vous en appercevoir. Mais , hélas ! vous voyez tout , & n'êtes sensible à rien... j'entends de ce qui tient à l'amour. *Régner sur vous-même* , voilà le triomphe qui vous flatte ! pourquoi donc cette guerre affligeante du préjugé contre le bonheur ? l'amour le plus vif , dites-vous , peut s'affoiblir. Ah ! ce n'est pas quand on vous aime. Il seroit impossible avec vous d'échapper à la séduction , & que la constance ne devînt pas la source des plus grands plaisirs. Pour moi , madame , je m'abandonne à vous ; vous ferez le sort de ma vie. Je ne raisonne point , je sens vivement ; je vous aime avec excès , je ne vous vois jamais sans vous aimer davantage ; & je préfère les tourments que vous me donnez , au bonheur que je tiendrois d'une autre.

 L E T T R E X I X.

De madame de Senanges au chevalier.

Vous voulez aller en Angleterre ! vous voulez me quitter ! Combien mon amitié est plus tendre que votre amour ! Combien je le hais , cet amour ! Il rend injuste & même cruel : n'est-ce pas l'être que de vouloir priver ses amis de soi ? Ah ! si vous ne m'aviez pas souhaité aujourd'hui l'état le plus obscur ; que j'aurois mauvaise opinion de vous ! Mais vous l'avez si délicatement motivé ce souhait ; il peint si bien votre ame , que la mienne est partagée entre la reconnaissance la plus vraie & une colere tout aussi juste contre cette *fantaisie angloise* qui vous a pris , hier , dites-vous. Hier ! eh pourquoi ? parce que je vois des gens sur lesquels il me semble que le public ne sauroit avoir d'idées. Je ne vous

en expliquerai pas la raison ; je ne m'en rends pas compte , je m'étourdis sur beaucoup de choses. Ah ! je ne cours pas encore assez. Vous parliez tantôt d'obscurité ; oui , souvent elle est un bien. Sommes-nous heureuses ? nos démarches sont éclairées ; & si nous voulions ne vivre que pour un seul objet , le pourrions-nous ? De tristes visites , d'ennuyeux & grands soupés , des parties de plaisir , où l'on n'en a point , qui ne satisfont point l'ame , qui y laissent un vide affreux ; voilà le bonheur des femmes , voilà ce dont on les croit toutes enivrées. Heureuses quand cette vie dissipée suffit à leur cœur ! quand elles la menent par goût , & non par système ; non pour se préserver d'un attachement dont elles craignent l'excès , les peines , les remords ou la publicité !

N'ai-je pas le malheur d'aller à *** ; je n'ai pas osé refuser ;

j'ai craint , j'ai réfléchi , j'ai dit oui , & vous croirez que cet arrangement m'enchanté. Eh bien , tant mieux , croyez-le.... bon soir , monsieur...



L E T T R E X X.

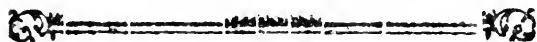
Du chevalier à madame de Senanges.

AH ! madame , que je suis heureux !... Voici la première faveur que je reçois de vous ; mais elle est bien douce , bien sentie. Quoi ! je vous inspire quelqu'intérêt ? Quoi ! mon éloignement seroit douloureux à votre amitié ?... Je ne songe plus au voyage de Londres. Moi vous quitter & mettre les mers entre nous ! moi , qui ne peux souffrir d'être séparé de vous pendant un jour seulement , qui voudrois vivre à vos pieds , qui mourrois cent fois dans votre absence ! Je cherchois une

femme qui pût me fixer : je l'ai trouvée , je ne desirer plus rien. Le seul reproche que j'aie à vous faire , c'est d'attirer trop les yeux. Oui , oui , je le répète , je voudrois que vous fussiez moins brillante , j'aurois moins d'alarmes , parce que votre ame , cette ame si belle , vous appartiendrait davantage : je n'aurois pas à vous disputer à tous les vœux , à tous les hommages , aux distractions de toute espece. L'éclat des charmes nuit quelquefois à la solidité des sentiments. L'amour-propre amuse , dédommage de la perte des vrais plaisirs , de ceux dont la source est dans le cœur , de ceux qui sont faits pour vous. Mais quel triste dédommagement ! Que parlez-vous de crainte , de remords ? Que craint-on , quand on est belle & adorée?... Quels remords peuvent naître d'un penchant délicat , honnête & vrai ? Votre ame s'effa-

rouche trop aisément. Si vous aimiez jamais , vous seriez heureuse , vous la seriez toujours.

Pour moi , je suis au comble de mes vœux ; votre lettre m'a enivré de joie , & le ravissement où elle m'a laissé , nuit à l'expression de ma reconnoissance.



LE T T R E X X I.

De madame de Senanges au chevalier.

JE ne suis plus surprise , monsieur , que vous m'ayez quittée tantôt si brusquement : ni que vous vous soyiez refusé au desir que j'avois de passer avec vous le reste de la soirée , non , rien à présent ne sauroit m'étonner. Des engagements plus anciens , plus chers , les seuls peut-être qui vous intéressent , vous apelloient ailleurs : & moi , qui en ignorois la force , je voulois.... Je croyois.... Je ne

veux, je ne crois plus rien. J'ai appris bien des choses dans la maison où j'ai soupé : on a parlé de votre constance, & ce seroit une vertu, si, le cœur rempli d'un objet, vous n'aviez pas cherché à troubler la tranquillité d'un autre. Quand je disois du mal des hommes, si vous saviez quelle distance je mettois entr'eux & vous ! Je me trompois ! je ne l'aurois jamais imaginé. Que m'importe après tout... Ah ! que je suis heureuse de ne connoître que l'amitié !



LETTRE XXII.

Du baron à madame de Senanges.

SI je vous écris rarement, ma belle amie, c'est par discrétion ; bien plus que par négligence. Qu'auroit à vous mander un solitaire qui cultive ses champs, &

ne fait plus trop comment va ce monde-ci ? Mais , tout rustique que je vous parois , croyez que je songe à vous , & toujours avec attendrissement. On peut perdre de vue les personnes qui ne sont que jolies ; on n'oublie jamais celles qui sont aimables : vous êtes l'un & l'autre : je me le rappelle à merveille , & le solitaire se laisse de tems en tems gagner par les souvenirs de l'homme du monde. Je mêle votre idée à l'image d'une matinée bien fraîche , d'un jour serein , en un mot , à tous les objets rians que me présentent les scènes variées de la campagne. Vous êtes toujours pour quelque chose dans la foule des beautés qui me sont offertes par la nature.

Les éloges d'un habitant de la campagne sont simples comme elle. Eh bien ! ils n'en sont peut-être que plus piquants pour vous. L'odeur qui s'exhale des prairies , vaut

mieux que ces parfums composés & vaporeux qui enivrent les sens, les accablent, & finissent par les émousser.

Le bon M. de Valois me donne de tems en tems de vos nouvelles ; je fais par lui que vous êtes toujours libre, toujours raisonnable, c'est-à-dire, toujours heureuse. Ah ! conservez long-tems, n'abandonnez jamais ce systême d'indépendance, que vous devez à vos malheurs autant qu'à vos réflexions. Ne vous laissez point séduire aux hommages, ils masquent des perfidies. Jouissez de votre beauté, respirez l'encens ; mais prenez garde qu'il ne vous en-tête. Avec la sensibilité que je vous connois, vous seriez perdue, si vous cessiez d'être indifférente. Je ne suis point un pédant qui péroré en faveur des préjugés, je suis l'ami le plus tendre, & c'est votre cause que je plaide.

Croyez-moi, j'observe dans le si-

lence des passions & des petits intérêts qu'elles multiplient ; j'observe bien. Votre position , la trempe de votre ame , celle même de votre esprit , tout vous défend de vous lier. Vos chaînes seroient légères d'abord , leur poids se feroit sentir avec le tems.

Au reste , qu'est il besoin de vous armer contre l'amour ? Les hommes tels qu'ils sont aujourd'hui , sont votre sûreté bien plus que mes conseils, & peut-être que vos principes. Quels hommes ! quelle race dégénérée ! Comme ils sont vains , inconfidés , orgueilleux sans élévation , cruels sans énergie. Ils ne tiennent pas même au caractère de la nation par cette effervescence du courage , qu'autrefois il falloit réprimer , & qu'en vain voudroit-on aiguillonner aujourd'hui. Ils ne sont plus , dans le feu de la jeunesse , de ces fautes brillantes qui promettent des vertus pour l'âge mûr. Leur

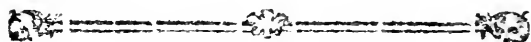
ame s'endort dans le vice, se réveille dans le découragement, & se corrompt tout-à-fait par l'exemple. Le moyen de rencontrer, dans ce tourbillon méprisable, un être qui soit digne du titre d'amant, qui sache estimer ce qu'il aime, & s'enflammer pour ce qu'il estime ! Mais si par hazard il s'en trouvoit un qui eût sauvé son ame de la contagion, qui attachât les regards par le mélange des agrémens, & des qualités... Ah ! défiez-vous surtout de celui-là : c'est le sentiment que je crains pour vous ; l'homme qui peut en inspirer le plus, est celui dont vous devez vous garder davantage. Dans l'amant le plus honnête, la chaleur de la passion, sa vérité même n'en garantit point la durée. La différence que je fais de lui aux autres, c'est qu'il pleure son illusion, c'est qu'il regrette ce qu'il abandonne, c'est qu'il aime encore, même en le quittant, l'objet
qui

qui ne l'enivre plus. Eh! qu'est-ce qu'un procédé pour une ame vertueuse, dont la vie est l'amour, & qui s'est liée par des sacrifices? Que font les larmes d'un ingrat qui n'essuie pas celles qu'il fait couler? Que signifie une commisération stérile pour une femme qu'on rend malheureuse, après l'avoir accoutumée à une sorte d'idolâtrie, au délire du sentiment, & à l'orgueil de n'avoir point de rivales?

Ce tableau n'est que trop fidele, & je suis sûr de l'impression qu'il fera sur vous. C'est dans les cœurs tels que le vôtre que l'amour s'approfondit, & fait ses plus affreux ravages; il glisse sur les ames corrompues. Les femmes aiment, à proportion de leur honnêteté; combien ce que je dis est menaçant pour vous!

Croyez-moi, nous ne valons pas les risques d'un attachement. D'ailleurs, la nature n'est nulle part si

contrariante, que dans ce qui regarde l'union des deux sexes : les hommes aiment mieux avant, les femmes après ; comment voulez-vous que tout cela s'accorde ? Amusez-vous, faites les délices de la société, & dominez sans jamais vous laisser dominer vous-même. Adieu, ma belle amie, vous avez éprouvé des malheurs nécessaires & forcés : n'en ayez point qui soient de votre choix, ce sont les seuls pour lesquels il n'y ait pas de consolation.



B I L L E T

Du chevalier à madame de Senanges.

J 'Ai passé chez vous hier, dans l'espérance de vous faire ma cour, on m'a dit que vous étiez partie : il m'a semblé pourtant que la voiture du marquis de *** étoit à votre porte. C'est, sans doute une méprise de vos gens ; que je leur en

veux ! Ils m'ont privé du plaisir de vous voir , j'espère que je serai plus heureux aujourd'hui.

Autre billet du chevalier.

Voilà huit jours de suite que je me présente à votre porte sans pouvoir vous rencontrer , tandis que le marquis.... pardonnez à mon trouble... O ciel ! quel avenir j'envisage !... Pourriez vous ?... mais, non... Cependant vous me fuyez , vous ne répondez pas même à mes lettres.... Quelle froideur ! quel dédain ! l'ai-je mérité ?...

Autre billet du chevalier.

J'Oublie un moment toute mon infortune , pour ne m'occuper que de vos intérêts. Apprenez , madame, les bruits qui courent & qui m'indignent. On dit que le marquis.... Je mourrai avant de le

croire ; mais le public , cet inexorable public !... Imposez-lui silence , ménagez votre gloire , & s'il le faut , ajoutez à mon malheur. Le marquis !.... il auroit su vous plaire ! lui ! Vous ignorez peut-être.... Ah ! connoissez-le tout entier ; voici une lettre qu'il a écrite , il y a quelques mois , & dont lui-même a donné des copies ; ainsi je ne le trahis point. Vous y verrez l'opinion qu'il a des femmes , vous verrez son système de scélératesse avec elles , vous verrez enfin s'il est digne de vous approcher.



*Copie de la lettre du marquis de *** ,
au chevalier de ***.*

ES-tu fou , chevalier , avec tes sermons que tu qualifies de conseils , & ton intolérance sur tout ce qui regarde la galanterie ? tu veux que l'on soupire toujours , qu'on ne trompe jamais , qu'on soit

de bonne foi , & avec qui ? avec les femmes ! Pauvre chevalier ! de la bonne foi avec des êtres dont l'essence est le manège , & qui estiment l'amour . bien plus par les ruses qu'il suggère , que par les jouissances qu'il donne ! Tu vas te rejeter sur les exceptions ; j'y croirai , si tu l'exiges ; mais , que veux-tu ; je n'en ai jamais rencontré.

Quand au plaisir de changer , tu ne l'as point assez approfondi , mon cher , pour le discuter avec moi . Le plus volage est , sans contredit , le plus philosophe , & cette philosophie , par exemple , est merveilleusement adoptée par ce sexe charmant , dont tu es le tendre apologiste.

Une sauvage , abandonnée à l'impulsion de la nature , change pour satisfaire aux *lubies* de son tempérament ; une femme policée , pour tâcher de s'en faire un . L'une obéit à ce qu'elle a , l'autre cherche ce

qu'elle n'a pas : toutes deux vont au même but , ont les mêmes principes , & emploient les mêmes moyens , comme les plus sûrs dans tous les cas. Il n'y a point de caractère à qui l'inconstance ne réussisse. La coquette change par système , elle a l'air de multiplier ses charmes , en multipliant ses adorateurs ; la prude , par équité : elle s'impose extérieurement tant de privations , qu'il est juste que son intérieur n'en souffre pas ; rien au monde n'est plus exigeant que l'intérieur d'une Prude. Les étourdies y trouvent leur compte , ce sont toujours quelques bluette de bonheur qu'elles attrapent en courant. Les femmes voluptueuses (& je pourrois te citer ce qu'il y a de mieux dans ce genre) m'ont juré , dans des quarts-d'heures d'épanchement , que le physique y gagnoit , & que la volupté n'y perdoit pas.

Tu vois que je m'appuie d'auto-

rités respectables ; & d'ailleurs , j'ai sur cela une pratique soutenue , qui comble l'évidence de mes raisonnemens. Voilà donc les femmes décidées volages. Pourquoi diable veux-tu que nous ne le soyons pas ? Ce sentiment romanesque dont tu me parles , quand il est porté à un certain excès , est , en quelque sorte , le néant de l'ame ; il éteint son feu , que tu prétends qu'il concentre ; il l'endort , lui ôte le mouvement , la vie , & je ne connois que l'infidélité qui puisse rétablir la circulation. Encore est-il des cœurs désespérés sur lesquels elle ne peut rien.

Eh ! que devient l'honnêteté , vas-tu me dire ? Tout ce qu'elle peut , chevalier , tu verras qu'il est très-honnête de crever d'ennui , de tenir à un lien qui pèse , de se piquer d'un héroïsme bourgeois , & de s'abrutir par délicatesse. Connois-tu rien de plus lourd à porter qu'une chaîne ?

le procédé vous retient , quand le plaisir vous appelle dans un autre ? La vie est un éclair , il faut que nos goûts lui ressembtent , qu'ils soient brillans & rapides comme elle. Tu as peut-être rencontré quelquefois dans la société de ces couples soi-disant amoureux & arrangés depuis des siècles , qui , en secret excédés l'un & l'autre , se gardent par ostentation , & pour donner un vernis de mœurs à leur commerce. Ne conviendras-tu point que ces prétendus traits d'un amour exemplaire sont révoltans pour un homme un peu profond , & qui a réfléchi sur la portée du cœur humain ?

Je voudrois qu'il y eût peine de bannissement pour tous ceux qui s'aimeroient plus de vingt jours de suite. Je me défie des femmes trop tendres , dissertant à perte de vue sur les charmes d'une union durable , sur l'assortiment des ames , & ces lieux communs de la vieille galau-

terie. Ces raisonneuses-là sont quelquefois plus perfides que d'autres. Vivent les folles ! Les théologien-
nes, en fait de sentiment, sont au cœur, ce qu'est au palais d'un bu-
veur de l'eau bien clarifiée, on est,
avec elle, désaltéré si tristement ;
on languit dans leurs bras, & l'on
a soif d'autre chose.

Toi qui, je l'espère, nous sou-
tiendras bientôt qu'il est *monstrueux*
d'être infidèle, fais-tu qu'il faut l'être,
pour l'intérêt même des femmes
qu'on aime : Ayez une maîtresse que
rien n'alarme, sûre de vos homma-
ges, convaincue de votre sentiment,
elle en accepte les preuves avec
tranquillité, c'est-à-dire, sans recon-
noissance. Une femme tranquille ne
tarde pas à être froide. Sa sécurité
devient présomption, elle se fie à
ses charmes, regarde l'amour com-
me une dette, croit l'amant trop heu-
reux quant il s'acquitte. Vous lui
êtes cher, si vous voulez, mais vous

cessez d'être piquant : elle-même ne
 fait plus de frais , elle est aimable
 quand elle peut, pense toujours l'être
 assez, se repose de tout sur votre ivres-
 se & finit par perdre la sienne. Don-
 nez-lui une rivale , tout se réveille
 & se ranime ; sa haine pour celle
 qui lui ravit votre cœur , met en
 action l'amour qu'elle a pour vous ,
 vous redevenez intéressant , les
 insomnies commencent : viennent
 suite les billets du matin. On s'em-
 porte , on se désespère, on pleure , &
 l'on s'embellit en pleurant. Pour met-
 tre ces dames tout à fait dans leur jour
 il est d'obligation de les tourmenter ;
 leur esprit y gagne , leur ame aussi.
 Les femmes quittées sont surprises
 elles-mêmes des ressorts de leur
 imagination ; elles font plus , cent
 fois , pour ramener un infidèle ,
 qu'elles n'avoient fait pour le sé-
 duire ; & je ne les trouve vraiment
 aimables , que quand elles sont très-
 malheureuses. Qu'en arrive-t-il ? Les

consolateurs surviennent , on les écoute ; on se familiarise avec leurs propositions ; on y cede , & ce sont des effets qui rentrent , qui circulent dans la société ; le commerce va , les déseuvrés y trouvent leur compte , tout le monde est content.

D'ailleurs , une femme qu'on force à faire un nouveau choix , doit conserver une reconnoissance éternelle à l'amant qui lui procure le charme inexprimable de la vengeance. Ma morale est bonne , je t'en réponds ; je change par indulgence pour moi , & par égard pour les autres. Il ne m'est jamais arrivé de me reposer plus d'un instant sur une même impression. Quand par hazard je vais au spectacle , j'y apporte toujours trois ou quatre intentions qui m'occupent , m'exercent , & me tiennent en haleine ; j'y brave celle que je veux avoir , & j'inquite celle que j'ai. Voilà les entr'actes remplis. Ce mouvement éternel fixe les yeux

sur moi : les unes me prônent , les autres me déchirent ; toutes me citent , & dans le vrai , celles qui ne m'ont pas eu , ne connoissent pas encore toutes leurs ressources.

Une de mes folies , à moi , c'est de faire faire aux femmes des choses extraordinaires ; il n'y en a pas , qu'en les prenant dant un certain sens , on n'amène au dernier période de l'extravagance ; & quand il s'agit de se distinguer par quelque bonne singularité , les plus réservées deviennent intrépides.

J'ai , depuis quinze jours (cela commence à être mûr) une petite femme qui n'a que le souffle. C'est l'individu le plus frêle que je connoisse , il semble qu'on va la briser quand on la touche. Son caractère a l'air d'être aussi foible , que son *physique* est délié , délicat & fragile ; elle a peur de tout , ne va point au spectacle , de peur des recitades ; craint le *** (où il ne va personne)

à cause de la foule. Eh bien ! cette femme si craintive , si peu aguerrie , a eu le courage de me prendre , garder , & elle aura celui de me planter-là , si je ne la gagne de vitesse. Mais , ce n'est rien encore ; je vais te conter , à son sujet , une anecdote curieuse , qui pourra servir à l'histoire raisonnée & philosophique des femmes de ce siècle.

L'idole en question s'avise d'aimer éperdument la musique. Je lui fis naître , un soir , la fantaisie de s'enivrer des délices de l'amour , au son des instrumens les plus voluptueux placés à une certaine distance , pour toutes sortes de raisons. La voilà folle de cette idée : toutes les nuits elle ne rêve qu'à l'exécution du projet. Nous prenons jour , & nous choisissons exprès , afin d'avoir des difficultés à vaincre , celui qui en offroit davantage. Elle étoit priée à un grand souper chez la jeune duchesse de *** , son mari devoit en être.

Partie.

K

Comment se tirer de là ? Je le ré-
 pe- te , dans les jours d'action , rien
 n'est tel que les femmes timides :
 elles font des prodiges de valeur.
 On mit d'abord la duchesse dans la
 confidence. Il s'avissoit de tromper
 un mari : tout devient facile alors.
 On sert, on annonce, on se met à
 table. Ne voilà t-il pas que mon
 héroïne joue les convulsions , l'éva-
 nouissement, tous les convives se
 levent & cherchent à la secourir ;
 l'intelligente duchesse s'en empare,
 la conduit dans son appartement,
 la fait sortir par une issue secrète-
 ment pratiquée pour son usage, &
 lui confie la clef d'une porte par la-
 quelle on pouvoit s'évader en cas
 de besoin. Après cette expédition,
 elle revient, rassure tout le monde,
 certifie que la malade est couchée,
 & s'adressant au mari : Soyez tran-
 quille, dit-elle, je vous renverrai de-
 main votre femme dans le meilleur
 état.

Tu vois d'ici la jolie pèlerine
 ensévelie sous son coqueluchon ,
 emprisonnée dans de petites mules
 bien étroites , exposée à toutes les
 gaietés nocturnes des aimables li-
 bertins qui voyagent à cette heure
 dans Paris , trembler , frémir , chan-
 celer à chaque pas , & de trances en
 trances s'acheminer vers sa demeure.
 Je faisois le guet à l'entrée de la rue
 où je loge ; j'apperçois la voyageu-
 se , & la recueille enfin plus morte
 que vive ; je la fais passer par de
 longues galeries fort obscures (car
 j'avois fait discrètement éteindre
 les lumieres) & la conduis , avec
 des précautions tout-à-fait magi-
 ques , jusqu'à l'intérieur de mon
 appartement. La volupté elle-même
 avoit pris soin de le décorer ; le jeu
 des lumieres multiplié par le reflet
 des glaces , le choix des peintures
 les plus analogues au moment ,
 tout sembloit y inviter au plaisir.
 Elle ne vit rien de tout cela. Apei-

ne fut-elle entrée , qu'elle se laisse tomber sur la plus molle , la plus sensuelle & la plus employée des ottomanes , où pendant plus d'une heure elle resta sans mouvement. Ce n'étoit pas là mon compte.

Mes clarinets commencèrent à jouer , ils la tirèrent de sa léthargie. Elle reconnut & comprit à merveille ce signal des grands événemens de la soirée. J'avois recommandé que les premiers airs fussent bien sourds , bien lents , & interrompus par intervalles , afin de ne pas ébranler trop tôt des organes affoiblis par la fatigue. Ses sens par degrés se mirent à *l'unisson* , & heureusement pour moi reprirent leur activité.

Après ce prélude , le soupé sort de dessous le parquet , sur une table garnie de corbeilles de fleurs , éclairée par des girandoles. Tu t'imagines bien que jamais soupé ne fut plus délicat ni plus irritant ; tant

qu'il dura , la musique fut vive , gaie , pétulante , quelquefois même un peu bachique ; elle se radoucit peu à peu , & nous indiqua le moment d'entrer dans le boudoir. J'aime bien mieux te peindre le triomphe , que de t'en décrire le lieu. Mon orchestre alors part comme un éclair : une musique animée , rapide , expressive , figure la chaleur , la vivacité , & l'intéressante répétition des premières caresses.

Ce calme passionné qui leur succède , cette langueur , ce recueillement de l'ame , où l'œil détaille ce que la bouche a dévoré , ces momens où l'on jouit mieux parce qu'on est moins pressé de jouir , sont imités par cette harmonie douce , languissante , entrecoupée , qui ressemble à des soupirs. Enfin , de transports en transports , d'extases en extases , je parvins à laisser mes musiciens. Ma belle & nonchalante maîtresse leur demandoit encore

quelques airs, & m'auroit volontiers chargé de l'accompagnement ; mais l'aurore , qui commençoit à paroître , vint l'arracher à son ivresse. Je la reconduisis chez mon amie. Et pendant le chemin , elle m'avoua naïvement que jamais concert ne l'avoit tant amusée. Le lendemain on la renvoya à son benêt d'époux ; ce qu'il y a de réjouissant , c'est qu'elle contraignit cet imbécille-là d'écrire à la duchesse , pour la remercier du service qu'elle lui avoit rendu , & des soins tout particuliers qu'elle avoit eus de sa femme.

Tu t'imagines bien que ce coup d'éclat finit l'intrigue , il est impossible qu'après cette soirée , madame de *** fasse quelque chose de saillant. J'en ai tiré , je crois , tout le parti possible : & je la rends de grand cœur à la société. Avoue , chevalier , qu'en mille ans , ton raffinement de sensibilité ne te donneroit pas des plaisirs aussi piquans ,

& sur-tout aussi neufs.

Adieu, j'ai été bien aise de t'initier une fois dans des mystères inconnus aux amans vulgaires. Cette lettre est une espèce de code que je compte publier un jour, pour l'encouragement des dames & l'instruction des hommes. Il faut bien éclairer son siècle, & mériter le beau titre de citoyen.

LETTRE XXIII.

De la marquise d'Ercy au chevalier.

O H ! l'excellente découverte ! ne craignez rien, chevalier ! Je serai discrète : je respecterai le motif de votre séjour à Paris, & le secret de vos amours. Vous voilà donc infidèle ? Je n'en voulois rien croire, plus par bonne opinion de moi, que par confiance en vous. Mais, ce qu'il y a de tout à fait amusant, c'est que ce soit madame de Senanges que vous me donniez

pour rivale ! Vous avez dû bien rire de ma dernière lettre. Je m'adresse à l'amant de cette femme , pour lui confier tout le mal que j'en pense ; c'est son chevalier que je charge de punir son petit orgueil. Dans quel piège m'avez-vous conduit ? avouez que le tour est *leste*. Je ne vous croyois point de cette force-là. Je suis votre dupe ; c'est un triomphe , je vous en avertis , les dupes comme moi sont rares. J'avois pensé que , de nous deux , c'étoit moi qui aurois l'esprit de tromper la première : vous m'avez prévenue , & cela me donne un grand respect pour vous. Vous vous attendiez peut-être que j'allois éclater en reproches : non pas , s'il vous plaît , je ne suis pas persécutante , de mon naturel , je prends les choses plus gaiement. D'ailleurs , des objets trop graves m'occupent , pour que j'aie le tems de jouer un désespoir en règle ; je n'ai pas deux minutes à donner à ce

qu'on appelle un dépit amoureux. Ce sang froid , sans doute , est piquant pour vous , mais il est commode pour moi ; & , au terme où nous en sommes , il est juste que nous nous mettions tous deux fort à notre aise. Vous vous imaginez bien que dans l'abandon cruel où vous me laissez , je ne tarderai point à trouver des consolateurs. Comme je suis encore *infiniment* jeune , que je ne tombe pas tout à fait des nues , & que sans être belle comme Mme. de Senanges , je suis , dit-on , d'une figure assez passable , je ne m'alarme point sur mon sort , & je suis consolée de votre crime (car les femmes prétendent , je ne fais pas pourquoi , que l'infidélité en est un) j'en suis consolée , dis-je , par la facilité de la vengeance.

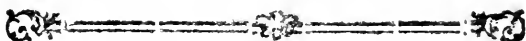
Cependant , comme un reste d'intérêt me parle encore pour vous , je dois vous avertir charitablement de ce qu'un odieux public débite

sur le compte de votre nouvelle conquête. On ne lui dispute point sa jeunesse ; elle en a toute la gaucherie , & l'on auroit tort de la chicaner sur cet article ; mais on lui reproche de n'être rien moins que naïve , & d'avoir la rage de faire l'enfant. On prétend que rien , si ce n'est son ame , n'est plus artificiel que son teint. Au reste , ce sont des mysteres de toilette , dans lesquels il ne nous sied pas de pénétrer. On me soutenoit , l'autre jour , & j'en étois furieuse , que sa douceur n'est que de l'hypocrisie , que son caractère tient le milieu entre la prude & la coquette (toujours en y ajoutant la nuance de la fausseté) que très-incessamment son cœur deviendra banal , & qu'enfin tout son esprit est composé de reminiscences. Pardon , chevalier ! mais comme l'amour est aveugle , & que tous ceux qu'il blesse ne voient guere mieux que lui , j'ai cru devoir vous

fournir quelques lumieres sur l'objet de votre idolâtrie, je suis sûre que vous m'en ferez bon gré. Levez un coin du bandeau, vous verrez peut-être ce que la passion vous cache.

A propos, on prétend que madame de Senanges veut vous assujettir aux chimeres d'un amour purement spéculatif. Vous voilà déclaré sylphe, je vous en félicite. Mais gare les Gnomes, chevalier ! ils profitent de certains momens ; & madame de Senanges, que l'on calomnie toujours, a, dit-on, plusieurs de ces momens-là dans la journée.

Je vous ennuie, & je ne conçois pas moi-même pourquoi je vous ai écrit une si longue lettre. Ce n'étoit pas mon intention : je ne voulois que vous éclairer sur le compte de madame de Senanges, & vous tranquilliser sur le mien. Adieu, chevalier.



L E T T R E X X I V .

Du chevalier à madame d'Ercy.

Votre sang-froid ne me pique point, madame; mais il me consolerait si quelque chose pouvoit consoler un homme honnête d'avoir à rompre le premier des nœuds auxquels il a dû quelques intervalles de bonheur. L'ironie soutenue de votre lettre me prouve combien votre ame est maîtresse d'elle-même, le peu d'importance qu'elle attachoit à mon sentiment: je vois, par la manière dont vous y renoncez, le principe secret de mon inconstance. Votre froideur a commencé mon crime, les circonstances l'achevent, votre ton le justifie. Je ne serai point faux en cherchant à pallier mes torts.

Je suis reconnoissant, je le serai toujours, de la vivacité que souvent

vent malgré moi vous avez mis à me servir ; je ne prononce votre nom qu'avec attendrissement. D'où vient donc que je suis infidèle ? est-ce votre faute ? est-ce la mienne ? Ah ! je le sens , votre caractère ne pouvoit sympathiser long-tems avec le mien. Les détails de votre ambition , ceux de votre coquetterie , vous laissent les graces nécessaires pour conquérir , mais nuisent chez vous aux moyens de conserver. Vous aimez en courant : l'amour n'est pour vous qu'une distraction , une espece d'intermede à l'intrigue : & quand il n'est pas l'affaire la plus importante de la vie , il en est la plus frivole.

Je ne m'expliquerai point sur l'espece d'attachement que j'ai pour madame de Senanges ; mais je la connois , je l'estime , je la respecte , & c'est assez pour repousser l'injustice qui l'attaque. Je serois à la fois inhumain & lâche : si je la lais-

fois immoler aux propos d'un public méchant & mal instruit. Vous ne faites, sans doute que les répéter; car je ne puis croire que vous ayez rien inventé des horreurs dont votre lettre est remplie. L'amour-propre blessé peut rendre injuste, il ne rend point atroce & barbare. Encore une fois, je vous plains d'une erreur, je ne vous accuse point d'une infamie. Madame de Senanges est enviée, vous êtes crédule, intéressée à l'être : par-là tout s'explique. Vous avez pris le poignard de la main de ses ennemis, mais vous ne l'avez point aiguîsé, & vous n'êtes que l'instrument aveugle dont on se sert pour noircir la vertu.

Voulez-vous voir madame de Senanges telle qu'elle est? Imaginez le contraire du portrait que vous m'en faites. Je laisse à la nature, qui seule préside à tous les charmes, le soin de venger son teint des outrages de la jalousie; c'est son

ame qu'il importe de faire connoître & respecter. La sienne est trop belle pour être fausse. Qu'auroit-elle à cacher ? Croit-on lui enlever ses qualités , en lui supposant des vices qui sont si loin d'elle ? Croit-on la juger quand on la calomnie ? Combien vous rougirez , madame , d'avoir cru si légèrement des bruits qu'il étoit si aisé de détruire ! Avec quel plaisir (c'en est un digne de vous) vous justifierez madame de Senanges , aux yeux même de ses accusateurs ! Eclairée par son expérience , combien vous tremblerez pour vous-même , puisque les mœurs , l'honnêteté , l'élévation des sentimens , ne mettent pas celles qui honorent le plus votre sexe , à l'abri des plus noires imputations ! Au reste , madame , si on vous attaquoit jamais (car je crois tout possible , après tout ce qui arrive à madame de Senanges) jugez par la chaleur avec laquelle je viens à son secours ,

du zèle que je mettrois à vous défendre.

LETTRE XXV.

Du chevalier de Versenay à madame de Senanges.

QU'ai-je donc fait, madame ? car vous êtes trop honnête pour me traiter avec tant de rigueur, si je n'étois pas infiniment coupable ? & j'aime mieux me supposer tous les torts, que d'oser vous en imaginer un. Encore une fois, qu'ai-je donc fait ? Voilà trois semaines que votre porte m'est fermée, que vous ne répondez point à mes lettres, que vous recevez presque tous les jours un homme sur le compte duquel vous devez être éclairée. J'ai beau chercher dans ma conduite les motifs de la vôtre, je ne les y trouve point. A Dieu ne plaise que je regarde votre sévérité comme le jeu d'une co-

quetterie barbare , qui n'amene l'amour à l'excès de l'ivresse , que pour déchirer ensuite le cœur sensible qu'elle a blessé. Je mériterois ce qui m'arrive , si j'avois nourri un seul instant cette idée outrageante pour vous. Non, vous me punissez de quelque faute involontaire, & je n'ai pas même le droit de me plaindre.

Ils ont peu duré ces beaux jours où vous me donâtes des preuves de confiance & d'amitié. Par combien de tourmens vous m'avez fait expier ce plaisir, hélas ! si rapide. C'est depuis cette époque de félicité , que tout a changé dans votre cœur & pour le mien. Quelle en est la cause ? Je m'interroge je ne me reproche rien , & je pleure un crime que je ne connois pas. Je suis bien malheureux ! Ne me faites pas du moins l'injure d'en douter. Quelques autres circonstances se sont mêlées à ma disgrâce

ce ; je n'ai apperçu , je n'ai senti que les peines qui me venoient de vous. Mon ame est inaccessible à toute autre impression , je n'en ai qu'une , elle est affreuse ; mais elle tient à vous , je m'y attache , j'aime à l'approfondir , à m'y concentrer. J'enfonce avec délice le trait qui me tue , & je trouve un charme funeste à entretenir la douleur dont vous êtes l'objet.

Hélas ! qu'est devenu cet intérêt si doux , que répandoit sur toutes mes actions l'espoir de ne pas vous déplaire ? Que de nuages brillans & perfides me cachotent un avenir que je ne croyois pas si prochain ! Rien , alors , rien ne m'étoit indifférent. Vous chercher , vous attendre , vous appercevoir , obtenir un regard de vous , c'étoit mon bonheur ; les rêves de la nuit , les événemens du jour , tout vous retraçoit à mon imagination , tout occupoit mon cœur.... Dans quelle solitude

vous m'avez laissé ! Maintenant tout me fuit, jusqu'à l'espérance, ce bien qui trompe & console. Je ne tiendrois plus à la vie sans le plaisir de répandre des larmes, & de sentir, par l'excès de ma peine, à quel excès vous auriez pu me rendre heureux. Qu'on ne me parle plus de fortune, de gloire, de ces vains honneurs dont je ne briguois la possession tumultueuse, que pour me parer de quelques avantages aux yeux de celle qui les a tous. Tourment de l'ambition, fièvre des cœurs arides, les amans heureux te dédaignent, les infortunés t'abhorrent. Ah, madame, vous m'avez rendu affreux ce qui distrait les autres hommes.

Au nom des pleurs dont je mouille ce papier, instruisez-moi du moins des motifs qui vous font agir. M'a-t-on calomnié auprès de vous ? Ne me cachez rien ; je puis me justifier de tout, je ne crains que l'obscurité de mes accusateurs, & le

myſtere que vous m'en faites. Que vous a-t-on dit ? Parlez.... Je meurs ſi vous ne me répondez pas. Accablez-moi tout-à-fait : j'en ſuis réduit à envier un malheur qui ne puiſſe plus croître. L'incertitude où je ſuis eſt plus affreufe que le deſeſpoir.

LETTRE XXVI.

*Du marquis de*** au chev. de Verſenay.*

JE ne fais quel attrait , chevalier , me ramene toujours à toi, quand j'ai quelque bonheur à confier ; car ſans me vanter , je n'ai pas beſoin de confident pour mes peines. Tu te rappelles peut-être une certaine lettre que je t'écrivis , il y a quelques mois ; elle fit un bruit , un ſcandale ; on ſe l'arrachoit. J'en ai moi même diſtribué des copies , afin de ſatisfaire à l'avidité des amateurs. Eh bien , il en eſt tombé une entre les mains de madame de Senanges.

J'aurois cru, d'après l'inflexibilité de ses principes & la dignité de ses mœurs gauloises, qu'elle pouvoit en être effarouchée. Point ! depuis cette lecture, elle a redoublé d'intérêt pour moi, & me traite mieux que jamais. Elle me prêche un peu, mais avec tant d'aménité, un organe si doux, qu'elle détruit elle-même tout l'effet de ses sermons. Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle auroit quelque envie de me convertir. C'est un secret que je dépose dans ton sein, & tu suivras avec moi, mon cher chevalier, toutes les gradations de mon bonheur. J'ai eu jusqu'ici de ces femmes accommodantes, expéditives & faciles, qui donnent plus de vogue que de consistance. Ma réputation est plus brillante que solide ; il est tems de la conduire à sa maturité, & d'en imposer à ces dames qui, je ne fais pourquoi, se sont avisées de me croire superficiel. Madame de Se-

nanges a justement ce qu'il me faut pour cette opération. Plus je la vois , plus je la trouve estimable. Avec une apparence de légèreté , elle a des goûts solides , de la supériorité dans l'esprit , de l'héroïsme dans l'ame , une noblesse vraie , répandue sur toute sa personne ; c'est une femme qui mérite qu'on la distingue ; & en lui sacrifiant un mois plein , il est possible de se faire avec elle un très-grand nom.

Comme tu l'as cultivée (très-inutilement , il est vrai) mais assez pour la bien connoître , je te demanderai quelques instructions préliminaires. Quand je tombe dans l'embuscade des honnêtes femmes , je t'avouerai que je me trouve dans un pays perdu. Chevalier , tu me serviras de fanal : tu m'aideras de tes conseils : je te crois miraculeux pour la consultation.

A propos , l'on ne te vois plus chez la belle vicomtesse ; te boude-t-on ? ferois-tu absolument éconduit ? j'en

ferois désolé ; je voudrois te voir là , pour applaudir à mes progrès , & encourager mon expérience. Je me dispose à jouer un rôle brillant , mais il me faut un théâtre & des spectateurs. Quel guerrier aimeroit la gloire , sans l'aiguillon des témoins ? Il en est de même des amans. Bon jour.



L E T T R E X X V I I.

De madame de Senanges au chevalier,

J'Apprends , monsieur , que vous êtes brouillé avec madame d'Ercy , & je dois vous porter à la revoir. Elle a du crédit , sans doute des qualités. Vous lui avez rendu des soins , elle a pu vous être utile , elle pourroit vous l'être encore , pourquoi rompre avec elle ?... Si elle alloit vous deffervir ! Mais non , je suis injuste , l'intérêt que je prends

à ce qui vous regarde , me rend tout ce que je n'ai jamais été. Vous ne l'aimez donc plus madame d'Ercy !.... Qu'elle est à plaindre !.... Si pourtant elle vous aime encore ! Ah ! ménagez son amour-propre , sur-tout sa sensibilité ; il est dangereux de blesser l'un , il est affreux d'affliger l'autre. Vous êtes honnête, votre cœur vous guidera mieux que personne. Enfin , monsieur , retournez chez elle.... s'il le faut, non que je vous conseille de feindre ce que vous ne sentez plus : changer est un malheur , tromper une basseesse. Mais que vos égards la consolent de ce qu'elle a perdu , vous acquittent de ce qu'elle a fait , & vous confervent une amie. Si j'étois moins la vôtre , je n'entrerois pas dans tous ces détails ; vous me les rendez intéressans.

e

Je me suis bien consulté , & je me livre à mon amitié pour vous , parce qu'elle est pure , méritée ;
parce

parce que je n'en redoute rien.

Je vous l'avoue , j'ai craint votre amour , je me suis craint moi-même ; je vous ai fui ; j'ai eu vis-à-vis de vous l'apparence des torts ; j'ai voulu l'avoir , pour vous détacher de moi. Ma porte vous a été fermée , j'ai reçu le marquis avec une affectation dont vous ignoriez le motif ; & j'ai moins appréhendé l'opinion qu'une telle conduite vous donneroit de mes principes , que je ne me suis reproché d'avoir écouté l'aveu de vos sentimens ; je devois vous imposer silence. Comment ne l'ai-je pas fait ? Comment ai-je eu l'imprudence de recevoir vos lettres & d'y répondre ? C'est un tort , un tort réel....

Enfin , monsieur , je puis vous revoir... Je le puis sans danger ; vous sentez à quelles conditions ; & , si je vous suis chère , vous n'hésitez point à vous y soumettre.

Mon cœur n'est point fait pour

Partie I.

M

l'amour. Eprouvée par des chagrins vifs , armée de l'expérience des autres , soutenue par de bons conseils , heureuse sur-tout du calme dont je jouis , je me suis interdit pour toujours une passion , dont les commencemens peuvent être doux , mais dont les suites m'effraient. La perte de l'honneur , celle du repos , & peut-être un jour l'abandon de l'objet auquel on a tout sacrifié ; voilà le sort des infortunées , qui paient d'un siècle de peines quelques instans de bonheur. Et quel bonheur encore , que celui qu'on se reproche , qu'on dérobe aux yeux de tous , qu'on voudroit pouvoir se cacher à soi-même !.... Je méprise trop , pour en parler , les êtres qui n'ont plus de remords.

Je me connois : si je devenois sensible , ma vie seroit affreuse. Je ne m'appartiendrois plus , je dépendrois d'un geste , d'un mouvement , d'un regard ; tout porteroit sur mon

cœur. Alarmée sans soupçons , déchirée sans preuves , si je ne me défiois pas de mon amant , je me défierois de mes charmes ; je ne m'en trouverois jamais assez pour lui plaire uniquement : nous serions tourmentés tous deux..... Eh ! quel seroit alors , quel seroit mon appui ? Il n'en est point pour celles qui tremblent de descendre dans leur intérieur... Encore une fois , je tiens à mes résolutions ; j'y tiens plus que jamais , puisque je consens à vous recevoir. Vous , monsieur , renoncez au vain espoir de porter le trouble dans une ame contente d'elle-même , assez douce pour vous pardonner d'avoir eu le projet de lui enlever son repos , mais affermie dans ses principes , & toute entiere à l'amitié.

P.S. Reverrez-vous madame d'Ercy ? On prétend qu'elle n'aime pas.. N'importe.... Ce que je vous ai dit , je vous le répète ; & , si vous suivez

mes conseils , je ne pourrai que vous en applaudir. Si vous imaginiez cependant que votre présence lui causât de la peine ou de l'embarras !... Enfin , vous savez mieux que moi ce qui sera le plus convenable dans votre position , & je pourrois , avec les meilleures intentions du monde , me tromper sur le genre de procédés qu'elle doit attendre de vous. Je vous renvoie la lettre du marquis , je l'ai parcourue ; elle ne m'a inspiré que de la pitié. Croyez que personne au monde n'apprécie mieux que moi ces êtres frivoles , orgueilleux & cruels , la honte de leur sexe , le mépris du nôtre , & défavoués par tous deux ; ils ne sentent rien , ils sont punis.



B I L L E T

Du chevalier à madame de Senanges.

Vous consentez à me revoir , & vous m'offrez votre amitié... Je

n'examine rien , je me soumets à tout ; je supporterai tout. Je suis trop affecté pour vous répondre. Je fors , & vais tomber à vos pieds.



LET TRE XXVIII.

De madame de Senanges au baron.

VOtre souvenir , vos conseils , tout ce qui m'assure votre amitié , m'est précieux ; j'aurois dû vous en remercier plutôt. Mais , baron , la vie que je mene est si dissipée ! Des devoirs , des bien-séances , quelquefois des affaires , tout m'enleve à moi-même , & j'en suis bien loin , quand je ne suis pas à mes amis. Que j'envie la paix de votre solitude ! Que vous êtes heureux ! Votre ame est calme , c'est le plus grand des biens ; c'est le fruit de la vertu : vous en devez jouir ; vous en jouirez toujours , & votre bonheur consoleroit presque de votre absen-

ce. Donnez-moi de vos nouvelles, donnez-m'en souvent ; j'ai besoin d'en recevoir. Je cours beaucoup, & je ne m'amuse pas. Il est si peu d'êtres vrais ! tant d'apparences trompeuses ! la bonne foi est si rare ! je le crains du moins, si je le croyois, j'irois habiter un désert.

J'en conviens avec vous, tout sentiment trop vif est pénible. Il faut se commander, se vaincre, s'estimer toujours, & dédaigner les hommages, souvent faux, toujours intéressés de la plupart des amans. Les écouter, est un tort ; les croire, seroit un malheur. Mon indépendance m'est chère ; ma gloire me l'est plus ; je les conserverai toutes deux. Moi, j'aimerois ! moi, si malheureuse autrefois, j'entrerois dans une nouvelle carrière de peine ! D'où viennent vos alarmes ? Si vous saviez quelle opinion j'ai des hommes, combien les vœux qu'ils nous adressent me paroissent plus offensans

que flatteurs ! si vous le saviez , vous seriez rassuré. Je n'en ai rencontré qu'un seul qui se soit préservé du danger de l'exemple. Il n'a point les défauts de ses semblables , il est votre ami : mais je suis juste pour lui , sans qu'il soit dangereux pour moi. Mes réflexions m'ont armée contre tous. Je ne connois , je ne veux connoître que l'amitié. Le chevalier a , si j'ose le dire , puisé dans votre ame ; il vous apprécie , & c'est pour cela que je le distingue. Nous avons souvent parlé de vous ensemble : peu de personnes sont dignes d'en parler comme lui. Mon oncle doit vous écrire. Ne le croyez pas , s'il vous mande que je suis triste. Ses bontés , sa tendresse pour moi , lui font de ses craintes des réalités. Cet oncle adorable est un pere , & quel pere ! Qu'il vive plus long-tems que moi ! c'est le vœu de mon cœur. On dit que le chevalier a aimé madame d'Ercy. Peut-être il l'aime

encore, cela me paroît tout simple : elle est belle, elle doit l'enchaîner. Votre lettre m'a alarmée. Je me suis examinée ; je suis contente de cet examen, & pénétrée du motif de vos inquiétudes ; mais soyez tranquille, j'ai votre amitié, que me faut-il de plus ?



LETTRE XXIX.

Du baron au chevalier.

J'Ai reçu, chevalier, une lettre de madame de Senanges, & j'exige de vous que vous vous taisiez sur la confidence que je vous en fais. Elle a l'air d'être bien aise de vous connoître ; mais il seroit nécessaire que nous causassions ensemble sur l'esprit général de sa lettre. Je ne vous en dirai rien par écrit ; je sens pour vous l'importance d'un entretien détaillé. Si vous le desirez, cet entretien, vous vous

arracherez pour quelques mois au tumulte , au vertige de Paris & de votre imagination , pour venir respirer dans ma solitude. Ma proposition vous révoltera d'abord. Je fais avec quel empire on est retenu par une passion naissante & le perfide espoir d'un bonheur, trop souvent plus qu'incertain ; mais je connois encore mieux pour vous les dangers du séjour , que je ne connois les horreurs de la séparation. L'habitude prolongée devient aussi impérieuse que l'amour même. On se familiarise avec l'idée vague d'un plaisir qui n'arrive point , avec des peines dont le sentiment s'émousse , & dégénère en une langueur pire que les tourments de l'activité. On use ainsi son courage en plaintes stériles , sa force en inquiétudes fatigantes. Le ressort de l'ame se détend , on s'accoutume à être foible , insensiblement on devient lâche ; enfin on perd l'estime de soi , &

c'est alors que tout est perdu. L'être infortuné qui se méprise n'a d'asyle que le tombeau. Je peins sans ménagement, parce qu'avec les hommes de votre âge, l'amitié vraie mesure la force de ses conseils à celle des passions qu'elle doit diriger ou détruire.

Voici la belle saison : c'est un moment de chaleur & d'énergie pour toute la nature. N'y auroit-il que les âmes qui ne participassent point à ce renouvellement général ? Croyez-moi, chevalier, venez reposer vos sens dans ma retraite, venez-y rafraichir, si j'ose m'exprimer ainsi, une âme desséchée par la crainte, enflammée par l'espérance, brûlée par toutes les ardeurs de l'âge & d'une imagination éblouie.

Vous trouverez ici un beau ciel, un site pittoresque, des côtes paisibles, une forêt majestueuse, le spectacle des travaux & des vertus

champêtres , le mouvement d'une vie occupée , le tableau de l'innocence & la gaieté qui l'accompagne ; vous y trouverez des mœurs , du calme , un air salubre , des livres & un ami. Vous ne connoîtrez pas encore le plaisir de se lever avec le jour , d'aller , un *Montaigne* à la main , se promener sur les bords d'un étang solitaire , de fortifier les leçons du Philosophe. par le recueillement de l'homme sensible , par cette admiration religieuse qu'inspire l'aspect des campagnes , & de n'être interrompu , dans ses utiles rêveries , que par la rencontre d'un mortel vrai qui vous serre dans ses bras , partage vos plaisirs , & ne craint point d'entrer dans le secret de vos peines.

C'est dans mes prairies que croît le baume salutaire à vos blessures ; c'est en s'enfonçant dans l'obscurité des bois , en gravissant une colline , en ouvrant son cœur à la voix d'un

honnête homme , qu'on affermit le sien , qu'on apprend à se créer des plaisirs nobles , qui dédommagent des efforts qu'ils ont coûtés , & surtout à respecter les principes de la femme vertueuse qu'on aime & qu'on cherchoit à dégrader.

Mou ami , le bonheur n'est que la récompense de la force mise en action.

Croyez-vous y atteindre , tant que vous respirerez l'air envenimé de la capitale ? Le désordre y est autorisé par l'exemple , la foiblesse y est en quelque sorte indispensable : on suit la pente , l'abyme est au bout. Les bons naturels luttent quelque tems , mais enfin le torrent les emporte , & ceux qu'il entraîne ont d'autant plus à plaindre , qu'il se joint aux remords d'un vice qui leur est étranger , des retours impuissans vers l'honnêteté qu'ils ont perdue. Corrompre & être corrompu , disoit Tacite , voilà ce qu'on appelle le train

train du siècle. il semble qu'en écrivant cette sentence foudroyante , le peintre des Néron & des Tibère ait deviné la plaie incurable de nos mœurs , & l'état actuel de notre société. Tous les liens y sont rompus , tous les principes renversés. A force de généraliser la vertu , on parvient à l'anéantir. Sous prétexte d'être Philosophe , on n'est ni père , ni époux , ni citoyen. L'adultère n'est plus qu'un vieux mot de mauvais ton ; ce qu'il désigne est reçu , accrédité , affiché même , en cas de besoin. La probité pleure , la vertu se cache , la scélératesse leve le front , & il n'y a plus de frein à attendre pour la corruption , quand une fois la pudeur du vice a disparu.

A propos , chevalier , voyez-vous encore le marquis de *** ? Déliciez-vous des hommes qui lui ressemblent , ils m'ont toujours fait horreur ; & quand je les avois sous les yeux , je les appellois les chenilles

du dix-huitième siècle. Redoutez de pareilles haïsons ; n'hésitez pas à les rompre. Point de mollesse , point de ces misérables bien-séances de société , qui mettent une politique coupable à la place de cette sévérité courageuse , la sauve-garde des mœurs , & de la dignité du citoyen.

Pardon , chevalier ? cet élan d'indignation vient de mon amitié pour vous. Encore une fois , arrachez-vous pour quelque tems à tous les dangers qui vous environnent. J'ai des raisons pour vous en presser. Mon cœur vous desire , l'ombre de mes forêts s'épaissit pour vous recevoir , la consolation vous y attend. Venez naître à la nature , à vous-même , & retrouver le bonheur dans les embrassemens de votre ami.

LET T R E X X X.

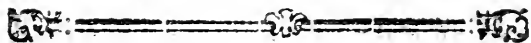
Du chevalier au baron.

O Respectable ami ! j'ai baigné des larmes de la reconnaissance

chaque ligne de votre lettre , de cette lettre où la vertu respire , où votre ame est toute entiere , où vous me donnez les conseils les plus attendrissans , que ma raison adopte , & que mon cœur rejette. Ce cœur est enchaîné ; il s'attache à son lien. Je pleure de ne pouvoir aller vers vous ; je pleure , & je reste... Ma félicité , ma vie est aux lieux que madame de Senanges habite. Elle vous a écrit. Peut-être avez-vous entrevu que je serois malheureux... N'importe ; je ne puis la quitter. Sa porte m'a été fermée , ce n'est que depuis quelques jours qu'elle consent à me recevoir , & je m'éloignerois ! & je ne profiterois pas des instans de mon bonheur !.... Qu'est-ce donc qu'elle vous a mandé ? Que vous êtes cruel ! Suis-je haï ? Dites.. Non , gardez-vous de me l'apprendre : j'en mourrois ; laissez-moi mes chimeres , mon espérance , elle est mon seul plaisir : ne m'en privez

point. Puisque vous l'exigez , je vous garderai le secret sur la confiance que vous me faites. Eh ! pourquoi ne voulez-vous pas ?..... Pardonnez à mon trouble , à mon inquiétude : mes idées se croisent , se combattent , se brouillent : tout est confus dans mon esprit , à mes yeux : ils ne voient bien que madame de Senanges. Si vous saviez quelles cruelles conditions elle m'impose ! j'y souscrirai , je la toucherais par ma soumission , si je ne puis la defarmer par l'excès de mon amour. Moi , ne pas respecter ses principes ! Moi ! Fiez-vous-en à cette femme adorable pour épurer le feu qu'elle inspire , pour élever jusqu'à elle le cœur qu'elle embrase , pour n'y rien laisser que de noble ! de délicat , d'héroïque même. Oui , qu'il s'ouvre un champ d'honneur ; je suis un héros pour la mériter. Je me croyois honnête avant de la connoître , & je rougis aujourd'hui

de ce que j'étois alors. Il semble qu'elle m'ait fait une ame exprès pour l'aimer. O pouvoir sacré du penchant qui m'occupe ! O sentiment d'un cœur exalté ! Enthousiasme de l'amour ! tu rends capable des efforts les plus pénibles , & des plus grands sacrifices ! Ne craignez rien , baron , l'époque honorable de ma vie , est l'instant où j'ai connu madame de Senanges. Je me sens digne de lui plaire , & par ma présomption même , vous pouvez juger de mon retour à la vertu. Oui , oui , je romprai avec le marquis ; je ne l'ai cru qu'étourdi ; il est vicieux , j'y renonce. Adieu , baron. Excusez le désordre de ma lettre. O vous , le modele des amis , ne m'oubliez pas , ne m'abandonnez jamais : je suis hors d'état d'écouter les conferts ; mais je crains bien d'avoir besoin de consolations.



L E T T R E X X X I .

Du chevalier à madame de Senanges.

A H ! pardon , pardon , madame , si je vous écris malgré votre défense. C'est un mouvement involontaire ; c'est le besoin de mon cœur , il m'est impossible d'y résister. Je viens de relire votre dernière lettre , cette lettre qui m'a enivré dans l'instant où je l'ai reçue , m'afflige aujourd'hui ; j'en ai recueilli toutes les expressions , ma mémoire les a fidèlement retenues ; elle ne contient pas un seul mot qui ne me désespère.

Soyez mon ami , dites-vous ; moi , votre ami ! moi , madame ! Avez-vous bien songé à cet arrêt , quand votre main l'a tracé ? Mais non , l'ordre vous a échappé , sans le moindre retour de votre part sur les peines de l'exécution. Je ne vous

ai point assez dit à quel excès je vous aime. Vous êtes l'être céleste que mes desirs ont cherché long-tems , sans pouvoir le trouver. Mon cœur a été distrait , souvent fatigué , le voilà rempli. Je connois , comme vous , les charmes de l'amitié ; ses chaînes sont douces , ses jours tranquilles ; mais que l'amour a de charmans orages ! L'amitié !.... Non , je ne puis , je ne pourrai jamais m'en contenter ; elle est si froide , si paisible ! Dans certains momens , la vôtre même ne me satisfait point ; je renonce au traité , je maudis la raison , j'abjure ma promesse ; ensuite , je me rappelle vos ordres , & j'expie par mes remords la révolte de mes sentimens.

Mais , comment vous entendre parler , vous voir sourire , sans éprouver ce trouble involontaire , ces impressions délicieuses , dont il est impossible de triompher ? Comment se fait-il que , de jour en jour ,

je découvre en vous de nouveaux moyens de plaire , de séduire , d'enchanter ? J'ai détaillé tous vos traits ; chacun d'eux renferme un charme qui lui est propre , que je crois connoître , dont j'emporte l'image en votre absence. Vous revois-je ? mes yeux sont frappés d'une foule d'attraits qu'il n'avoient pas encore aperçus. C'est dans votre esprit , c'est sur-tout dans votre ame qu'il faut chercher le secret de votre physionomie.... Dieu ! qu'il seroit doux de l'y trouver !

Cessez , madame , de me condamner à un sentiment réfléchi , modéré ; ce rayon de la divinité , cette flamme qui me brûle & m'anime , n'est autre chose que l'amour ; & vous pouvez me l'interdire ! & vous osez le combattre ! Vous redoutez l'abandon de l'objet auquel vous auriez tout sacrifié ! Ah ! cessez de craindre ; vos charmes vous répondent du présent , vos vertus de l'avenir.

Si j'étois jamais aimé , si je pouvois en obtenir la douce certitude , ce bonheur ne feroit que resserrer mes liens : il ajouteroit l'ivresse de la reconnoissance à l'égarement de l'amour. L'ingratitude la plus coupable est celle d'un amant qui s'arme de sa félicité même contre l'objet auquel il la doit , & devient plus cruel , à mesure qu'on le rend plus heureux. Les moindres faveurs d'une femme qu'on aime , sont des bienfaits inestimables ; & les ames délicates s'enchaînent par les mêmes causes qui détachent celles qui ne le sont pas.

Mais , quel tableau vais-je vous faire ? Peut-être va-t-il exciter votre courroux ? Encore une fois , pardon ; j'ai tort de me plaindre , je m'en repens , je m'en accuse. Puisque vous m'avez permis de vous revoir , je suis heureux. Souffrez seulement que je vous écrive , & ne me privez point de vos lettres. C'est dans le

développement de votre ame honnête , que je puise le courage nécessaire à la mienne ; vos lettres seules me donneront la force de vous obéir. Je me défends toutes les prétentions de l'amour : ah ! laissez-m'en les soins.

P. S. Non , madame , malgré votre conseil , je ne reverrai point madame d'Ercy , j'y suis résolu. Ce n'est pas un sacrifice que je vous fais , vous ne voudriez pas l'accepter ; c'est un devoir que je m'impose. Si vous sâviez quelle lettre elle m'a écrite !... Mais , c'est trop long-tems parler d'elle , je ne veux m'occuper que de vous.... De grace , répondez-moi , deux lignes , deux mots , un seul !.... Je tremble de n'être pas écouté.

LETTRE XXXII.

De madame de Senanges au chevalier.

OUi , monsieur , c'est un parti pris. Je ne veux plus entendre

parler de l'amour , (même du vôtre)
je ne le voudrai jamais. Je serois bien
fâchée de m'appriivoiser avec lui ; je
le crains tous les jours davantage ,
& cette crainte , je cherche à l'aug-
menter. Aidez-moi dans mon pro-
jet : cet effort est digne de vous , &
je vous promets en récompense tous
les sentimens de l'amitié. Un mo-
ment , ne criez pas à l'injustice. Je
ne suis que raisonnable , & je vais
vous en donner la preuve. Vous ai-
mez mes lettres , vous le dites au
moins : elles vous sont nécessaires ;
vous y puiserez le courage que j'exi-
ge de vous... Oh ! tant mieux ; je
continuerai de vous écrire ; mais
songez-y , c'est à condition que vous
serez bien courageux. Plus de let-
tres ; pour peu que votre foiblesse
recommence , voilà qui est dit. Il
ne faut pas vous enlever tout en un
jour ; & puis il n'y a point de mal
à causer avec son ami. Je vous prê-
cherai souvent , je vous ennuyeraï

quelquefois , je n'y vois d'inconvenient que pour vous. Encore un coup , je vous accorde cet article. N'est-ce pas que je suis bien bonne ? Trop , peut-être ; comment se corriger ? Y travailler est pénible , le succès incertain ? de là le découragement , état fâcheux , le plus fâcheux de tous. Je vous tiens parole ; voilà déjà un petit trait de morale ; il n'est guere amené , celui-là. Combien de choses inexplicables ! On n'est pas femme pour rien.

LE T T R E X X X I I I .

Du chevalier à madame de Senanges.

VOus ne recevez plus le marquis ! J'étois bien sûr , madame , que vous ne le souffririez pas long-tems dans votre société ; ils ne sont pas dignes d'y être admis ; ces êtres dont la fatuité s'exagère les succès , qui affichent tout , ne méritent rien ; & finissent par se
faire

faire accroître ce qu'ils ont tant d'envie de persuader aux autres.

Je suis loin de penser que de conseils timides & quelques réflexions de ma part vous aient déterminée au parti que vous venez de prendre. Vous n'avez besoin que de vous-même pour vous décider, & l'on n'a pas plus d'influence sur vos actions que sur vos sentimens. Quoi qu'il en soit, & vous me permettez d'en convenir, je jouis de la disgrâce du marquis. Il me désespéroit, lui, son babil, ses déclarations, & ses bonnes fortunes !... Il avoit la rage de vous baiser la main : enfin il en va perdre l'habitude.

Quelle étoit donc cette femme qui est restée avant-hier si long-tems chez vous ? Elle avoit de l'humeur, elle déclamoit contre l'amour ; & vous, madame, vous l'écoutiez ! J'abhorre les prudes, & celle là de préférence. Elle disserte sans cesse ; elle analyse tout ; moi ; je n'au-

lyse rien ; je serois bien fâché d'analyser le sentiment. Cette femme est de marbre. Ses calculs sont froids, ils doivent être faux.

La dernière fois que nous causâmes ensemble, vous m'avez ordonné d'être moins triste : & je fais ce que je peux pour vous obéir ; mais, puis-je me commander ?..... Ah ! madame, je ne me reconnois plus ; chaque instant de ma vie est troublé ; le bonheur de vous voir l'est par la crainte qu'il ne s'évanouisse, & je redoute, en arrivant chez vous, l'instant cruel où il faudra vous quitter. Quel déchirement j'éprouve, quand nous nous séparons ! Avec quelle émotion je pense à vous ! Ma passion m'égare, elle me rend injuste, vous n'arrêtez les yeux sur personne, que le regard le plus rapide ne me laisse une inquiétude affreuse. Vous valez mieux que tout, vous me tenez lieu de tout, vous m'avez fait tout oublier !... Hélas,

je m'en apperçois , je m'étois promis , pour vous plaire , de ne vous entretenir que de choses indifférentes.... Je n'ai pu vous parler que de mon amour.



LETTRE XXXIV.

*Du marquis de *** au chevalier.*

JE n'entends plus rien ni aux hommes ni aux femmes. Tu es singulier , au moins , avec les bonnes qualités de ton cœur & les bizarreries de ta conduite. Je me trouve dans un moment de crise : poursuivi par une meute aboyante de créanciers , j'ai , pour appaiser le grand feu de ces messieurs , besoin de trois cents louis , tu me les envoies de la meilleure grace du monde ; je te fais gré de l'à-propos , je vais te chercher , & ne te trouve point ; tu m'éludes dans les lieux publics , & il semble que tu affectes d'échap-

per à ma reconnoissance. T'explique qui voudra. J'ai pour tant d'excellentes choses à te dire. Ma vie est un tissu d'évenemens qui se font valoir les uns par les autres , & j'ai peine moi-même à en suivre le fil , tant il se mêle de jour en jour.

Premièrement , je suis chassé de chez madame de Senanges : cette femme est indéfinissable. Elle te congédie & me reçoit ; elle te rappelle & m'expulse. Il y a là-dedans un jeu croisé, une coquetterie étourdissante , qui me piqueroit sans le prodigieux usage que j'ai de ces galantes révolutions. S'acharner à une femme , c'est le moyen d'en perdre vingt. Ta madame de Senanges étoit pourtant ce qu'il me falloit pour le moment ; je cherchois une maîtresse à principes ; j'en avoit besoin pour achever ma célébrité ; elle ne veut se prêter à rien , ma gloire ne la touche pas , que veux-tu que j'y fasse ? J'en suis tout consolé ; & tu con-

solé & tu conviendras que j'ai de quoi l'être. On m'a mené chez madame d'Ercy, où j'ai déjà fait des progrès incroyables. Voilà ce qui s'appelle une femme ! Affaires, intrigues amoureuses, ruptures, perfidies, elle concilie tout, fait tout aller ; elle culbuteroit un royaume, en cas de besoin. Je l'aime avec une tendresse peu commune ; & tout ce que je crains en la prenant, c'est qu'il me soit difficile de la quitter.

Elle a je ne fais quoi qui retient ; & je passe fort bien une heure avec elle, sans trop souhaiter d'être ailleurs. Je ne conçois pas que tu l'aies abandonnée avec autant de courage & de sang-froid ; c'est un coup de maître que je t'envie, & je me sens toute la chaleur de l'émulation.

Elle a vraiment du crédit ; elle promet à tout le monde, ne tient parole à personne, raisonne politique, Dieu fait !

Un de ces matins, elle m'avoit donné rendez-vous chez elle de très-bonne heure. J'arrive, on me dit qu'il n'est pas jour : je parle à ses femmes ; on m'introduit, & préliminairement on me fait passer par la salle *d'audience*. Je ne pus m'empêcher de rire en la traversant. Elle étoit pleine de gens de toute espèce. L'un tenoit un placet, l'autre un mémoire ; on me montra le curé de la paroisse, & à côté du prélat, un histrion de province, qui sollicite un ordre de début dans les rôles de Crispin. A travers cette foule béante qui attendoit avec une impatience respectueuse le réveil de la marquise, je pénétre jusqu'au sanctuaire où elle répose. Je ne connois point de chambre à coucher plus voluptueuse, d'alcove plus délicieuse ; les glaces y sont placées avec toute l'intelligence d'une femme qui aime à savoir ce qu'elle fait. Tandis que j'admirois les temple,

on en réveille la déesse. Son premier mot est pour gronder ; elle soulève ses longues paupières , ouvre les yeux , les referme , les ouvre encore , m'apperçoit , veut me querreller , éclate de rire & s'apaise. Sa coëffure de nuit étoit un peu dérangée, & n'en étoit que mieux ; son teint me parut animé de ce vif incarnat que développent le calme & la fraîcheur du sommeil ; les rubans de de son corset flottoient négligemment , & laissoient mes regards errer sur toutes les graces d'un désordre médité. Je t'avouerai que , sans ses femmes..... Mais il fallut être décent en dépit de moi , & que fais-je ? peut-être en dépit d'elle.

Après quelques entreprises peu suivies de ma part , & quelques minauderies de la sienne , on fit entrer le singe & les deux secrétaires. Chacun se mit à son poste , le singe sauta sur le lit , y fit cent gambades , cent impertinences , & pensa me dé-

visager, parce qu'il est jaloux. Les secrétaires se placèrent aux deux côtés du lit : elle leur dictoit tour-à-tour, à l'un, le vaudeville courant & quelques vers libertins faits par un abbé ; à l'autre, des instructions & des notes pour le prochain voyage de la cour ; moi, j'y ajoutois de tems en tems quelques apostilles. Les secrétaires rioient sous cape, le singe grinçoit les dents, les femmes de la marquise bâilloient, & tout contribuoit à la perfection du tableau.

Enfin madame d'Ercy se leve. Par des mouvements étudiés, elle me laisse voir une foule de charmes qu'elle me supplie de ne pas regarder, & voilà mon joli ministre à sa toilette, en peignoir élégamment rattaché avec des nœuds couleur de rose. On fait entrer alors les pauvres aspirans de l'anti-chambre. Elle dit un mot, jette un coup d'œil, caresse le crispin, ne prend pas

garde au curé , reçoit étourdiment ce qu'on lui présente , m'ordonne de tirer tous les cordons de ses sonnettes , demande ses chevaux , renvoie son monde , s'habille , me congédie , & part pour V... où , s'il faut l'en croire , on ne finit rien sans elle.

Cette description , chevalier , ne te donne-t-elle pas des rémords effroyables ? Madame d'Ercy est unique. Elle m'a déjà procuré des renseignemens merveilleux , & conseillé je ne fais combien de petites noirceurs , qui réellement font d'un très-grand prix , par le mouvement qu'elles vont donner à la société... Elle possède au suprême degré l'érudition des cercles , manie avec une dextérité rare le style du ridicule , & nous sommes de force pour bouleverser Paris , à nous deux , quand la fantaisie nous en prendra.

Ce qui me déplaît en elle , c'est son obstination , que rien ne peut

vaincre. Par exemple , elle veut absolument que j'aie eu madame de Senanges ; j'ai beau l'affirmer que cela n'est pas , que j'en serois sûrement instruit , elle prétend que cela doit être , que le contraire est fabuleux , & qu'il faut en tout observer les vraisemblances : elle me met dans une fureur ! Si j'avois été bien avec madame de Senanges , tu sens à merveille que je ne serois pas assez enfant pour le taire ; je n'aurois pas manqué sur-tout de t'en faire part , ce sont de ces procédés qu'on se doit entre amis : mais , d'honneur , j'ai échoué , & je l'avoue avec une sorte de confusion. A Dieu ne plaise que je calomnie jamais ce sexe infortuné , qui n'a de vengeance que ses pleurs , & auquel sa foiblesse physique & morale ne laisse pour toute arme , que la probité des attaques , la sensibilité des vainqueurs.

Au reste , tous ces bruits n'auront

qu'un tems , & madame de Senanges ne fera point perdue pour m'avoir sur son compte. Tout ce que j'y vois de fâcheux pour elle , c'est qu'elle en aura l'étalage sans en tirer le profit : aussi tu conviendras qu'elle s'est mal conduite. On lui suppose une tête vive , c'est le grélot qui attire ; on croit que la folie n'est pas loin , on court , on arrive , & l'on est pris pour dupe.

Adieu , chevalier : quand te verrai-je ? Ne sois pas inquiet de ton argent : tu es un ami bien essentiel , & je n'ai garde de l'oublier. Ce souvenir me sera utile dans plus d'une occasion.

Billet du chevalier au marquis.

VOUS connoissez l'opinion que j'ai de madame de Senanges , on doit du respect à une femme comme elle , & je regarderois comme des offenses personnelles tous les propos légers que vous tiendriez

sur son compte. Je vous supplie d'y faire attention , un peu plus sérieusement qu'à la dette dont vous me parlez , & que j'oublie jusqu'à ce que vos affaires vous permettent de vous en souvenir.



L E T T R E X X X V .

De madame de Senanges au chevalier :

JE ne vous écris , monsieur , que pour vous faire part du retour du maréchal de *** ; allez le voir ; il est prévenu. C'est un homme qui vous servira , sans mettre d'affiches à ses services ; il a beaucoup de franchises , une grandeur vraie , & une ame un peu paladine , dans un siècle où il y a si peu de chevalerie ! Puisque vous demandez , ne négligez donc pas les démarches pour obtenir ; il est indispensable que je me mette à la tête de tout cela ; & que j'agisse à votre défaut ; le voulez-

voulez-vous ? Oh ! oui , vous sentirez que je partage avec madame d'Ercy le bonheur de vous être utile. J'ai des amis solides ; ils sont peu courtisans , mais fort estimés à la cour ; ils promettent. Que je serois heureuse , s'ils pouvoient réussir ! Il est juste que l'amitié ait ses jouissances contre l'amour.

Vous avez raison ; je n'ai consulté que moi en congédiant le marquis ; vos réflexions n'ont fait que précipiter l'effet des miennes. Le ciel me préserve de me conduire jamais par un mouvement étranger ! A votre âge , on peut donner un bon conseil ; mais pour une femme , il n'est presque jamais bon de le suivre. Vous m'aviez conseillé pour vous peut-être ; je n'ai dû agir que pour moi... Eh ! pouvois-je recevoir longtemps le marquis ; après ce que j'en fais & ce que j'en ai vu ? Ah ! monsieur , profitez de son exemple , gardez-vous bien de lui ressembler. Sé-

duire , feindre , tromper , mentir fans cefle , & mentir , à qui ? Au cœur qui vous eft ouvert , jouir des larmes qu'on fait répandre , s'honorer de fes perfidies , les compter pour des triomphes , affocier des êtres dignes d'un meilleur fort aux créatures les plus méprifables ; quels affreux plaifirs ! Et voilà les hommes à qui la plupart des femmes confient leur bonheur , leur réputation ! Quels hommes ! quelles femmes ! quel monde ! il faut le fuir , ou du moins le juger.

Eh ! mon dieu ! quelle belle colere me transporte ! Mais enfin , je n'en fuis pas moins fenfible à tout ce que vous m'écrivez ; vous ne penfez point comme les monftres dont je parlois tout à l'heure , j'en fuis sûre , & voilà pourquoi je n'ai pas craint de vous mettre de moitié dans mon indignation contr'eux. Vous n'avez qu'un défaut , c'eft de croire que l'amitié ne vaut pas l'amour ; tachez donc de vous en corriger.

L E T T R E X X X V I.

De madame de Senanges au chevalier.

EN rentrant , monsieur , j'ai trouvé votre nom sur ma liste , & j'ai été sincèrement fâchée de ne m'être pas trouvée chez moi pour vous recevoir. A quelle heure êtes-vous donc venu ? J'ai sorti le plus tard que j'ai pu , & je ne fais pour quoi je suis mécontente de ma soirée ; je l'ai passée à m'ennuyer , à faire les plus tristes visites , hélas ! à voir des gens tout aussi fiers d'avoir des échasses , qu'un mérite à eux ; & puis des ames foibles à qui cet extérieur en impose ; & puis des petites ames , pour lesquelles c'est tout , & la vertu rien ; la morgue fait pitié , la bassesse indigne.

J'ai été souper dans une maison de deuil ; je croyois trouver des gens tristes... Je n'en cherchois point d'autres. Ah ! quels cœurs il y a

dans le monde ! Une femme qui vient de perdre sa mere , une mere regrettable , & qui me disoit à l'oreille : je n'ai jamais souhaité d'aller au bal , que depuis que cela m'est impossible. Ah , madame , lui ai-je répondu , dites-le bien bas.

Cette femme cependant est liée avec des prudes , jouit d'une bonne réputation , affiche l'exactitude à ses devoirs. Qu'on juge encore sur les apparences ! J'aimerois mieux qu'elle eût une tête bien folle : je pardonne plutôt des fautes continues de légèreté , qu'un instant de mauvais naturel.

Ne parlez point de cela , je ne le dirai qu'à vous ; je serois bien fâchée de donner d'elle une marque défavantageuse : il est possible aussi qu'elle ne soit qu'inconsidérée dans ses propos. J'aime à croire tout ce qui justifie , & je me sens plus que jamais portée à l'indulgence.

Fin de la premiere Partie.

LES
SACRIFICES
DE L'AMOUR,
OU
LETTRES

*De la Vicomtesse de SENANGES, &
du Chevalier de VERSENAY.*

PAR M. DORAT.

Vulnus alit venis, & cæco carpitur igni.

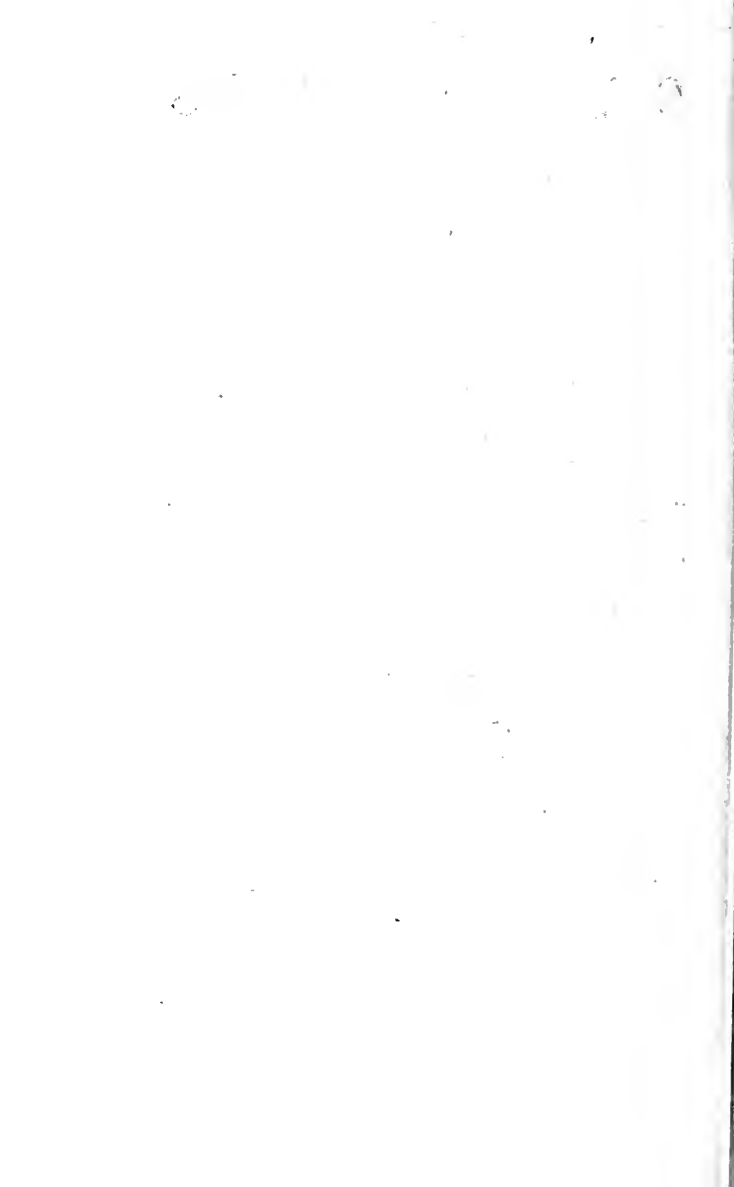
SECONDE PARTIE.



A AVIGNON,

Chez JEAN - ALBERT JOLY, Imprimeur
& Libraire.

1793.





LETTRES

DE LA VICOMTESSE

DE SENANGES

ET DU CHEVALIER

DE VERSENAY.

LETTRE XXXVII.

*De la marquise d'Ercy au M. is de ***.*

COnvenez donc que vous êtes un homme bien odieux. Je vais souper à la délicieuse maison de campagne de madame *** dans l'espérance de vous y rencontrer, & l'on n'entend pas parler de vous ! C'est le séjour le plus riant, mais la société la plus morne. J'aurai des vapeurs pour quinze jours, & vous en ferez cause.

Au reste , voici l'histoire de mon voyage. Vous savez , ou vous ne savez pas , que , pour arriver là , il faut passer un bac ; imaginez-vous que mes chevaux , par un caprice qui n'a pas laissé que de m'étourdir , vouloient absolument me mener tout droit dans la riviere ; ils étoient vraiment mal intentionés ce jour-là ; & comme je ne nage pas bien , j'ai mieux aimé descendre de voiture , pour ne pas les gêner. Un charretier bien ivre , scandalisé de de leur fantaisie , s'est mis à les fouetter de toute sa force , par bon procédé pour moi ; un de mes gens a attrapé un coup de fouet : il a battu le charretier , qui a juré de son mieux , & ce mieux-là , je ne le connoissois pas encore. Nous voilà donc dans le bac , avec beaucoup d'humeur les uns contre les autres. Mes compagnons de voyage étoient des payfans que rioient de bon cœur , & puis un gros bon homme , coëffé

d'une perruque rousse , vêtu d'une redingote grise , & monté sur un cheval étique : le malheureux (c'est l'homme dont je parle) est sourd , au point qu'un de ses amis qui causoit avec lui , ne pouvoit s'en faire entendre , quoi qu'on l'entendit de l'autre côté de la rivière. J'oubliois un monsieur en habit verd , en parasol verd , dans un cabriolet verd-pomme , qui regardoit couler l'eau d'un air tout à fait attentif. Cet homme est un sage , ou un amant malheureux , ou un sot , pour le plus sûr. Il n'a pas levé les yeux une seule fois. Le plus beau ciel , de jolies femmes , tout cela lui est égal ; il n'en voit rien. J'arrive enfin ; je trouve six femmes faisant un cava-gnole. Ces six femmes sont des siecles ; la plus jeune a quarante ans , & elle se seroit fort bien passée de mon arrivée. Les autres la traitoient comme un enfant : & il est doux d'être grondée à pareil prix. Etes-

vous assez content de moi ? J'entre dans des détails, je m'occupe de vous, voilà qui est tendre à faire peur ! J'aurois presque envie de vous fuir, pour m'épargner la peine de vous aimer. D'honneur, vous devenez inquiétant pour mon repos : vous avez des desirs qui ne tiennent point à votre cœur, un cœur qui ne tient à rien ; ce *décousu*-là me séduit, me donne à rêver, & finira par me perdre. Et madame de Senanges, qu'en faites-vous ? Sérieusement votre aventure avec cette femme vous fait un tort cruel. Vous avez eu le très-petit malheur d'échouer ; mais au moins falloit-il avoir la présence d'esprit de soutenir le contraire. Vous n'en avez rien fait : voilà qui est criant ! Connoissez-vous une femme d'un certain genre, qui voulût se laisser donner un homme à qui madame de Senanges a fait éprouver un goût aussi marqué ? Savez-vous bien que je la hais infini-

ment : elle a osé être ma rivale ; je ne serois pas fâchée de la tourmenter un peu ; le tout pourtant sans trop d'humeur. Je veux bien que ma haine puisse lui nuire , mais je ne prétends pas qu'elle m'attriste. Bon soir.

LETTRE XXXVIII.

Du marquis à madame d'Ercy.

J'Ai été désolé , madame la marquise , de ne pouvoir vous accompagner au château de ***. J'aime les vieilles femmes, sur-tout quand elles jouent. Leurs yeux éteints pour l'amour , se rallument pour la cupidité. Comme elles n'ont plus que ce plaisir-là , elles s'y accrochent avec une sorte de fureur très-aimable. Ne pouvant plus être tendres, elles deviennent méchantes ; & quand je le peux , ma grande volupté est de les agacer , de les aigrir les unes contre les autres, & de leur procurer,

au moins, les sensations dont leur âge est susceptible. Je frémis du danger que vous avez couru dans votre voyage, mais bien ri de la description que vous en faites. Ce monsieur, qui regardoit la rivière, est sans doute un amant au désespoir; il cherchoit à se familiariser avec sa dernière ressource.

J'ai relu vingt fois, madame, l'article important de votre lettre, & j'avoue ingénument, que je suis embarrassé pour y répondre. J'en conviens, il étoit nécessaire pour ma réputation, qu'on pût citer madame de Senanges au nombre des femmes qui ont eu des bontés pour moi. Le public m'attendoit-là : je fais qu'il ne pardonne rien ; mais il me jugeroit avec plus d'indulgence, s'il savoit que je n'ai jamais eu d'autre idée en allant chez elle, & qu'elle ne m'a pas même donné le tems d'ébranler ses principes. C'est une femme extraordinaire que madame
de

de Senanges, on ne fait par où la prendre, à moins que ce ne soit par un sentiment vrai, & c'est à vous seule qu'il étoit réservé de m'en inspirer un de cette nature.

Hé quoi, madame, mon revers auprès d'elle pourroit faire quelque impression sur vous ! Je ne demanderois pas mieux que d'avoir madame de Senanges pour vous offrir le sacrifice. Mais comment reparoître chez elle ? Oublions-la, ne songeons qu'au sentiment qui nous emporte l'un vers l'autre, que tout s'anéantisse à nos yeux, & ne soyons que deux dans l'univers. Cédez à l'amour, madame, ne fût-ce que par coquetterie ; car je crois qu'il vous séroit à merveille. Je tombe à vos pieds, j'y plaide sa cause. C'est la vôtre, c'est la mienne ; j'expire, si vous ne m'écoutez pas. Je suis avec respect, &c.

L E T T R E X X X I X.

*De madame de Senanges à madame
de *** son amie.*

CHere amie , vous , la dépositaire fidelle de mes sentimens , & la consolation de mes peines ; vous , dans le sein de laquelle j'ai tant de fois caché les larmes que m'arrache encore quelquefois une union respectable , mais détestée ; vous enfin qui lisez dans mon cœur (peut être mieux que moi) concevez-vous l'embarras , la contrainte même que j'eus hier avec vous ? Nous causâmes trois heures ensemble ; tout ce que la confiance a d'affectueux étoit dans vos discours : j'avois de la tristesse , vous m'en demandiez le cause ; je voulois parler , & je ne fais quoi m'en empêchoit : j'ai pu craindre de vous ouvrir mon ame ! Seroit-elle moins pure ? Ah ! n'allez pas le

penſer. Qu'eſt-ce donc qui peſe ſur mon cœur ? il redoute un épanchement qui le ſoulageroit , & des conſeils dont il a beſoin.... Non , je ne redoute rien , je vole au-devant des ſecours & des lumières. Mon amie , votre morale eſt douce , mais vos principes ſont ſévéres. Si vous n'étiez qu'indulgente , je vous aimerois autant , & ne vous conſulteroispas. Je ne ſais pourquoi je vous craignois hier : j'aurai plus d'assurance en vous écrivant ; & vous-même vous pourrez me répondre avec plus plus de liberté. Deux amies qui ſe parlent , ont bien de la peine à ſe juger.

Vous étiez chez moi , quand le duc de *** me préſenta le chevalier de Verſenay. Vous lui trouvâtes de l'agrément , de l'eſprit ; le meilleur ton , ſur-tout un air de ſenſibilité préférable à tout le reſte. Après cette première viſite , il continua de me rendre des ſoins , & j'eus lieu

de croire , en le recevant plus souvent , que le premier coup d'œil ne nous avoit pas trompées. Je me livrois avec plaisir & sans la moindre défiance , à l'intérêt tout simple que j'éprouvois en sa faveur. Ses attentions (& il est impossible d'en avoir de plus délicates) me flattoient sans m'inquiéter ; j'aimois à le voir , mais je m'appercevois peu de son absence : enfin il m'avoit amenée à une amitié vraie , quand j'appris le genre de ses sentimens pour moi. Moins je pus douter de leur sincérité , plus ils m'affligèrent ; la douleur de perdre un ami m'aveugla sur le danger d'écouter un amant. Ses lettres étoient si tendres , si respectueuses , que je me crus obligée de lui répondre ; j'y trouvois même une sorte de plaisir , & j'étois loin de me croire coupable , en plaignant un homme honnête que je rendois malheureux. Cette illusion fut courte : vos avis , ceux du baron , des retours sur soi-même ,

tout vint m'effrayer à la fois ; & je pris , quoiqu'à regret , le parti de ne plus voir le chevalier. Ma porte lui a été fermée pendant assez long-tems , il n'a point cessé , durant cet intervalle , de m'écrire des lettres qui n'étoient que trop faites pour m'attendrir. Il a choisi , pour rompre avec madame d'Ercy , le moment où je le traitois le plus mal ; & ce procédé , je l'avoue , a produit en moi une impression dont il m'a été impossible de me défendre ; enfin , me reprochant de le désespérer , persécutée d'ailleurs par ses instances , je me suis examinée , j'ai fait des réflexions , elles ne m'ont point alarmée , & je me suis crue assez forte pour le revoir. Je vous ai dit que je ne l'aimois pas , je l'ai écrit au baron ; je me le suis persuadé. Vous aurois-je trompé tous deux ? Me serois-je trompée moi même ? Hélas ! depuis que le chevalier revient ici , je ne retrouve pas tout à

fait le repos sur lequel j'avois compté. Je suis inquiète , incertaine , rêveuse : ma conduite m'étonne plus qu'elle ne me tranquillise. Je blâme son amour , & je souffre qu'il m'en parle : il m'écrit , je lui réponds : je projette de le fuir & il m'en coûte de passer un jour sans le voir. Mon amie, mon unique amie , l'aimerois-je ? Voilà ce qu'il m'importe de démêler : voilà ce qu'il faut me dire , & ce que je tremble d'apprendre.

LETTRE XL.

*De madame de *** à madame de Senanges son amie.*

Vous voulez que je vous éclaire sur la situation actuelle de votre ame ; écoutez , & ne vous fâchez pas. Avec tous les symptômes que vous me donnez , l'éclaircissement ne me paroît point difficile. Ma charmante amie , c'est de l'amour

que vous avez ; consolez-vous.... un malheur n'est pas un crime. Je vous assure que si mon mari ne me rendoit pas la plus heureuse des femmes , si je ne trouvois pas dans le lien sacré qui m'attache à lui toute la douceur , toute la vivacité d'une union indépendante , je sentirois peut-être , comme une autre , le besoin d'aimer. La sévérité de mes principes vient de mon bonheur même , & je dois , à quelques réflexions sur les foiblesses du cœur , l'indulgence de ma morale.

Oui , vous aimez , je vous le répète , mais je ne vous l'apprends pas. Vous avez trompé le baron , le chevalier , moi , & vous ne vous êtes pas trompée vous-même. Je m'explique. Votre imagination vous étourdissoit sur les avertissemens de votre cœur , sur cet instinct secret & confus qui va toujours son train , à l'insu même de la raison , accoutumée à prendre ses combats pour

des victoires , & pour des triomphes durables , ses résolutions d'un moment.

Vous voilà sensible : il est question maintenant d'être prudente. Vous conseiller d'étouffer votre amour , ce seroit y donner un degré de plus , & ce n'est pas mon intention. Aimez , puisque tel est votre destin ; aimez , ma chere amie ; mais si vous le pouvez , renfermez votre sentiment ; jouissez-en pour vous , & ne l'ériges pas en trophée pour celui qui l'a fait naître. Tout ce qu'à la rigueur on auroit droit de demander à notre sexe , c'est de ne pas succomber ; moi , j'exige davantage. Si tous les amans étoient vraiment ce qu'ils paroissent , je vous dirois : laissez-vous deviner , & peut-être vous serez heureuse. Mais ces méchans hommes , si ardens quand ils veulent nous plaire deviennent si froids , dit-on , quand il sont sûrs d'y avoir réussi , qu'il faut les aimer , s'il est

possible , sans qu'ils en sachent rien. Je parle pour eux , puisque c'est un moyen de les rendre toujours aimables ; j'imagine pourtant que si ce secret venoit à prendre , ils feroient bien embarrassés.

N'allez pas croire , d'après un avis dicté par l'amitié , que j'aie mauvaise opinion du chevalier ; au contraire , il me paroît très-aimable. Son caractère est noble , ouvert ; je le crois susceptible d'un attachement. Chez lui , les écarts de la jeunesse ont été courts , & son retour m'a l'air d'être bien vrai ; mais , mon amie , je vais au plus sûr. Une femme honnête n'avoue point qu'elle aime , sans perdre quelque chose à ses yeux , peut-être même aux yeux de l'homme dont les pleurs ont arraché l'aveu. Elle satisfait son cœur & compromet sa dignité : c'est un mauvais compte. Etre estimée , s'estimer soi-même , voilà le premier bonheur. C'est celui que vous

connoissez , que vous connoîtrez toujours. Ne vous désespérez pas ; le sentiment est l'appanage de notre sexe , & n'en est point la honte ; mais , que vous le surmontiez ou qu'il vous entraîne , vous me trouverez toujours prête à vous applaudir de vos efforts , ou vous plaindre de vos foiblesses.

LET TRE XLI.

De madame de Senanges au chevalier.

J'Approuve , monsieur , votre intimité avec madame d'Ercy , & le besoin que vous avez de lui dire des secrets au spectacle ; cela est tout simple ; mais il l'est peut - être moins de m'avoir assuré que vous n'alliez plus chez elle , quand j'ai des preuves du contraire , quand vous me paroissez plus que jamais attachés l'un à l'autre , & que rien ne vous obligeoit à me le taire. Je n'ai point prétendu vous arracher au bonheur

de la voir; je vous y engageois au contraire. J'étois bien aveugle ! quoi ! je vous donnois des conseils ! je me croyois du pouvoir sur vous ! c'est le premier de mes torts ; il est irréparable. Combien vous avez été embarrassé de mon apparition ! vous ne m'attendiez guere : vous ne me souhaitiez pas. Madame d'Ercy avoit l'air triomphant , sa gaieté l'embellissoit à vos yeux ; ma vue sembloit l'augmenter ; je lui prêtois de nouveaux charmes , & vous avez pu ne pas rester avec elle ! Vous vous en êtes allé , sans venir dans ma loge ; vous osiez à peine me regarder : ha ! je le crois. On doit rougir devant l'objet qu'on trompe : le moment qui l'éclaire est la fin de son estime , & l'on regrette même le bien qu'on avoit usurpé. Il me faut donc renoncer à l'opinion que j'avois de vous , il le faut ; je ne croirai plus à personne. Avec tant d'apparences de candeur , on peut donc n'être pas un

ami vrai ;... Vivez heureux avec madame d'Ercy, & cessez de feindre ce que vous ne sentîtes jamais.... Mais dites-moi, quels motifs cruels vous portoient à me tromper ? Que vous avois je fait, pour chercher à m'inspirer un sentiment qui n'étoit point dans votre cœur, & qui, peut-être.... J'eusse été la plus malheureuse des femmes ; voilà le sort que vous me prépariez. Combien je m'applaudis d'avoir eu aujourd'hui l'idée d'aller au spectacle ! Je suis désabusée ; il est toujours tems de l'être ; pourquoi ne serois-je pas contente ? Je n'ai perdu qu'une erreur.

LETTRE XLII.

Du chevalier à madame de Senanges.

CESSEZ de feindre ce que vous ne sentîtes jamais ; est-ce bien vous, madame, est-ce vous qui les avez écrits, ces mots affreux ? Sous quels traits vous me peignez ! Voilà donc tous les progrès que j'ayois faits dans

dans votre estime ? Moi ! j'ai conservé quelque intimité avec madame d'Ercy ! vous en avez des preuves ! Oserois-je vous les demander ? vous avez des preuves que je la trompe pour vous , que je vous trompe pour elle ; c'est-à-dire , que je suis faux & vil avec vous deux. O ciel ! vous le pensez , & n'hésitez point à me le dire ! J'ai tout perdu. Une conversation au spectacle , une entrevue importune , voilà sur quoi vous appuyez des soupçons qui m'arrachent le bonheur de ma vie. Voulez-vous bien que je vous raconte l'histoire d'hier , comme elle s'est passée ? Daignerez-vous m'entendre ? Hélas ! daignerez-vous me croire ?

La toile étant levée , je passois dans le corridor pour aller prendre ma place : je m'entends appeller , j'accours , & j'apperçois madame d'Ercy , dont je n'avois pas même reconnu la voix. J'eus beau lui dire

que je voulois voir la première scène , elle me fit entrer dans sa loge , affecta de me parler , de me dire cent riens qui me tuoient , & qu'elle recommençoit toujours. Sans doute elle pressentoit votre arrivée ; vous avez paru , mon embarras a redoublé , aussi bien que sa joie cruelle. Vingt fois je me suis levé pour sortir ; vingt fois elle m'a retenu par des instances ironiques , un persiflage , un persiflage inhumain , & mille questions désespérantes , auxquelles il m'étoit impossible de répondre. Que je détestois ses ris immodérés ! que je la détestois elle-même , & moi plus que tout , d'être tombé dans une pareille embûche ! Je craignois de rencontrer vos regards , je redoutois la jalouse pénétration des siens ; j'étois au supplice , elle en jouissoit ; & vous , madame , vous ne vous en doutiez pas. Enfin , j'ai trouvé l'instinct d'échapper à ma furie ; mais je

n'ai pas eu la force de rester au spectacle. Comment aurois-je osé monter à votre loge ? Je n'étois que malheureux, & je me croyois coupable. Quand on aime comme moi, on se reproche jusqu'aux hazards qui peuvent déplaire à celle qu'on aime ; on s'accuse de tout, on se punit même des apparences ; mais, hélas ! le motif de mes actions vous échappe ; vous les voyez d'un œil sévère, vous les jugez de même. Ah ! si votre cœur avoit quelque part à votre lettre, combien me deviendrait précieux tout ce qu'elle renferme ! Combien je chérirais votre courroux, vos alarmes ! Je bénirais jusqu'à mes tourmens, je trouverois tout dans leur cause, & serois consolé par ce sentiment intérieur qui mêle un charme secret aux pleurs qu'il fait couler. Que ce songe est doux ! mais que le réveil est horrible ! Eh quoi ! madame, vous me défendez jusqu'à votre présence !

vous ne voulez pas même être témoin de mon infortune. Au moins , rendez-moi votre estime ; je meurs , si je ne l'obtiens. J'attends votre réponse ; je la crains ; je la desire ; tout se combat en moi. Vous pouvez m'accabler ; mais je vous défie d'enlever jamais rien à mon amour ; il me restera , en dépit de vous , & il sera mon tourment , s'il n'est pas ma consolation.

LETTRE XLIII.

De madame de Senanges au chevalier.

JE ne croirai plus rien , je ne serai plus injuste. Pardon ! je vous ai soupçonné , je suis bien coupable ; mais vous avez souffert , & je suis trop punie. Qu'allez-vous penser de ma lettre ? Que je m'en veux de l'avoir écrite ! je commence à détester même l'amitié.... Elle est inquiète , défiante ; elle a des défauts que je ne lui connoissois pas. Pour être

heureux , il faudroit fuir tout sentiment.

LETTRE XLIIV.

De madame d'Ercy au chevalier de Verſenay.

NE ſuis-je paz bien haïſſable ? je vous ai joué un tour ſanglant , n'eſt-il pas vrai ? J'en ai ri de bon cœur. Vous appeller , vous retenir dans ma loge , vous accabler de mon babil indiscret , tandis que la jalouſie concentrée de madame de Senanges figuroit vis-à-vis de nous ! Voilà de ces choſes inouïes , qu'on ne pardonne pas , contre leſquelles on devroit ſévir , comme attentatoires à la liberté des citoyens. Quoi ! vous n'êtes pas plus avancé que cela dans l'uſage du monde & des femmes ! Ce pauvre chevalier , il étoit d'un embarras , d'une gaucherie ! Vous n'oſiez ni regarder , ni parler , ni répondre ;

fouriois-je , vous frémissiez , Madame de Senanges , qui ne fourioit point , vous avoit pétrifié d'un coup d'œil. Je vous fais gré de cette candeur tout à fait enfantine ; mais convenez donc que vous étiez parfaitement ridicule. Quoi ! vous ne savez pas encore vous tirer de ces incidens-là ! Deux femmes qui se croisent vous déconcertent , vous anéantissent ! Vous ne savez pas payer d'effronterie ; vous succombez à la situation , & vous donnez gain de cause à toutes deux ! Je vous croyois mieux stylé. Quand on a l'esprit de faire une infidélité , il faut avoir le courage de la soutenir. Dans tout ceci j'ai trouvé le moyen de vous faire jouer le petit rôle. Vous êtes le volage , je suis l'infortunée ; & c'est moi qui triomphe. Il ne faut pourtant pas vous désespérer , je suis bonne , moi , & je veux bien vous aviser de votre bonheur ; car , sûrement , à la manière dont

vous faillissiez les choses , vous êtes encore à vous en appercevoir.

Madame de Senanges , dit-on , vous martyrise par ses lenteurs , son extrême réserve , & sa pudeur presque égale à la vôtre. Eh bien ! cette petite aventure lui épargnera les tranfes d'un aveu , & à vous , la peine de le solliciter ; elle vous aime à la rage : c'est moi , chevalier , qui vous l'apprends ; vous pouvez vous conduire en conséquence , & vous rendre aussi coupable qu'il est en vous de l'être , je vous réponds de l'impunité. Vous ne voyez donc rien depuis que vous aimez cette femme-là ! Vous n'avez donc point vu son dépit , à travers sa feinte tranquillité , & malgré son affectation à ne pas tourner ses regards vers ma loge ? je ne suis point la dupe de son petit dédain simulé. Quelle mine elle faisoit aux acteurs , comme s'ils eussent été complices de ce qui lui arrivoit. Je crois même qu'elle

a tiré son flacon.... Oh ! pour le coup , si vous tenez à un pareil indice , il vous plaît d'ignorer à quel point vous êtes heureux. Eh bien , chevalier , me boudez-vous encore ? C'est moi qui vous procure une lumière , que vous auriez peut-être repoussée par délicatesse. C'est moi qui vous confie que vous êtes adoré ! c'est-à-dire que toutes les fois que vous aimerez une femme , pour savoir ce qu'elle en pense , vous aurez besoin d'être instruit par une autre. Donnez-moi la préférence , je vous prie , vous me la devez à tous égards. Vous pourrez juger par ma lettre , que je ne suis pas courroucée contre vous. Quant à madame de Senanges , c'est autre chose ; vous me permettrez de la haïr , & de le lui prouver dans l'occasion. Il faudra peut-être aussi que je vous dise pourquoi ; mais je me tairai sur ce article , si vous le voulez bien , c'est le seul que j'abandonne au ta-

lent rare que vous avez pour deviner.

LET TRE XLV.

Du chevalier à madame de Senanges.

Hier , dans l'ivresse de ma joie , transporté du billet que je venois de recevoir , je vole chez vous : vous étiez à votre toilette ; vos cheveux échappés au ruban qui le retient , flottoient en boucles , & tomboient jnsqu'à terre. Enhardi par un sourire que vous m'accordiez , pour dissiper entièrement l'impression de mes peines , je vous renouvelle en tremblant la priere que je vous fis envain , il y a quelques mois. Vous gardez le silence , j'insiste : vous hésitez , je deviens plus pressant , & vous me dites avec un son de voix enchanter : *Je verrai, chevalier...* Ah ! madame , vous m'avez oublié. J'ai tant souffert ! Songez , de grace , à tout le chagrin

que vous m'avez donné. Je sens bien vivement le prix de ce que je demande, & c'est peut-être un titre pour l'obtenir. Hélas ! souvenez-vous de ces mots : *je verrai, chevalier*. Moi, je ne les oublierai de ma vie, pas même après le don. Seriez-vous assez cruelle pour-me refuser..... Oh ! non ; je crois vous voir sourire encore, & vous acquitter enfin de ce que vos yeux m'on presque promis.

LETTRE XLVI.

De madame de Senanges au chevalier.

NON, je ne souris point à votre demande, je n'en ai nulle envie : je l'ai de refuser, d'être plus raisonnable que vous. Quoi ! parce que monsieur a eu un chagrin d'un moment, vîte il lui faut une consolation ; & de quel genre encore ! Voilà donc comme vous êtes vous autres : vous profitez de vos peines pour augmenter vos droits. Quand

Je vous dis que les hommes demandent toujours ! D'abord ce n'est que la permission d'aimer , puis un sentiment , puis un aveu , & il ne seroit pas fait , que peut-être on recommenceroit à se plaindre. Ah ! celle qui a l'imprudence d'écouter , de disputer , de compter sur elle-même , s'expose à bien des dangers. Je songerai pourtant à ce que..... Non ; je vous trompe , je n'ai rien promis ! ne comptez sur rien , je vous le défends. Adieu.

LE T T R E XLVII.

Du chevalier à madame de Senanges.

QUE seroit-ce donc qu'un présent de l'amour , si les dons de l'amitié jettent l'ame dans l'ivresse qui me transporte !

Je la possède enfin cette tresse si ardemment désirée : c'est une conquête que j'ai faite sur votre raison , & jamais vainqueur n'a été plus fier

de son trophée , que je ne le suis du mien. Que dis-je ? ce n'est point de l'orgueil , c'est un sentiment plus doux. Malgré toute ma fierté , je suis encore aussi loin de concevoir de l'espérance , que vous loin de m'en donner..... N'importe..... Ma délicatesse me fournit des moyens de bonheur , & mon cœur est content si le vôtre les devine... Que faut-il à l'amant vrai ? Tout , sans doute : oui , tout ; mais que de riens consolent & charment pour lui les rigueurs de l'attente ! Que ces riens sont importans ! Qu'il est infortuné , l'ingrat qui n'en connoît pas le prix ? Est-il une faveur légère ! en est-il une seule qui ne soit toute aux yeux d'un amant... digne de sentir l'amour ? Je les ai baïsés mille fois ces beaux cheveux , dont l'amitié m'a fait le sacrifice. Je me les représente flottans encore sur mille charmes , interdits même aux regards les plus respectueux... Le cœur me
bat

bat : un feu fondain court dans mes veines : je languis , je brûle.... O délices de l'amour ! ravissemens au-dessus de l'expression humaine.

Croyez-moi, madame, ce sentiment que vous craignez, est le charme de la vie, il diminue les peines, il double les plaisirs, il rend la vertu plus aimable : c'est le besoin des belles ames, c'est la source de l'héroïsme, c'est l'attrait de toute la nature. Pourquoi voulez-vous donc contrarier son vœu le plus doux & le moins fait pour être combattu ? Est-ce bien moi qui ose me plaindre ?.... aujourd'hui ! dans ce moment.... Souveraine absolue de toutes mes affections, quelque pénibles que soient vos lois, soyez sûre d'être obéie. J'ai dans mon cœur de quoi jouir, malgré vous, & en me défendant d'être heureux, vous ne pouvez m'empêcher de l'être. A ce soir. Comme les heures où je vous vois sont rapides !

comme elles se traînent dans votre absence !

B I L L E T

De madame de Senanges au chevalier.

ON m'attend : mes chevaux sont mis : il faut que je parte , & cependant j'écris ! Ce don de l'amitié vous rend heureux, dites-vous , & pourtant ne suffit pas , vous voudriez le tenir d'un sentiment que je crains. Vous voudriez... Que ne voudriez-vous point ? Et moi , moi dont la sévérité se permet trop de choses (je dis la sévérité , pour dire comme vous), moi qui vous paroissais si cruelle , je suis bien mécontente de moi : je le suis... je dois l'être. Mais vous , monsieur , mais vous , comment se peut-il qu'aujourd'hui vous ayez pu un seul instant vous plaindre ? Vous êtes injuste ! & dans quelle occasion vous l'êtes ! La reconnaissance n'est pas votre vertu.

Adieu , je n'irai point à l'opéra ,
j'en suis bien aise.... Et pourquoi ?
je n'en fais rien.

LETTRE XLVIII. (*)

Du chevalier à madame de Senanges.

IL vous vient , Madame , une idée assez peu favorable au genre de mes sentimens pour vous ; vous m'en faites part , elle m'afflige ; je le témoigne , parce que je ne fais pas feindre , & au lieu de me plaindre d'un chagrin , vous m'accusez d'une bouderie qui seroit un véritable tort. Oh ! vous aurez beau faire , de ceux-là je n'en aurai jamais. A vous entendre , je vous ai su mauvais gré d'une fran-

* On doit supposer quelques lettres entre celle-ci & la précédente. Ces sortes de lacunes se trouveront quelquefois dans la correspondance de la vicomtesse & du chevalier. Les amans détaillent trop , pour que le public veuille bien être le confident de tout ce qu'ils ont à s'écrire.

chise de caractère... que j'avois déjà devinée ; car il n'y a pas une seule bonne qualité dont je ne vous soupçonne, & ce que je découvre est toujours au-dessus de ce que j'imagine.

Vous avez donc juré de vous contraindre , & de fermer votre cœur, pour que la vérité n'en sorte plus ? Quel serment ! Ah ! madame, où sont donc les inconvéniens que vous voyez à me la dire ? Vous craignez sans doute que cela n'ajoute à mon bonheur , & vous aimez mieux avoir une vertu de moins , que de me donner un plaisir de plus. Non , non , je n'en crois rien : vous êtes trop sensible pour tenir long-tems à cette résolution. Si vous n'avez point d'attrait vers moi, vous ne ferez jamais de projet contre : vous gémirez , au fond de votre ame , d'un malheur que vous causerez malgré vous, & vous melaisserez le charme de la confiance, pour me consoler des peines de l'a-

mour. Voilà comme vous êtes , convenez-en : voilà ce qui me transporte , ce qui m'enchaîne à vous. Quel seroit votre embarras , s'il vous falloit mettre de l'adresse dans votre conduite , & de l'artifice dans vos discours ! Alors que deviendroient vos graces , qui sont toutes si naturelles ? Votre physionomie même y perdrait : elle n'est aussi séduisante , que parce que votre cœur s'y peint avec toute sa pureté , sa candeur & sa délicatesse.

LETTRE XLIX.

Du baron au chevalier.

R Assurez-vous , chevalier , je ne m'aviserai plus de combattre votre amour. J'ai rempli les devoirs de l'amitié ; votre passion résiste à tout ; puisse-t-elle être heureuse ! Je me contente à cet égard de quelques vœux secrets. Mes conseils rouleront sur un autre article. Toutes

vos lettres sont pleines de belles maximes , qui annoncent bien plus la préoccupation de votre cœur , que la justesse de vos idées. Vous dédaignez les honneurs , les titres , la fortune ; votre sentiment vous entraîne & vous aveugle : son activité est la cause de votre nonchalance sur le reste : vous ne voyez que l'ennui des démarches , & non l'avantage du succès. Un nuage , que vous avez formé vous-même , s'élève entre vous & la société. Vous vous déguisez ce qu'elle exige , & vous affectez du mépris pour des devoirs dont l'importance vous effarouche. A votre âge , on croit qu'on a tout quand on aime. Ah ! chevalier , cette effervescence dure peu ; & , quand elle cesse , sur quoi s'appuyer , dans le vide qu'elle laisse après elle , si l'on ne s'est pas entouré de soutiens qui la remplacent ? Il faut étendre ses relations , multiplier ses ressources , fournir à sa

sensibilité plus d'une sorte d'aliment, & se ménager de loin, au défaut de l'ivresse, des jouissances pour la raison.

L'amour est l'enchantement de la jeunesse ; l'âge viril dévore l'appas de la célébrité ; servir ses semblables, assure le bonheur de toute la vie, & l'étend au-delà de son terme, par les regrets que laissent, en la quittant, ceux qui ont rempli ce devoir, le premier de tous. Rien, comme la bienfaisance, ne commande à la loi de destruction portée contre tout ce qui respire. Un penchant aussi noble développe en nous cette vive étincelle, qui du sein de l'être-suprême a rejailli sur son image, & l'on reconnoît bientôt, à la joie intérieure qu'il donne, la pureté de son origine.

Il est des citoyens condamnés par leur naissance à parcourir une sphère peu étendue. Pour être obscurs, ils n'en sont pas moins estimables, quand ils remplissent le rôle qui

leur fut assigné ; & l'œil qui voit tout est ouvert sur leurs actions , comme sur celles du monarque qu'ils servent & qui les ignore. Il en est d'autres qui tiennent de plus près à la grande chaîne de la société , qui lui doivent davantage , parce qu'elle a plus fait pour eux , & leurs vertus destinées à l'éclat sont en quelque sorte , un fonds qu'ils doivent faire valoir au profit de l'humanité. Mon ami , vous êtes de ce nombre. La probité désintéressée de vos ayeux ne vous a pas laissé une de ces fortunes immenses qui rendent suspects les moyens par lesquels elles furent acquises , & presque odieux ceux qui en héritent ; mais vous tenez d'eux les vrais biens , une succession d'honneurs légitimes , un nom cher à la France , & qui , arrivé sans tache jusqu'à vous , vous impose la noble obligation de le transmettre à l'avenir , dans la même intégrité. Je vous vois entouré de parens peu riches , dont vous

êtes déjà l'espérance , & dont un jour vous pourriez devenir l'appui. Croyez-moi , mon cher chevalier , on ne refuse pas , sans une sorte de honte , le courage qui demande le prix de la vertu.

On m'écrit qu'il est question pour vous d'une place à la cour , mais que vous ne mettez aucune chaleur à la solliciter. Songez donc que cette place vous approche de la personne de votre maître , & rougissez de ne pas briguer avec empressement tout ce qui peut vous donner des droits à sa confiance.

Seriez-vous , par hazard , dans cette erreur commune , que l'ambition ne se concilie presque jamais avec l'honnêteté ? Si vous y êtes , revenez-en , & , si elle ne vous a point gagné , ne l'adoptez jamais. Un des malheurs du genre humain , c'est que des hommes dépravés profitent presque toujours du repos de ceux qui sont honnêtes , pour usurper

ce qui est dû à ces derniers, & ce qu'ils laissent échapper , par une modestie qui n'est plus une qualité dans l'homme, quand elle nuit à l'activité du citoyen. Au lieu de gémir sur l'abus de la faveur, de pleurer sur la plaie du gouvernement, que n'agissent ils ? Une audace noble, des démarches permises, des sollicitations appuyées par des titres, leur épargneroient des larmes, à l'état des malheurs, & au chef une injustice qu'il ne fait que parce qu'on prend leur masque pour le tromper. Que m'importe une probité infructueuse & nonchalante, qui se resserre, au lieu de se répandre ? Elle devient coupable de tout le mal qu'elle pouvoit empêcher ; elle est nulle, au moins tant qu'elle sommeille ; c'est l'or au fond de la mine.

Quand on est dans le cas de parvenir aux places élevées, quand on y est porté par les circonstances ; com-

ment ose-t-on les dédaigner ? Peut-on ne se pas sentir enflammé de l'enthousiasme du bien public, à la vue de ces postes honorables, qui donnent tant d'exercice au sentiment de la bienfaisance ? c'est de-là qu'on peut envoyer des secours au mérite qui se cache, qu'on peut tendre la main aux malheureux qu'opprime l'autorité subalterne ; c'est de-là que la vérité part quelquefois pour aller jusqu'aux pieds du trône réveiller la conscience du prince, & plaider la cause des sujets. Quand je réfléchis à tous ces avantages, je ne connois pas comment ceux-mêmes qui par des moyens illicites & bas franchissent, si l'on peut le dire, ces hauteurs de la société, n'y respirent point un air nouveau, & ne secouent point en y arrivant, toutes les passions viles qui les y ont conduits ; comment leur ame retrécie par les petites intrigues ne s'étend point à l'aspect de

grands objets ; comment enfin tous vicioux qu'ils furent , le pouvoir & les occasions de faire le bien ne les rendent pas à la vertu ?

Vous allez me dire que je moralise toujours , & m'objecter ma propre conduite pour réfuter mes raisonnemens ; il seroit trop long de vous en détailler tous les motifs : qu'il vous suffise de savoir qu'une indifférence , prétendue philosophique , n'y est jamais entrée pour rien. Si j'eusse été à votre place , si les voies m'eussent été applanies comme à vous , je jouirois aujourd'hui , ou d'une disgrâce honorable , ou des services que j'aurois taché de rendre à mes concitoyens. Tout vous rit ; vous n'avez pas même besoin de faire naître les circonstances ; je ne vous invite qu'à leur obéir. Allez en avant , mon cher chevalier ; vous êtes jeune , vous avez une belle ame , je vous crois digne d'être ambitieux. Si l'ambition

tion d'un scélérat est un fléau pour la société , celle d'un honnête homme doit être un sujet de joie pour tous ceux qui lui ressemblent.

J'aime , dites-vous , & il faut à l'amour un cœur tout entier. Eh bien ! agissez pour l'intérêt même de votre sentiment : laissez aux amans ordinaires des soins efféminés, une tendresse oiseuse , une galanterie banale & froide ; ou je connois mal madame de Senanges, ou ce fade protocole ne la touchera point. Offrez-lui dans vous des qualités que le public estime , des honneurs qui en soient la récompense ; épurez votre amour , en l'associant à la gloire , & qu'elle ne puisse le rejeter sans s'accuser d'une injustice.

M'avez-vous tenu parole ? avez-vous cessé de voir le marquis ? A l'égard de madame d'Ercy , défiez-vous-en : à force d'être frivoles , ces femmes-là deviennent cruelles. On peut les prendre sans conséquence ,

mais il faut s'en séparer avec précaution : comme elles n'ont pour masquer le vide de leur ame que les hommages qu'on leur rend, elles ne se consolent pas d'en perdre un seul , & il faut plus de soins alors pour enchaîner leur amour-propre , qu'il n'en avoit fallu pour obtenir des preuves de leur amour.

Je me souviens qu'autrefois elle voyoit Scanges dans quelques maisons , elle pourroit nuire à la femme charmante que vous aimez. Je ne cesse de dire ; mais vous pardonnerez mes sermons , en faveur du zele qui les inspire & les anime.

L E T T R E L.

Du chevalier de Versenay au baron :

O Mon guide ! ô mon ami ! cher baron , vous ne m'écrivez pas une seule lettre que je ne la regarde comme un bienfait. Votre morale m'élève & m'enflamme : elle joint

la véhémence qui entraîne, à l'attrait qui persuade : mais à présent que je suis foible pour m'y rendre, & sur-tout que je me plais à l'être, tout ne sert qu'à enfoncer plus avant le trait qui s'attache à mon cœur ; les illusions de mon amour me sont plus que toutes les vérités ensemble, & pour mieux m'enchaîner, il prend les caractères de la vertu. Oui, je suis plus vertueux depuis que j'adore madame de Senanges. On ne l'aime point comme on aime les autres femmes, & je n'ai plus de l'amour l'idée que vous vous en faites, que peut-être je m'en faisois moi-même O sentiment qui les réunis tous, émanation céleste, charme unique des êtres jettés sur ce triste globe, seul dédommagement des peines de la vie, je te venge, autant qu'il est en moi, des attentats de la raison, par les impressions tendres & profondes que tu me fais éprouver. Ce sont elles

que je vous oppose, mon cher baron ; si vous saviez ce qu'un seul regard de madame de Senanges porte de plaisir à mon cœur, si vous pouviez concevoir l'ivresse où je suis, si vous vous rappeliez jusqu'à la volupté des peines qu'on souffre en aimant, vous envieriez mon bonheur, loin de chercher à le détruire ; & vous avoueriez enfin que l'homme a tout quand il idolâtre, quand il divinise un objet qui lui fait tout oublier. Que les soins ambitieux sont froids, pour se mêler à ceux de l'amour ! Plaire à madame de Senanges, lui consacrer ma vie, n'exister que pour elle, voilà ce que je desire, tout le reste me paroît languissant & importun ; le besoin de briller, de m'agrandir, je ne l'éprouve plus : je n'ai plus que celui d'aimer & d'être aimé.

Ah ! croyez moi, la bienfaisance ne m'en paroît pas moins le devoir le plus saint, le plus doux à remplir. Je suis digne de goûter les dé-

lices qu'elle promet & qu'elle donne ; mais , pour être bornée , est-elle anéantie ! N'est ce rien que de se rendre digne du cœur honnête qu'on a choisi ; d'épurer ses affections pour le mériter ; d'être vertueux sans témoins pour l'être davantage ; de faire le bien dans le silence ; de ne pas desirer les regards publics , & de ne jamais descendre aux bassesses de l'amour propre qui détruit le charme des plus belles actions , en attaquant leur principe. Tous les retours sur soi sont autant de larcins à ce qu'on aime.

Cher baron , ma façon de penser n'est pas si éloignée de la vôtre qu'elle paroît l'être d'abord. Je me disois faible , il n'y a qu'un moment : plus je m'examine , & plus je m'applaudis de mon courage. Que de liens honteux j'ai brisés , depuis que mon cœur s'est rempli d'amour pour madame de Senanges ! Elle y a réveillé ce tact intelligent & prompt,

Il m'avertit de ce qu'il faut fuir, de ce qu'il faut chercher ; qui représente toutes les bienféances, munit contre les séductions dangereuses, & devient une espece de conscience pour toutes les délicatesses de la sensibilité. Sans cette femme adorable, je languirois encore dans les chaînes de madame d'Ercy : j'aurois fini peut-être par me vouer à l'intrigue, m'endurcir dans le luxe, & acquérir un triste crédit aux dépens de la considération.

Sans elle je verrois encore le marquis, je me serois familiarisé avec sa morale ; & , pour courir après l'éclat du moment, j'aurois perdu les mœurs, le trésor de toute la vie. A peine l'ai-je connue, j'ai pris en horreur tout ce qui ne lui ressembloit pas ; mes yeux se sont détournés de ce qui portoit l'affiche de l'indécence & de la fausseté, pour se reposer sur les idées de l'honnête & du vrai, les seules

qu'on puisse avoir quand on l'approche. J'habite un monde nouveau qu'elle a créé pour moi : je me suis estimé davantage , à mesure que je l'ai plus aimée. Eh bien ! baron , direz-vous encore du mal de l'amour , quand il produit de si nobles effets ? Que sont , auprès de ce que je sens , les vaines jouissances de l'ambition ? Vous aviez pourtant trouvé le moyen de me réconcilier avec elle ; c'étoit de me la faire envisager comme un secret de plaire à madame de Senanges : oui , qu'elle ordonne , qu'elle ait seulement l'air de desirer , il n'est rien que je n'entreprenne , il n'est point d'élévation où je n'arrive , dans l'espoir de lui en offrir l'hommage , & de lui dire : Vous m'avez fait ce que je suis ; si l'état a un citoyen de plus , c'est à vous qu'il le doit ; ma gloire est l'ouvrage de vos charmes , & je n'en jouis que parce qu'elle est un garant de plus pour mon amour.

J'aime avec un excès... dont je

ne me croyois pas susceptible. Je n'imaginois pas que dans le tumulte du monde on pût se recueillir, s'isoler, être entièrement à un seul objet. Tout ajoute à mes sentimens, tout jusqu'à la comparaison de ceux qui m'ont effleuré jusqu'ici. A l'instant peut-être où vous m'écrivez des conseils, cher ami, je m'enivrois de l'espoir de plaire ; pouvois-je vous entendre ? devois-je vous écouter ? Oui, oui, j'ai cru entrevoir un rayon de bonheur.... madame de Senanges !... je ne puis me résoudre à vous rien cacher, votre ame est un sanctuaire où je déposerois avec confiance jusqu'aux foiblesses de la divinité que j'aime... Eh bien ! madame de Senanges... elle ne fera pas toujours insensible ; quelques conversations, sa tristesse, quand elle me voit affligé, sa joie, quand mon front est plus serein, les querelles charmantes qu'elle me fait ; le dirai-je ? des

mouvemens de jalousie me livrent aux plus douces espérances. O Dieu ! je serois aimé ! je lirois dans ses beaux yeux l'expression d'un sentiment que j'aurois inspiré ! Mon cœur tressaille , tous mes sens sont agités , & je ne suis plus , je ne veux plus être qu'à l'amour.

La fin de votre lettre m'a alarmé ; qu'aurois-je à craindre de madame d'Ercy ? Elle a connu , dites-vous , M. de Senanges : voudroit-elle l'instruire ?.... O ciel ! quel soupçon ! avez-vous pu le former ? puis - je l'avoir moi-même ? Non , je ne puis prendre sur moi de refuser toute vertu à une femme qui m'a rendu sensible : non , mon ami , nous nous rompons tous deux ; je n'envisage aucuns malheurs ; les moindres que je coûteroïs à madame de Senanges , seroient le terme de mes jours. Laissez-moi l'aimer , & croyez qu'un amour comme le mien suppose toutes les qualités dignes de me conserver un ami tel que vous.

L E T T R E L I.

*De madame de Senanges à madame
de *** , son amie.*

MOn amie , quand je vous ai fait l'aveu de mon sentiment , quand nous en avons parlé , vous m'avez cru du courage , je m'en croyois : vous étiez dans l'erreur , je me trompois moi-même : lisez dans mon ame , sachez tout. Maîtresse encore de mon secret , je tremble à chaque instant qu'il ne m'échappe ; sa douleur me tue , il est malheureux , il l'est par moi , sans se plaindre , sans l'avoir mérité ; il m'est tout , & je l'afflige ! Ma situation est affreuse , je ne sens que ses peines : il l'ignore , & il ne saura jamais que je donneroie ma vie pour qu'il fût heureux : jamais.... Puis-je en répondre ? en aurai-je la force ? en ai-je bien la volonté ? Ah ! ne me ménagez point ; faites-moi envisager

ce que je n'apperçois plus qu'aux travers d'un bandeau qui s'épaissit de jour en jour. Raison, devoir, prudence, tout ce qui me rassuroit, m'abandonne; vos conseils même auront-ils assez de pouvoir? Mon amie, il n'y eut jamais d'exemple d'un amour comme le mien; ma résistance, mes combats l'ont accru, & ce penchant si doux, que je n'ai pu vaincre, que rien ne pourra détruire, que le ciel condamne peut-être, je dois le renfermer toujours. Eh! pourquoi! seroit-ce donc un crime de dire à l'objet qui en est digne: je vous aime, je suis trop vrai pour vous le cacher? Ma confiance est fondée sur la pureté de mon sentiment, & sur l'estime que j'ai pour vous...

Le chevalier est si honnête! oh! oui, j'en réponds, je suis sûre de son cœur, il ne veut qu'être aimé; il ne seroit pas heureux, si j'avois un reproche à me faire, & d'ail-

leurs , s'il osoit , si jamais.... il cesseroit d'être dangereux pour moi. La vertu m'est chere , me l'est autant que lui , & l'ennemi de ma gloire ne m'inspireroit que du mépris.

Combien je l'aime , & que j'aurois du plaisir à le lui dire ! Son bonheur m'éleveroit au-dessus de moi-même. Se pourroit-il qu'il me fit perdre quelque chose dans son opinion ? Concevez-vous ce que je souffre , lorsque son silence , ses soupirs , ses yeux me peignent sa tristesse , & qu'il me faut contraindre jusqu'à l'expression des miens ? Toujours prête à me trahir , toujours craignant d'avoir trop dit , & plus malheureuse de n'en pas dire assez , mon cœur se déchire , je suis toute à l'amour , & je lui parle d'amitié ! Il s'en va désespéré , me laisse plus à plaindre que lui , & me croit insensible ! Ah ! j'avois raison de redouter le moment où je cesserois de l'être. Mon amie , vous êtes ma
seule

seule consolation ; plaignez-moi ,
 aimez-moi , ne m'abandonnez pas.

LE T T R E L I I .

*De madame de *** à madame de Senanges son amie.*

VOUS avez voulu revoir le chevalier ; j'avois envie de vous en détourner , j'aurois mieux fait : l'intention étoit bonne , il falloit la suivre ; vous m'auriez approuvée sans doute ; mais les suites peut-être eussent été les mêmes. On a beau chasser un amant destiné à plaire , je ne fais comment il arrive qu'il revient toujours ; & , une fois revenu , il a des droits d'autant plus solides , qu'on avoit fait plus d'entreprises contre lui. Toutes ces contrariétés viennent de l'étoile ; chacun a la sienne , qu'il est impossible de vaincre tout à fait ; mais , si le sentiment est involontaire & forcé , la conduite dépend de nous , & la

cause qui influe sur toutes les autres , nous laisse maîtresses des effets. Ainsi ne vous désespérez pas : ce maudit chevalier n'est pas si avancé qu'il le croiroit bien. Autre chose est d'aimer , ou de succomber à l'amour : vous ne pouvez empêcher l'un , mais vous pouvez très-fort vous dispenser de l'autre. Les êtres qui n'ont à se défendre de rien , plus heureux , sont moins estimables ; & la lutte du cœur contre une impression chérie , annonce des qualités incompatibles avec le calme de l'indifférence. Mon amie , vous voilà au moment d'une action décisive ; puisez dans la conviction même de votre foiblesse , le courage nécessaire pour en triompher. Le chevalier vous attaque d'un côté , l'étoile agit de l'autre ; déroutez-les tous deux. Prouvez-leur que , dans une ame attachée à ses devoirs , l'honneur seul peut résister à leurs forces réunies , & que la fatalité même n'a point de prise sur la vertu.

Croyez-moi ; l'agitation de l'amour épure à la fin le cœur qu'elle a bouleversé , je l'imagine au moins. Pour connoître ses forces , pour en jouir avec confiance , il faut avoir trouvé des occasions de les exercer , & le port n'est doux qu'après tous les risques de la tempête.

Ainsi , je vous répète , non pas d'étouffer votre amour , mais de le renfermer. Vous me remercirez , à chaque effort que vous coûtera cette contrainte , & l'orgueil d'un pareil sacrifice vaudra bien pour vous le plaisir d'avoir cédé.

Je viens de relire votre lettre , elle me décourage. C'est l'épanchement de l'ame la plus tendre & la moins disposée à combattre le sentiment qui la remplit. Mon amie , ma chere amie , profitez du moment qui vous reste ; vous avez juré à un homme de n'être qu'à lui , mais c'est le ciel qui a reçu le serment , c'est l'amitié qui vous le rappelle ,

& votre gloire qui le réclame. Arrêtez-vous un instant sur le bord de l'abyme , & voyez-en la profondeur : rejetez-vous en arriere , il en est tems encore. Mes bras sont ouverts pour vous recevoir , & mon cœur est prêt à recueillir vos larmes : les pleurs sont moins amers , quand ce n'est pas le déshonneur qui les fait couler. Songez à vous , & comptez sur votre amie.

B I L L E T

De madame de Senanges à son amie.

MEs pleurs coulent , & je mérite à peine qu'ils s'épanchent dans votre sein. J'aime , & je n'ai plus la force de le cacher... J'aime.... O mon amie ! ce seul mot m'épouvante , & mon effroi ne me garantit de rien. Vous voulez que je renferme mon amour. Hélas ! il n'est plus tems. Il paroît dans mes regards , mes discours le respirent , mon si-

lence le trahit; encore une fois, il n'est plus tems... Tout ce que je puis vous promettre, c'est d'ennoblir ma foiblesse; vous m'estimerez, & je n'aurai pas tout perdu.

LET TRE LIII.

De madame de Senanges au chevalier.

A H ! que vous me causez de chagrins, & que je ferois fâchée cependant de ne vous pas connoître ! Le présent me trouble, l'avenir m'alarme; &, malgré votre délicatesse, vos sermens & ma confiance, si j'étois prudente, je ne vous verrois plus : mais, hélas ! il m'est si nécessaire, si doux de vous voir ! Tout ce qui m'amusoit, m'importune aujourd'hui : d'où vient donc ce changement ? Je veux l'ignorer toujours, je ne veux jamais que vous le sachiez : pourtant ne croyez pas que ce soit ce que je redoute, ce que je n'ai jamais senti.

Je n'y conçois rien. Craindre le danger , & n'avoir pas le courage de s'y soustraire ! peut-on être plus foible , plus inconséquente ? oui , je le suis : ah ! que n'ai-je plus ou moins de raison ! Quoi ! ne pouvoir ni éviter , ni vaincre ce qu'on ne cesse de combattre , & n'avoir à espérer pour prix de ses combats , qu'une victoire détestée ! Le malheur , ou des torts , quelle perspective ! Le désordre de mon ame est extrême ; ne l'augmentez pas , je vous en conjure : au nom de votre amour , au nom de l'amitié la plus tendre , d'une amitié.... comme il n'en fut jamais , plaignez-moi ; mais ne vous plaignez pas de moi. Nous ne nous voyons que des instans ; croyez-vous être le seul à vous en appercevoir ? La vie que je mène me déplaît ; elle ne m'a pas toujours déplu , j'étois tranquille alors , & me croyois heureuse. Actuellement , je ne fais plus ce que je suis.... Je tremble de

le savoir ; je tremble sur-tout que vous ne deviniez..... ce qui n'est pas.

LET TRE LIV.

De madame de Senanges au chevalier.

IL est vrai, je suis triste ; ne m'en demandez point la cause , je serois au désespoir s'il vous arrivoit de la pénétrer. Je forme des projets contre vous , contre moi , & je n'en exécute aucun. Je ne suis plus la même : cette froideur , dont peut-être j'étois vaine , s'il falloit la perdre ! Comment fuir , comment le pouvoir , comment même le souhaiter ? Pourquoi vous êtes-vous attaché à moi ? Tout autre ne m'eût pas inquiétée.

Si vous étiez , comme nous , asservi à des loix cruelles , vous ne me demanderiez point d'où peuvent naître mes alarmes ; & , si vous ne preniez pas le repos pour le bon-

heur , vous tiendriez du moins à cet abri des peines les plus sensibles ; le charme de l'indépendance , qui est une chimere peut-être , mais toujours celle d'une ame haute , la force des préjugés , la tyrannie du devoir , tout vous armeroit , si rien ne pouvoit vous défendre ; & tant d'efforts , toujours douloureux , quelquefois inutiles , déchireroient votre cœur. Oui , je le répète , vous concevriez alors combien doit être affreuse la position de celles qui doivent , qui veulent se vaincre , & se reprochent un combat affligeant pour deux personnes à la fois.

J'ai ramené , ce soir , le vieux duc de *** , votre parent ; il vouloit absolument que je le chargeasse de quelque chose pour vous : eh ! que lui aurois-je dit ? Si j'aimois malgré moi , je le cacherois à vous , à moi , à toute la nature : je renfermerois du moins ce que je ne pourrois détruire ; je souffrirois de vos peines , je

chérirois peut-être le principe des miennes : je ferois bien à plaindre !

Je me sens , depuis quelques jours , d'une mélancolie qui m'effraie ; j'évite le monde , je redoute la solitude ; plus on est seule quelquefois , & moins on est seule. Je me crains plus que tout : mais j'ai beau me fuir , c'est moi que je trouve par-tout. Ah ! que j'étois différente , quand je n'aimois que mes amis ! Je les aime toujours ; je suis encore heureuse ; je suis.... oui , je suis fort tranquille.

L E T T R E L V.

Du chevalier à madame de Senanges.

SI vous aimiez , vous le cacheriez à moi , à vous , à toute la nature..... Eh ! madame , d'où peut naître cette résolution ? Je connois les bienséances , les préjugés qui captivent un sexe dont vous êtes

l'ornement ; mais je connois encore mieux les droits d'un amour honnête , & je fais que rien au monde ne balance l'attrait d'un cœur courageux , qui veut jouir de lui-même en se donnant , & qui se donne en dépit de l'univers. Hélas ! que vais-je vous dire.... Est ce de l'amitié , de la froide amitié , qu'on exige de pareils sacrifices ?... Vous craignez... Ah ! soyez tranquille ; vous n'aimez pas. L'amour , je le sens trop , ne craint rien que de n'être point partagé.

Qu'est-ce donc qui vous arrête ? Si jamais je parviens à vous inspirer quelque retour , reposez-vous sur moi pour envelopper mon bonheur de cette ombre qui en est le charme : je voudrois vous dérober à tous les regards , borner mon existence à vous , la concentrer dans mon amour , & l'anéantir pour le reste. Vains souhaits ! Vous vous plaisez à me voir malheureux ; les

soupirs qui échappent à mon cœur n'arrivent pas jusqu'au vôtre ; & ce que vos lettres semblent quelquefois me faire entrevoir, est bientôt détruit par vos discours. Je ne puis plus suffire à ce que je souffre. Ah ! madame , ajoutez à mes maux , ou daignez les terminer.

LETTRE LVI.

De madame de Senanges au chevalier.

J'Ai resté , depuis l'instant où vous êtes sorti , immobile à la place où vous m'avez laissée : je n'ai rien pensé , rien senti. Je retrouve enfin des forces , & je les emploie à vous écrire. Eh bien ! monsieur , il est dit ce mot ! vous me l'avez arraché... Applaudissez-vous de votre ouvrage ; jouissez de ma peine , soyez heureux , si on peut l'être quand on vient d'affliger ce qu'on aime. Mais que vous faisoit l'aveu que je ne voulois , que je ne devois jamais laisser

échapper ? ne m'aviez-vous pas dévinée ? Me conduisois-je avec vous comme si j'eusse été indifférente ? Et n'étois-je pas assez enchaînée par mon sentiment ? Que ne me laissiez-vous l'espoir , peut-être insensé , mais consolant , d'être maîtresse de mon secret , & sur-tout l'orgueil de n'avoir rien à me reprocher ? Vanterez-vous encore mon courage , ma raison , ce que j'avois , ce que je n'ai plus ? J'ai trop compté sur mes forces. Des combats pénibles , une résistance coûteuse , votre douleur , vos plaintes , votre injustice , tout ce qui vous accuse , en un mot , tout vous a servi. Je vous ai aimé malgré moi , je vous l'ai dit malgré tout , & mon repentir ne peut changer mon cœur.... Ç'en est fait : ils sont finis pour moi ces jours tranquilles , où je n'avois rien à cacher , où je n'avois besoin de la discrétion de personne. J'étois calme , exempte de crainte , ainsi que de remords , & rien

rien aujourd'hui, rien ne peut me rendre à la douceur de cet état. Que mon âme est agitée ! Quel pouvoir vous avez sur elle , puisque vous l'avez emporté sur tant d'efforts , puisque cette âme que vous venez de déchirer est entièrement à vous ! Cependant n'espérez pas de moi d'autres foiblesses ; je vous fuirais au bout du monde : je vous fuirais , n'en doutez pas , si vous exigiez la moindre preuve de ce que j'ai eu tant de peine à vous cacher. Ah ! pourquoi vous l'ai-je dit ? Je crains de descendre en moi-même ; je crains tous les yeux , surtout les vôtres ; & je me punirois d'une foiblesse , qui pourtant me seroit chère , si vous me juriez qu'elle suffira toujours à votre bonheur.

LETTRE LVII.

Du chevalier à madame de Senanges.

O LA plus adorable , la plus aimée des femmes , la plus digne de l'être ! Mon ivresse est au comble ! vous m'aimez , je vous idolâtre , & vous pleurez ! Ah , Dieu ! vous n'osez , dites-vous , descendre en vous-même ; vous craignez de lever les yeux sur moi. Non , ne redoutez point votre cœur ; vous y retrouverez encore la gloire que vous croyez avoir perdue. L'honneur dans une ame tendre , délicate & passionnée , survivroit.... même à la défaite. Votre réputation est un dépôt que vous m'avez confié , il est sacré pour moi , il le sera toujours. Que demain votre réveil soit calme. Soyez fier d'avoir vaincu un préjugé barbare qui n'est point la vertu , qui n'en est que le masque. Le cri-

me dont vous vous accusez n'existe que dans votre imagination ardente & encore étonnée. Vous coupable ! vous ! Si vous croyez l'être , je le suis donc bien davantage. Ecartons ces idées , ne répandons point d'amertume sur des instans délicieux... Que ne suis-je le témoin de votre repos , que ne puis-je attendre votre réveil , m'offrir le premier à vos regards , y trouver l'expression de l'amour & non du repentir ! Pour moi , je n'ai point fermé l'œil ; mais quelle ravissante insomnie ! quelle voluptueuse agitation ! Je me croyois dans un monde nouveau , je me suis recueilli dans mon bonheur , je m'en suis rendu compte. Tous les sentimens que le ciel nous donne pour charmer & embellir la vie , se disputoient mon cœur ; la plus tendre , la plus douce , la plus pure des illusions me reportoit à vos pieds : je croyois encore vous parler , vous entendre , serrer votre main , fixer sur

vous des yeux brûlans d'amour, & j'étois bien aise de tenir mon ame éveillée, pour la reposer plus longtemps sur l'image de mes plaisirs. O vous qui êtes tout pour moi, ma maîtresse, mon amie, cessez de pleurer, de rougir; ne sachez qu'aimer.

LETTRE LVIII.

Du chevalier à madame de Senanges.

VOTRE mélancolie, dites-vous, est le seul bien qui vous reste. Eh ! n'est-ce rien que d'aimer, que de jouir du bonheur de ce qu'on aime ! Tout le mien s'évanouit, si vous n'êtes pas heureuse..... Je ne la puis souffrir cette importune tristesse où vous semblez vous complaire ; je hais le repentir qui vous y attache, je hais le charme que vous y trouvez peut-être, & cette révolte du cœur contre un aveu que la bou-

che seule a prononcé..... Vous voulez donc que je pleure une victoire , hélas ! trop incertaine ; que je gémissé de vos bienfaits , & que j'essuie vos larmes , quand votre main a séché les miennes ? Non , l'impression que vous éprouvez est involontaire. C'est une inquiétude vague , produite en vous par une habitude d'indifférence que vous prenez pour le bien suprême , & dont la perte vous afflige , sans que vous sachiez même ce que vous regrettez. Ah ! l'amour , l'amour le plus vrai dissipera ces nuages , il parviendra sans doute à vous tenir lieu de la tranquillité froide que vous avez perdue. Ne me dites plus , ne me dites jamais que vos peines sont mon ouvrage. Ne mêlez point à la douce expression de la tendresse , l'amertume des reproches les plus sensibles. Si vous souffrez par moi , eh ! quels sont donc , je le répète , quels sont les plaisirs que vous me

supposez ? Croyez-vous qu'il me fût possible de m'isoler dans la possession d'un bien qui, pour être senti, goutté, digne de nous, exige l'accord des volontés, des ames, & cette ivresse mutuelle sans laquelle l'amour n'est qu'une chimere, une erreur des sens, une imposture qui promet tout, et ne donne rien aux malheureux qu'elle a trompés ! Idole de ma vie, vous par qui je respire, vous l'ame de mon ame, reprenez votre sérénité. Vos inquiétudes me désespèrent, vos regrets m'humilient. Donnez-moi votre confiance, c'est tout ce que mon amour ose exiger du vôtre.

L E T T R E L I X.

De madame de Senanges au chevalier.

CE repentir qui vous blesse & qui me tue, hé bien ! je sens qu'il m'attache encore plus forte-

ment à vous. Pardonnez-moi mes peines , mes craintes & mes reproches. Souffrez que je me plaigne à vous de vous aimer trop. Souffrez les derniers efforts d'une cruelle & impuissante raison qui n'agit sur moi que pour me déchirer. Ah ! laissez-moi jusqu'à mon chagrin ; d'ailleurs , je suis plus tranquille depuis tout ce que vous m'avez promis.... Je vous en rends grace , & pourtant vous en êtes plus dangereux pour moi. N'abusez pas de ma reconnoissance , n'en abusez jamais ; c'est à vous que je veux tout devoir. Je compte sur vous bien plus que sur moi-même. Votre honnêteté , ma confiance , mon amour , je dirois presque ma foiblesse , tout vous lie & ce lien qui seroit sans pouvoir sur la plupart des hommes , aura des droits sur vous.

Je reçois votre lettre à l'instant.... que j'en suis mécontente ! Pourquoi cette affectation à me parler sans

cesse d'un autre que vous ? On m'accuse , je le fais , d'avoir aimé le Prince de *** ; je ne me justifie point d'une telle calomnie ; sa passion fut vraie , & mon indifférence connue. Cette inquiétude , ce premier avertissement de l'ame , l'émotion , le trouble qui effraient & charment la mienne ; c'est vous , mon cher chevalier , vous seul qui me les avez fait connoître , aimez votre ouvrage..... Mais non , vous soupçonnez ma tendresse , ah ! que j'aurois bien le droit de ne pas croire à la vôtre ! & j'ai pu céder à l'amour , j'ai pu l'écouter cet amour qui rend injuste , qui fait qu'on a du chagrin , & qu'on en donne !... C'est un Dieu , dit-on. Un Dieu ! lui ! il n'en a que le pouvoir , il n'en a pas la bonté. Je le jure à ses pieds , où je ne voulois jamais être , j'y vais en révoltée , j'y prends des chaînes nouvelles. Douce & respectable amitié , quand vous remplissiez mon cœur , quand vous

lui suffisiez , la défiance n'y trouvoit point de place. Aujourd'hui , j'ai des torts , des alarmes , même de soupçons... Mon état est bien changé !

LETTRE LX.

Du chevalier à madame de Senanges.

OUI , ma belle maîtresse , oui , l'amour est un Dieu ; je n'ai qu'à vous regarder pour le croire , & m'interroger pour le sentir. Quoi ! cette inquiétude , ce premier aversissement de l'ame , ces émotions , ce trouble que vous peignez avec des couleurs si vraies , je suis le premier , je suis le seul qui les ai fait naître en vous... Je jette des regards de dédain sur tout ce qui m'environne , & je sens , pour la première fois , que l'orgueil peut être un plaisir. Je n'ai plus d'inquiétude , je n'en eus jamais. Je connois , je respecte votre vertu ;

ce qui séduit tant de femmes, ce qui les éblouit, les mouvemens de vanité qu'elles prennent si souvent pour de l'amour, ne pouvoient agir sur vous; non, vous n'êtes point susceptible de ces prestiges qui fascinent la raison, étourdissent sur les risques, & nuisent presque toujours, sans intéresser jamais; c'est un cœur qu'il falloit au vôtre. L'amant honnête & sensible que vous avez daigné choisir, veut se croire supérieur à tout, puisque vous l'avez préféré.

LETTRE LXI.

Du chevalier à madame de Senanges.

HIER je ne vous ai vue qu'un instant, aujourd'hui je ne vous verrai pas, ou du moins ce ne sera qu'avec tout le monde; demain le spectacle: après demain, une autre distraction. Ah, Dieu! comment ne haïssez-vous pas ce tourbillon qui vous

enleve à moi, vous étourdit sans vous plaire, vous emporte sans vous fixer, n'occupe que votre tête, & laisse au fond de votre cœur un vide que vous sentez, sans vouloir le remplir? Se donner ! se donner à ce qu'on aime ! que trouvez-vous donc là de si effrayant?... Ah ! cruelle, si le mot vous fait peur, que le sentiment vous rassure ; il donne des forces contre le préjugé, il écarte les défiances, il détruit par un charme secret toutes les subtilités de la raison, de cette froide raison, qui ne vaut pas l'instinct aveugle d'un cœur tendre.

Cependant vos craintes me sont chères, j'aime jusqu'à vos alarmes. Elles me confirment ce que j'avois toujours pensé ; elles constatent l'aveu le plus charmant que vous ayez pu me faire. Non, si vous aviez aimé, vous ne redouteriez pas tant d'aimer encore. Le premier pas enhardit au second ; les scrupules, qui se sont épuisés dans les efforts d'une

premiere résistance , ne se renouvellent que foiblement à une autre attaque : vous auriez moins de courage , si vous connoissiez mieux le plaisir de succomber... C'est pour moi , pour moi seul , que vous cessez d'être indifférente ! c'est moi qui fis éclore votre sensibilité ! cette idée m'enivre. Que l'inexpérience du cœur est précieuse dans la femme qu'on aime !

Avez-vous songé à ce que vous me promîtes hier ? Pourrai-je enfin vous voir sans craindre les témoins , toujours importuns , souvent indiscrets , & qui m'arrachent les plus doux instans de ma vie ?

Une seule chose peut adoucir mes peines , je me sou mets à tout ; mais j'ose... oui , j'ose exiger votre portrait pour prix de mes sacrifices. Il me consolera du moins en votre absence ; mes yeux qui n'arrêtent sur vous que des regards timides , pourront à loisir se reposer sur vo-

tre

tre image ; elle ne fera point comme vous , armée d'une raison cruelle : je pourrai lui peindre mes desirs , la couvrir de baisers , la tremper de larmes , sans craindre de voir repousser ou mes caresses ou mes soupirs. Si vous me refusez , je doute de votre amour , & tout finit pour moi.

LETTRE LXII.

De madame de Senanges au chevalier.

Douter que je l'aime ! lui , en douter ! m'envier jusqu'à un reste de raison qui m'a si mal défendue. Homme injuste !.... non , vous ne méritez pas cet abandon de l'ame que vous comptez pour rien ; la mienne est à vous , elle n'est plus à moi , j'aime à vous la laisser toute entière , & vous vous plaignez ! J'ai beau détester la contrainte à laquelle je suis assujettie , regarder comme

Partie II.

H

anéantis pour moi tous les momens que je passe loin de vous , vous ajoutez vos reproches à mes privations ! elles ne sont pour vous que des raisons pour craindre , des titres pour douter , & non des motifs d'aimer mieux. Vous qui êtes si honnête , vous qui avez toutes les vertus , excepté une seule , qu'encore il vous est permis de ne point avoir , ayez pitié de mon désordre : rendez-moi , s'il se peut , à mes devoirs ; & puisqu'il n'est plus tems de fuir , puisque je ne le peux plus , que je ne le veux plus , soyez généreux , soyez digne d'un amour souvent contraint ; toujours combattu , & dont je crains l'excès. Ne m'accusez point de froideur , n'ébranlez pas une résolution qui ne me coûte que trop. Sûr d'être aimé , sûr de l'être plus tendrement que je n'ose vous le dire , n'arrachez pas à ma tendresse ce qu'on refuse avec douleur , mais ce qu'on n'accorde pas sans crime. Je

vous implore pour moi contre vous-même. hélas ! contre tous deux. Non, jamais , jamais je ne risquerai de perdre le seul bien qui m'attache à la vie , l'estime de ce que j'aime , cette crainte suffiroit pour me rendre malheureuse : voudriez-vous que je le fusse ? Si quelque chose peut réparer mes torts , c'est le courage de n'en avoir pas de plus grands. Vivre pour vous aimer , vous en donner à chaque instant des preuves innocentes , en chercher , en inventer de nouvelles , voilà tout ce que je puis vous promettre , & ce qui doit vous satisfaire. Dites , si vous aviez le pouvoir de former un être pour votre bonheur , lui donneriez-vous des émotions qui tiendroient seulement à sa maniere d'être organisée ? Seriez-vous assez peu délicat pour les préférer à celles dont l'amour seroit le créateur , qui font l'ouvrage de l'amant , qu'il fait naître , qu'il développe , qui seroient

ignorées sans lui , qui existent par lui , & n'existent que pour lui?...

P. S. Avez-vous bien songé à l'importance de la demande que vous me faites? Mais vous serez malheureux si je vous refuse , je suis bien embarrassée.

LETTRE LXIII.

De madame de Senanges au chevalier.

DIrez-vous encore que je ne songe pas à vous? Eh bien ! oui , la voilà cette copie d'une prétendue Sylphide , dont le courage vous paroît surnaturel , mais dont le cœur est bien foible ! Puissiez-vous en être content ! puissiez-vous attacher assez de prix au don que je vous fais , pour n'en plus desirer d'autre ! Ah ! du moins , que ce présent de l'amour le plus tendre vous prouve à quel point vous m'êtes cher , & l'excès de ma confiance &

l'abandon de tout ce qui peut s'accorder sans remords. Je vous aime , je vous le dis , je vous écris sans cesse , je vous donne mon portrait ; enfin je n'ai que des reproches à me faire , & je m'applaudis , hélas ! de quoi ? de n'avoir pas les plus grands torts ; il se réduit à cela , ce courage qui vous chagrine , vous étonne , me coûte , & qui , mieux apprécié , ne feroit que de la foiblesse. Ah ! dites-moi , que vous ferez assez reconnoissant , pour ne rien exiger ; mais , jamais rien. Mon Dieu ! les prieres d'un amant qui est aimé , qui l'est comme vous l'êtes , ne sont que de la tyrannie. Rassurez-moi : que toute entiere au plaisir de vous voir , je n'aie plus d'effroi ; que mon image , en vous rappelant le sentiment qui m'attache à vous , n'en soit pas la preuve sans être ma sûreté. Je passe ma vie à craindre ce qui feroit votre bonheur , à me reprocher ce que je sens , à vouloir ce

que je dois , à souhaiter peut-être le contraire. Sont-ce là les douceurs que vous m'aviez promis ? Aimez , disiez-vous , & nous serons heureux : moi , heureuse ! ah ! oui , si vous l'êtes ; oui , si votre amour est aussi tendre , aussi vrai , qu'il le paroît ; & quoiqu'il m'ait ôté le repos , le calme , tout ce qui me fut précieux , je ne regrette rien , pas même la liberté à laquelle je tenois tant , & que j'ai perdue sans retour.

LETTRE LXIV.

Du chevalier à madame de Senanges.

VEillé-je ? est-il bien vrai ? c'est elle ! la voilà cette image adorée , ce trésor que mon cœur attendoit , ce gage sans prix d'un amour qui fait tout mon bonheur !... Hélas , combien le peintre est resté au-dessous de son modèle ! Ce sont quelques-uns de vos traits , mais vo-

tre ame , où est-elle ? où est l'expression , la vie ? Ah ! que le pinceau est impuissant , pour rendre ces graces mystérieuses , que l'esprit donne , que l'imagination multiplie , & que perfectionne la sensibilité ! Je vous tiens , & je vous cherche encore ! N'importe , ce qui manque au portrait , mon cœur l'ajoute.

Puissiez vous (c'est vous qui parlez) attacher assez de prix au don que je vous fais , pour n'en pas exiger d'autres ! Que vous me rendez peu de justice ! Ce ne sont point les privations qui m'effraient ; tant qu'elles ajouteront à votre bonheur , je souffrirai tout ce qu'elles enlèvent au mien ; mais , cruelle , voulez-vous commander aux mouvemens involontaires de l'ame ? Voulez-vous enchaîner ce feu qui la dévore , l'embrase , & s'augmente par les efforts qu'on fait pour l'éteindre ? Pour vous former un amant à votre choix , il faudroit donc anéantir l'amour !

Ce que je vous dis n'est point la satire de votre système : je le trouve barbare , injuste peut-être ; cependant je le respecte : n'étant pas le fruit du caprice , il est l'ouvrage de la vertu ; & toutes les fois qu'il ne s'agira que de moi , vous êtes bien sûre du sacrifice , ma vie est à vous. Eh ! quel seroit mon triomphe , s'il étoit payé de vos larmes ! Je ne veux point d'une félicité qui vous arracheroit des soupirs : je ne veux point dérober à la foiblesse ce que la volonté me dispute , ce que le vœu du cœur ne m'accorde pas ; j'aime mieux souffrir toujours , oui , toujours , que de mériter un reproche par une témérité peu délicate , & des emportemens qui humilient quand ils ne sont point partagés. Mais , en me réduisant à cette façon d'aimer , ne croyez pas que j'en sois plus paisible , moins inquiet , ou moins difficile ; les besoins de l'ame se multiplient à proportion de ce

qu'on ôte aux sens : l'amour ne veut rien perdre : il n'y a point de privation qui ne doive lui valoir une jouissance. Ce que vous m'ôtez d'un côté , vous me le rendrez de l'autre ; moins je suis exigeant sur les preuves , plus je le ferai sur les sentimens , & vous devez m'aimer d'autant plus , que vous me rendez moins heureux.

LETTRE LXV.

Du chevalier à madame de Senanges.

Ciel ! qu'éprouvai-je ? quelle ardeur féditieuse s'allume dans mes veines , y coule avec mon sang ! Mes yeux sont-ils chargés d'un nuage qui leur dérobe tout , excepté vos charmes ? Je ne puis me les rappeler sans un trouble enchanteur & cruel à la fois ; ils tyrannisent ma pensée , ils sont toujours présents à mon cœur , & quand je m'ar-

rache à vous , j'emporte avec moi
 leur image & mon supplice , oui ,
 mon supplice. Mes jours , mes nuits ,
 tous les instans de ma vie sont
 marqués par une agitation doulou-
 reuse , par les tourmens d'un amour
 contraint, & qui renaît toujours plus
 vif , pour vous être toujours immo-
 lé. Les rêves , mêmes les plus doux ,
 ne sont que des lueurs rapides qui
 me replongent plus avant dans l'in-
 fortune : une réalité barbare me
 fait expier... jusqu'à mes songes ,
 & peut être voudriez-vous m'enle-
 ver encore jusqu'aux fantômes de
 mon imagination.... Oh ! si vous
 saviez ce que je souffre , de combien
 de larmes secrètes , de soupirs brû-
 lans il me faut payer le triomphe
 inhumain dont je meurs , & dont
 peut-être vous vous applaudissez...
 Qu'ai-je promis , ô dieu ! quel hor-
 rible ferment ! aurai-je la force de
 le tenir ? Quel complot avons-nous
 fait à l'envi contre les droits de la

nature & de l'amour ! Envain je m'encourage à remplir cet engagement odieux ; je soupire malgré moi après l'instant du parjure. Ah ! pardon.... je m'égare : je vous offense , je me déteste ; mais jugez vous-même de ma situation , rappelez-vous notre dernière entrevue. Vous m'aviez ordonné de vous faire la lecture d'un ouvrage nouveau. Hélas ! une distraction bien pardonnable ramena mes yeux sur vous : ils s'y arrêterent avec un attendrissement que je ne pus cacher , & le livre échappa de mes mains , sans qu'il me fût possible de le reprendre. Après quelques momens d'un silence , qui disoit tout , j'allai tomber à vos pieds , par un mouvement dont je ne fus pas maître , je pris une de vos mains que je baignai de larmes : mon trouble augmenta , je vous ferai contre mon cœur , & il sembloit qu'il alloit s'ouvrir pour vous recevoir ; c'est alors que vos yeux , ces

yeux si doux , s'armerent de sévérité. Vous m'enviez jusqu'à l'innocente expression d'un sentiment dont vous souffrez l'hommage , & vous condamnez son excès , qui seul peut en ôter le crime. Ah ! cruelle , défendez donc à mon cœur de palpiter d'amour en votre présence : défendez donc à vos regards d'y allumer sans cesse cette flamme que le respect y tient renfermée , & qui s'irrite par l'obstacle.

Pourquoi tous vos mouvemens semblent-ils dirigés par les graces , & peignent-ils la volupté ? Pourquoi votre haleine seule suffit-elle pour enflammer l'amant qui vous approche ? Pourquoi cette bouche si fraîche semble-t-elle appeler le baiser qui l'effarouche ? Hélas ! si vous voulez m'imposer toutes les privations , pourquoi m'environner de tous les attraits.... Il faut donc que mon tourment naisse du sein des délices ; il faut que je me précautionne , en
vous

vous abondant , contre les élans de l'ame , le charme des yeux , & les écarts même de la pensée ! Vous n'allumez le desir , que pour en exiger le sacrifice : tous ces effets de l'amour qui deviennent sacrés par leur cause , toutes ces émotions du cœur , dont les sens ne sont que les interpretes ; tous ces tributs de la sensibilité vous paroissent autant de crimes ; & quand je ne suis que le plus tendre des hommes , vous m'en croyez le plus coupable !... & vous m'aimez ! Non , vous vous êtes trompée , sans doute. Reprenez , reprenez l'aveu qui vous a tant coûté... Que dis-je ? ah ! gardez-vous de me croire : plaignez le désordre où je suis , & laissez-moi votre amour , dussé-je mourir de mes tourmens.

L E T T R E L X V I.

De madame de Senanges au chevalier.

J'AI trop attendu... mais je le prends enfin ce parti qui m'est plus affreux que la mort. Je vais vous éviter... il le faut , je le sens... Ah ! pourquoi , cruel , m'y avez-vous forcée ? C'en est fait , je renonce au bonheur , à la vie , à vous. Je ne passerai plus mes jours à vous attendre , à vous voir. Mes yeux ne rencontreront plus les vôtres ; & mon cœur , le cœur vrai dont vous doutez , lorsqu'il est tout entier à l'amour le plus tendre , ce cœur qui n'est rien pour vous , si la honte n'en accompagne le don , malheureux par vous & jamais guéri , conservera toujours un souvenir cher des regrets douloureux du bien dont il se prive. Je me trompois , hélas ! je cherchois à me tromper. J'osois compter

allez & sur vous & sur moi , pour me
 consoler d'un aveu dont la délicatesse
 de vos sentimens me voiloit le péril &
 le crime. Vaines chimères d'un cœur
 qui s'abusoit ! Elles sont évanouies ;
 je vous fais souffrir , je ne puis sou-
 tenir cette idée : j'ai du courage ,
 sans doute , & si le supplice de re-
 fuser ce que j'aime ne tourmentoit
 que moi , je trouverois des forces
 pour les supporter ; mais votre peine
 m'est horrible , ce n'est qu'en vous
 fuyant qu'il me sera possible de n'y
 pas céder. Quels reproches vous
 m'avez faits la dernière fois que nous
 nous sommes vus ! Quelle lettre vous
 m'avez écrite aujourd'hui ! Plai-
 gnez-moi sans me haïr , sans m'ac-
 cabler davantage. Je dois lever le
 bandeau qui me sert trop bien : vo-
 yez-moi telle que je suis , vous ne
 croirez plus alors que ma perte soit
 irréparable. Vous fûtes heureux
 avant de me connoître , & vous le
 ferez , hélas ! sans moi !... Il est des

femmes plus séduisantes , aucune ne vous aimera autant ; mais vous accordant plus , elles vous conviendront mieux. Vous plairez , vous aimerez , vous m'oublierez.... je le veux , oubliez-moi ; laissez-moi en mourir , & payer avec joie votre tranquillité de la perte de ma vie. Eh ! puis-je y être attachée ! elle va m'être affreuse. Je m'arrache à l'objet dont j'aurois voulu ne me séparer jamais. Je n'ai plus rien à craindre ni à regretter.

Gloire imaginaire , détestable honneur , préjugé que j'abhorre , vous me privez de mon amant. C'est donc à vous que j'immole aujourd'hui bien plus que moi.... Non, jamais je ne l'aurois pu , si je n'avois pas vu hier que le sentiment le plus tendre , & dont je vous donne des preuves si vraies , faisoit bien plus votre tourment que votre félicité. Mes forces m'abandonnent. Jamais je ne vous ai tant aimé , & si

je disois un mot de plus, ce seroit peut-être.... Ne nous voyons plus... Adieu....

LET TRE LXVII.

Duchevalier à madame de Senanges.

QUEL affreux réveil ! qu'ai-je éprouvé en lisant votre lettre ! Un remuement universel s'est emparé de moi, & dans ce moment j'eusse désiré mourir, si j'avois pu serrer votre main, lire mon pardon dans vos yeux, & emporter la satisfaction d'être encore aimé... Vous m'éviter ! ne me plus voir !.... O ciel ! vous le voulez... Un coup de poignard m'eût été moins sensible que cet arrêt.... Le voilà donc ce bonheur que j'attendois de l'amour le plus tendre ! Il faut renoncer à tout... il faut vous fuir.... Je ne puis prononcer ce mot sans la plus profonde douleur. Je vou-

drois que vous pussiez entendre mes cris , & les sanglots d'un cœur que vous assassinez... Je tombe à vos pieds. Ma généreuse , mon adorable amie , s'il vous reste une étincelle d'amour , que dis-je !.... si la pitié vous parle en ma faveur , pardonnez-moi : pardonnez des reproches que je déteste , dont je rougis , dont je suis la victime... Aimez-moi toujours , ne m'abandonnez jamais... Je vous jure dans cet instant sacré , dans cet instant de pleurs , de déchirement & de désespoir , que je vais mettre mon étude éternelle à vous faire oublier le crime trop excusable , hélas ! de mon ivresse & de vos charmes. Je vous plairai par mes sacrifices : ils ne me feront point pénibles ; non , encore une fois , ils ne me le feront pas , recevez-en le ferment.

Ne m'accablez point , ne me livrez point à moi-même. Si vous êtes inflexible , je pars , je cours m'ensévelir... je suis hors de moi ,

je ne me connois plus... voulez-vous ma perte ? Daterai-je mon infortune du jour où je me suis enivré d'amour pour vous ? Hélas ! je suis assez puni : & vous-même , cruelle , vous-même , si vous pouviez me voir , vous croiriez que je le suis trop. Ecrivez-moi , je vous en conjure , & permettez-moi d'aller sur le champ me jeter à vos pieds , ou vous deviendrez coupable à votre tour. Je vous croirai barbare , si vous n'êtes pas sensible dans le moment où je mérite le plus que vous le soyez. Gardez-vous de m'interdire votre présence , elle est ma vie. Ma faute m'éclaire , elle va épurer mon cœur.. Il sera délicat , désintéressé , il sera digne de vous. Haïssez-moi , méprisez-moi , si je trahis ma promesse. Vous que j'adore , que j'idolâtre , ne craignez point que je manque de courage. L'excès du sentiment me soutiendra : il me donnera la force de souffrir , ou plutôt il suffira pour mon bonheur.

J'attends votre réponse , elle va décider de mon sort , songez-y ; je tremble.. Les minutes vont me paroître des siècles... Adieu.. Serait-ce pour jamais ?... Je n'en puis plus ; je tombe d'accablement , & à force de pleurer , je ne vois plus ce que j'écris.

B I L L E T

De madame de Senanges au chevalier.

HÉLAS ! non , je ne suis point barbare. Votre douleur , votre lettre , vos promesses , je cède à tout cela , je vous verrai.. Ah ! puis-je vous affliger ? Songez à vos sermens , mon cœur les reçoit , il ose y compter. Mon état ne diffère pas du votre... Je vous aime plus que ma vie , je vous verrai aujourd'hui , je vous verrai , j'y consens... Ah , Dieu !... résister à vos larmes ! je ne le puis...

B I L L E T

De madame de Senanges au chevalier.

AH ! plaignez-moi , ne suis-je pas obligée d'aller passer quelques jours au château de ***, chez madame de *** ma parente ! Je vais la voir tous les ans dans les premiers jours de septembre , & c'est un devoir dont je ne puis me dispenser. N'allez pas m'en vouloir : je vous quitte , hélas !.... vous n'êtes que trop vengé.

L E T T R E L X V I I I .

De madame de Senanges au chevalier.

QUand je suis arrivée ici , on étoit à la promenade. J'ai passé deux heures à relire vos lettres , à songer à vous , & j'attendois sans impatience le retour de plusieurs

personnes qui sont , comme moi , habitantes de ces lieux.

Quelles sont heureuses , toutes les femmes avec lesquelles je suis ! Je les crois indifférentes ; rien ne trouble leur repos , leurs jours sont sereins , leurs nuits tranquilles , elles jouissent de tout ; & moi , dans l'ombre des forêts , comme au milieu du tumulte de Paris , je suis toujours la même. Le calme de la campagne n'en apporte point à mon cœur. Il n'est qu'un plaisir , qu'un bien , qu'un bonheur pour moi ; mes yeux même n'apperçoivent plus le reste.

J'étois hier dans un bosquet où la lumière pénètre à peine , inaccessible à tout , excepté à l'amour. Votre image l'embellissoit , votre absence m'y faisoit soupirer , & malgré ce que j'y desirois , j'aimois à y être. Le silence de ce lieu , son obscurité , un ruisseau dont le murmure invite à la rêverie , tout s'y rassemble pour charmer les indifférens & enivrer

ceux qui ne le sont plus. J'y restois , je ne pouvois le quitter , & j'y serois encore , si l'on n'étoit venu m'en arracher ; mais tout cela n'est rien sans ce qu'on aime. Quand les autres admirent , moi je regrette. La nature feroit un effort pour moi , elle deviendrait plus riche , elle étonneroit davantage l'univers , qu'elle ne m'offriroit que mon amant.

B I L L E T

Du chevalier à madame de Senanges.

ENfin vous voilà de retour ! Je renaiss... l'air qui m'environne m'est moins nécessaire que votre présence ; me tiendrez-vous parole ? Exécuterons-nous le charmant projet que nous avons formé avant votre départ ? Que j'ai de choses à vous dire ! j'ai reçu des lettres de madame d'Ercy. Je vous les montrerai... Elle a déjà chassé le mar-

quis, & ne demandoit pas mieux que de me rappeler ; vous jugez comment cette fantaisie prendra sur moi : elle est déchaînée contre vous, elle s'exhale en menaces, & jure de vous poursuivre jusqu'à son dernier soupir. Le caractère de cette femme m'épouvante ; mais n'en redoutez rien. Je veillerai sur ses démarches, & je saurai bien vous mettre à l'abri de ses noirceurs ; je ne voulois pas y croire. Le marquis part avec le maréchal de *** son oncle, nous allons en être débarrassés ; quels êtres ! Oublions-les pour ne nous occuper que de notre amour : songez à ce que vous avez promis ; je vais donc vous revoir.

LE T T R E L X I X.

De madame de Senanges au chevalier.

HÉ bien, venez, mon cher chevalier, venez souper, ce soir,
avec

avec moi : nous serons seuls ; vous l'avez souhaité , j'y ai réfléchi , & j'y consens. Je trouve au fond de mon cœur , tout ce qui peut m'assurer du vôtre , & dans le sacrifice d'une vaine chimere de bienfiance , le plus doux des plaisirs. Mon amour est pur , le votre n'est pas moins honnête ; ma conscience est tranquille : elle s'endort dans le sein de la probité. Je suis sous la sauvegarde de mon amant , l'ombre du doute seroit injurieuse à tous deux ; & si jamais je dois craindre l'un de nous , il est impossible que ce soit lui. Tout nous sert , le ciel même nous favorise ; je ne l'ai jamais vu si serein , pas un nuage qui l'obscurcisse ; depuis que vous m'aimez , la nature est plus riante : on se plaint aujourd'hui de la chaleur ; hé bien , l'abattement où elle me jette a du charme pour moi ; & puis , j'ai une idée , un projet qui m'enchanté. Nous souperons dans le joli

bosquet qui est sous mes fenêtres ,
 nous aurons le plus beau clair de lune
 du monde , sa lumiere est faite pour
 l'amour. Point de riches tapis , point
 de lambris dorés ; des gazons bien
 frais , des palissades de chevre-feuil-
 les & de jasmins , des arbres bien
 verds ; voilà le lieu où vous serez
 attendu. Nous n'y regretterons point
 l'art ; nous y appartiendrons plus
 au sentiment , & nous jouirons à la
 ville de la simplicité des campagnes.
 Le silence de la nuit , celui des oi-
 seaux qui reposent alors , pour s'ai-
 mer mieux le lendemain ; tout ce
 que les indifférens n'apperçoivent
 point , sera senti : nous serons en-
 semble. Non , il n'est de volupté
 vraie que celle qui est pure ; l'ame
 ouverte au remords est fermée au
 bonheur. Nous nous aimerions
 moins , si nous avions quelque cho-
 se à nous reprocher. Combien j'aime
 à me dire : je lui confie le soin de ma
 gloire , elle lui est aussi chere qu'à

moi-même : son cœur est mon bien , son estime est ma vie ; il le fait , & ne peut l'oublier ! Il ne ressemble point aux autres hommes ; je l'aime , il est heureux : ma confiance est fondée. Celui qui mérite un sentiment n'exige point de preuves ; l'aveu du mien n'est pas un tort , mon amant est vertueux.

Mais comment ai-je pu combattre un penchant dont vous étiez l'objet ? Il m'affligeoit , je vous ai craint ; que j'étois injuste & malheureuse !

Adieu ; je sors pour affaires , je rentrerai pour recevoir. Mon cœur est pénétré d'une joie bien douce , nulle allarme ne s'y mêle. J'aurai bien de la peine à ne pas dire votre nom à mes juges. Vous m'avez donné l'être ; un néant affreux m'environnoit : j'existe enfin , je vis pour vous.

L E T T R E L X X.

Du chevalier au baron.

QU' A I-je fait , malheureux ! j'ai trahi la confiance , l'amour , je dirois presque la probité , s'il étoit possible que l'être qui la respecte en vous l'eût tout-à-fait perdue. Non , mes remords n'ont point assez expié ma faute. Je me condamne à rougir devant vous. La honte est le supplice & le besoin du coupable qui appartient encore à la vertu : je me dégrade à vos yeux , pour me réhabiliter aux miens.

J'étois heureux , j'avois l'espoir de l'être davantage : j'ai tout détruit. Par où commencer un récit affligeant pour votre ame , flétrissant pour la mienne ?.. Ah ! cette foiblesse est un tort de plus...

Vous le savez , je m'applaudissois des impressions que je faisois par

degrés sur le cœur de madame de Senanges ; chaque jour développoit un sentiment en elle , & voyoit éclore un plaisir pour moi. Je crus que je ne pourrois survivre à l'aveu de sa tendresse. La rigueur des devoirs qu'elle m'imposoit étoit adoucie par le charme de lui obéir ; les retours sur moi-même étoient plutôt des recueilemens de l'amour , que des desirs d'en augmenter les droits. Je luttois contre les sens actifs , un physique tout de feu , par le secours d'une ame plus ardente encore , & je me nourrissois de cet orgueil délicat qui fait jouir de ce qu'il sacrifie.

Madame de Senanges alla passer quelques jours à la campagne. Je l'avois suppliée , avant son départ , de me donner à souper tête-à-tête avec elle : le soir même de son retour (c'étoit hier) elle me l'accorda par un excès de confiance qui la peint , qui m'accuse , & me

rend plus criminel. Jamais malheur ne fut précédé par des apparences si riantes , hélas ! & si trompeuses. Tout étoit préparé sous le berceau le plus solitaire du jardin : un seul domestique devoit nous y servir. La lune qui perçoit à travers les charmillles , sembloit se plaisir à éclairer de ses rayons mystérieux le bonheur de deux amans. Un vent frais agitoit à peine les bougies , mais nous envoyoit tous les parfums dont l'air étoit embaumé. Les étoiles brilloient du feu le plus doux. Je voyois la nature plus intéressante , je la voyois à côté de madame de Senanges , & tout ce qu'elle embellissoit me sembloit être son ouvrage. Avec quel attendrissement je contemplois cette femme céleste , à qui j'étois redevable d'une existence dont je n'avois pas encore d'idée. Vous peindrai-je sa gaieté douce & spirituelle à la fois ? Elle se livroit à son amant avec la sécurité de l'innocence , l'estimoit

assez pour n'en rien craindre , & croyoit trouver sa sûreté dans la naïveté même de son abandon. Je ne fais quelles délices ignorées jusqu'alors couloient au fond de mon ame , & la pénétroient d'une joie inexprimable & profondément sentie.

Après le souper , nous nous perdîmes dans le petit bois , & quoique je fusse embrasé de tous les feux du desir , je n'eus pas à me reprocher la tentation d'une témérité. Je n'imaginois pas que mon bonheur pût aller plus loin... J'étois à côté d'elle , j'étois seul avec elle : j'étois aimé. L'excès de ma félicité sembloit m'interdire une espérance qui , en me promettant des plaisirs plus vifs peut-être , m'en auroit ôté de plus délicats. Un enthousiasme secret m'élevoit au-dessus de moi-même ; il est des momens où l'amour a quelque chose de sublime.

L'heure où elle se couche , cette

heure fatale vint à sonner , & je crus soudain qu'un rideau se tiroit sur toute la nature. J'obtins cependant que nous ferions encore un tour de promenade avant de nous séparer. Un seul moment qu'elle m'accorda fut la cause de mon crime. Je ne remarquai qu'alors une des portes du jardin , par laquelle on peut sortir de chez elle ; je me souvins qu'une fois , en plaisantant , j'avois essayé de l'ouvrir avec une de mes clefs , & que j'y avois réussi ; ce souvenir me fit naître l'idée , bien innocente dans son principe , mais affreuse dans ses effets , de rester jusqu'au jour & de respirer au moins le même air que madame de Senanges. Je la conduisis & la quittai avec moins de regret , dans l'espérance de veiller près d'elle.

Alors je feignis de me retirer ; & sans que ses gens m'apperçussent , je me glissai dans le jardin , où je me félicitois d'une supercherie que

justifioit à mes yeux la pureté de mes intentions. J'atteste ici l'honneur , j'en jure par madame de Senanges elle-même , j'étois aussi loin de former un projet qui pût l'offenser , que de renoncer à mon amour pour elle. Je me livrois aux charmes qui naissoient de ma situation ; j'ouvris mon ame à une foule de sensations inconnues aux amans ordinaires ; mon imagination se remplissoit d'une féerie voluptueuse ; tous les rêves du bonheur venoient enivrer mes sens & aliéner mes esprits... Je n'habitois plus la terre. Le silence de la nuit , son calme attendrissant , la clarté sombre des cieux me partageoient entre l'extase & le délire ; je me croyois dans un sanctuaire dont madame de Senanges étoit la divinité.

Les fenêtres de sa chambre étoient restées entr'ouvertes , à cause de l'excessive chaleur ; on n'avoit baissé que les jalousies. Je m'en approchai

en tremblant : je retenois mon haleine ; mon cœur palpitoit , des larmes brûlantes couloient de mes yeux , & sans m'appercevoir du desir , j'étois comme accablé par l'excès de mon amour. Revenu de ces défaillances , de ces langueurs passionnées , j'allois chercher les vases de fleurs qui ornent le parterre , & je les plaçois sous la croisée , afin que leurs parfums pussent arriver plus vite jusqu'à ma belle maîtresse.

Enfin le jour se leve , & m'avertit de m'éloigner. Je ne sais quel démon ennemi de mon bonheur me suggéra le desir coupable de la voir , de l'admirer pendant son repos. Les fenêtres de sa chambre sont fort basses & presque au niveau du jardin : voici l'instant du forfait , de la honte & du repentir.

Un frémissement s'empare de moi ; je m'arrache de ce lieu , je suis ramené ; je le quitte encore , j'y reviens toujours. D'une main à la fois

audacieuse & timide je leve les jalousies ; je franchis ce foible obstacle , & me voilà dans l'asyle que j'aurois dû respecter. Quel tableau ! madame de Senanges endormie ! C'est la peindre que la nommer. Jamais rien de si enchanteur ne s'offrit à mes regards , ses paupieres formoient un double voile qui , en cachant l'éclat de ses yeux , n'empêchoient pas qu'on n'en devinât la beauté. Ses deux levres entr'ouvertes sembloient deux roses humides des pleurs de l'aurore ; une gaze légère laissoit appercevoir l'albâtre de son sein... Que dis-je ! son attitude quoiqu'abandonnée , étoit encore décente ; la pudeur ne peut la quitter , même pendant le désordre du sommeil. J'étois immobile d'admiration & de plaisir ; je n'entrevois pas même la possibilité d'attenter à ses charmes. C'étoit mon ame qui jouissoit , mes sens étoient enchaînés par le respect , je m'étois

prosterné devant cet ange , dont je n'osois approcher.

Acheverai-je ! ô ciel ! ai-je pu survivre à cet oubli de moi-même ? Cher baron , tandis que je m'enivrois à genoux d'une vue aussi ravissante , madame de Senanges me parut agitée d'un rêve qui lui arrachoit par intervalles quelques mots confus & inarticulés. Parmi ces paroles peu distinctes j'entends prononcer mon nom. Je ne peux vous exprimer ce que j'eus senti dans ce moment , mes yeux ne voyoient plus , un nuage m'environnoit ; il sembloit que mon cœur se détachât de moi pour s'élancer vers elle ; je crus qu'elle m'avoit appelé ; je crus que ses bras s'étendoient pour me chercher ; je m'y précipite , mes lèvres ardentes se collent sur les siennes , je couvre son sein de baisers , & mes caresses ne connoissent plus de frein. Elle s'éveille avec des cris affreux
&

& un effroi... que je méritois d'inspirer...

Combien la vertu est imposante ! que son indignation est terrible ! madame de Senanges me reconnoît , me foudroie d'un regard , & m'anéantit avec ce seul mot : *lâche & c'est ainsi que tu aimes* Mes yeux se noient de larmes , je veux répondre , & ne le puis , ma voix se perd dans les sanglots , je fors avec la confusion , le trouble , le déchirement & les remords d'un vil scélérat qui vient de profaner un temple & de commettre un sacrilege.

Heureusement aucun des gens n'étoit encore levé. Me soutenant à peine , je descends dans le jardin , dans ce jardin si beau il n'y a qu'un instant , & qui me parut affreux alors : je gagne la porte , je l'ouvre & m'échappe. Rentré chez moi , je m'évanouis : le fidele Dumont m'y donne en vain du secours , je reste sans connoissance pendant près d'

deux heures, & je ne la reprends que pour vous faire ce récit , qui contient ma destinée. Je ne vous demande point de conseils , il n'en est plus pour moi. Accablez-moi de reproches , je les mérite. J'ai tout perdu , je suis le plus coupable des hommes : mon ami , perdrai-je aussi votre estime ?

LETTRE LXXI.

De madame de Senanges au chevalier.

JE doute si je veille.. j'ouvre des yeux presqu'eteints par les larmes : je les referme avec effroi : je voudrois me dérober au jour ; il m'est horrible , il n'éclaire plus que mon déshonneur , ou plutôt le vôtre. Vous que j'abhorre aujourd'hui , qui êtes-vous ? je ne vous connois plus... que dis-je ! mon malheur est de vous connoître , de vous haïr..... sur-tout de vous mépriser... Quoi !

je m'étois avilie jusqu'à t'aimer ,
 jusqu'à t'en faire l'aveu ! Je t'en cro-
 yois digne ; & cette erreur que tu
 m'arraches , que tu as en la barbarie
 de m'arracher , hélas ! je la regrette.
 Elle ne peut renaître. Vous n'exci-
 tez plus en moi que de la colere ,
 de l'indignation : je dirois de la pi-
 tié , si vous étiez susceptible de re-
 mords ; mais celui qui voulut abu-
 ser de mon sommeil , qui put ne
 pas respecter l'asyle de l'innocence
 & le cœur qui s'étoit confié à lui ,
 n'est pas fait pour le repentir. Jouis
 des pleurs que tu me coûtes , de
 mon désespoir & de ma honte.
 Moi , de la honte ! je n'en ai que
 pour toi... Je suis pure à mes yeux ;
 ma vertu est toute entiere , je l'ai
 conservée au milieu de tes trans-
 ports : tu es le seul coupable , le
 seul à plaindre.

Ah ! que ne puis-je , au prix de
 ma vie , effacer de la vôtre l'instant
 qui vous dégrade ! Je vais partir :

Le séjour que vous habitez m'est odieux : votre présence me feroit insupportable. Je ne puis vous fuir trop tôt : je ne serai pas assez loin de vous. Que j'aimerai les lieux où l'on ne vous connoît pas , où l'on est assez heureux pour ne pas vous connoître , où je n'entendrai pas prononcer votre nom !... j'y retrouverai le bonheur.... Que dis-je ? il n'en est plus pour moi , il ne peut rentrer dans le cœur d'où vous êtes sorti. Je pleurerai toujours mon sentiment , l'opinion que vous m'avez forcé de perdre ; & si je vous pleurois , vous ! ce seroit le comble de mes maux... Je me défie de la haine que j'ai pour toi ; ferois-je assez infortunée pour t'aimer encore ? Quel empire vous aviez sur l'ame que vous venez de déchirer ! Le ciel me punit , vous m'étiez plus que tout , plus que lui-même. Combien j'en rougis ! Ne me répondez point , accordez-moi cette dernière grace.

Je sentirai le tourment de vous avoir une obligation; mais il faut m'y soumettre. Eh ! que ne vous dois-je pas ! Vous m'avez éclairée , vous me rendez à moi-même : mon ressentiment s'affoiblit , mon amour expire.. je suis tranquille.. je vous pardonne.

LET TRE L X X I I.

Du chevalier à madame de Senanges.

Vous avez trouvé le secret d'ajouter à l'horreur de ma situation. Je m'attendois à vos reproches ; plus ils sont cruels , plus ils m'ont semblé doux ; mon cœur les imploroit , il souhaitoit que votre propre main déchirât sa blessure. Coupable d'un crime envers vous , profanateur de la vertu même , j'avois besoin de votre courroux ; mais votre calme , votre affreuse tranquillité , votre froid pardon , sont

des raffinemens de vengeance , que je n'imaginois pas. J'aime mieux votre haine , que de vous voir un seul moment insensible à mes torts : que dis-je ? à mes forfaits. C'en est un d'avoir passé la nuit chez vous sans que vous le fussiez , & de vous avoir exposée à tous les soupçons qu'entraînoit une pareille imprudence ; c'en est une autre d'avoir forcé votre asyle ; l'audace qui suivit les réunit tous , & vous êtes paisible ! & c'est moi qui suis obligé d'exciter votre ressentiment ! Ah ! vous êtes plus barbare que vous ne croyez l'être. Vous me méprisez , dites-vous !... non , non , vous ne me méprisez pas. Le délire des sens n'est point une bassesse du cœur. Je n'ai point eu de projet , je le jure à vos pieds : je peux manquer de raison , jamais de vertu ; l'homme honnête ne s'en écarte un instant, que pour y revenir avec plus d'ardeur. Pouvois-je donc être insensi-

ble à la vue de tant de charmes?.. Ils m'ont perdu, ils me justifient; où m'égaré-je encore? O vous, l'arbitre de ma vie! O vous, mon juge suprême, excusez un transport que tout mon cœur dément. Il est loin de s'absoudre, ce cœur qui vous adore, qui vous a offensée & qui ne se plaint de rien, que de n'être pas assez puni. Si vous daignez encore me voir, la pâleur de mon front, l'abondance de mes larmes, le remords vrai qui me tourmente, tout vous prouvera trop à quel point je m'accuse, combien mon supplice semble mérité.... Est-il vrai? vous allez partir, vous! je ne vous verrois plus! gardez-vous d'accomplir cette résolution; craignez un amant que l'amour rendit insensé, & qui le deviendrait encore plus par le désespoir... Je ne sais où je suis... je frémis, je pleure, & crains tout... Est-il un désert, une rive sauvage, un antre inhabité où

je ne vous suivisse ? La terre a-t-elle une solitude où je n'allasse vous chercher ? Après le crime qu'elle m'a fait commettre , ma passion est capable de tout ; elle croît parmi mes torts , mes regrets , mes sanglots. Vous voir ou mourir , voilà le vœu , voilà le cri de mon cœur ; il doit retentir dans le vôtre. Vous me défendez de vous écrire ; peut-être vous ne me répondrez pas ; cette idée m'accable ; je frissonne , je ne puis achever... Adieu , cruelle...

L E T T R E LXXIII.

Du baron au chevalier.

Laissez-moi , ne m'écrivez plus ; qu'ai-je besoin de vos confidences ? J'aimois à vous croire supérieur même à l'opinion que j'avois de vous ; j'embrassois cette chimère. Si vous ne suiviez pas tous mes

conseils , au moins vous en connoissiez le prix , & j'étois consolé de l'excès de votre passion par la délicatesse que je supposois dans vos sentimens. Aujourd'hui , qu'ai-je à espérer ? qu'ai-je à vous dire ? Si l'amour n'est pas plus pur ni plus noble dans votre cœur que dans un autre , êtes-vous digne encore de l'amitié ? Vous manquez à tout , en blessant cet amour , qui devoit être en vous le gage de toutes les vertus. Vous insultez à la plus respectable des femmes , vous affligez votre ami & le sien ; vous vous fermez le cœur de tous deux , & vous n'osez rentrer dans le vôtre. Le voilà cet héroïsme dont vous étiez si vain ! Il enflammoit votre tête sans échauffer votre ame. O ma vertueuse amie , j'étois bien inspiré , quand je voulois vous précautionner contre des soins perfides , & vous détourner d'un piège couvert de fleurs ! Combien vous de-

vez pleurer en vous rappelant ma dernière lettre ! Je pleurois , en l'écrivant : il sembloit que je prévissse l'outrage qu'un ingrat vous réservoir.

Falloit il choisir madame de Senanges pour la rendre le jouet de vos desirs effrénés , la victime de votre emportement ? Vous n'en aviez point le projet... la belle excuse ! si vous en aviez été capable , je ne daignerois pas vous montrer de la colere , vous seriez vil , & je me défendrois de prononcer jusqu'à votre nom. Je n'ai jamais été un moraliste chagrin ; mais je suis inexorable sur les foiblesses qui attaquent le bonheur d'un être & la probité d'un autre. Si madame de Senanges étoit une femme ordinaire , je vous blâmerois , parce que l'abus de la confiance est toujours condamnable ; mais vous n'auriez affaire qu'à mon esprit , mon cœur ne seroit point affecté... il l'est plus que je ne puis

vous le dire. Quelle créature céleste vous rendez malheureuse ! Songez donc à ses combats , à ses peines , à tout ce qu'elle a souffert avant l'aveu , au repentir qui l'a suivi. Pour comble de maux , vous la forcez à vous haïr , quand elle commençoit à attendre son bonheur du plaisir de vous aimer.

Je ne m'arrêterai point sur cette image , je deviendrois dur , je ne veux être que vrai. Si mon ton vous déplaît , vous êtes perdu. Rassez-vous de ma liaison intime avec votre pere ; ses dernieres paroles furent pour me recommander son fils , & c'est dans son cœur expirant , que j'ai déposé le serment de l'amitié. J'ai suivi , avec complaisance , les progrès de votre éducation ; mais c'est pour votre début dans le monde que j'ai gardé mon zele. J'ai rempli jusqu'ici , & je remplirai jusqu'à la mort les engagements que j'ai pris ; seriez-vous jamais assez

vicieux pour me forcer au parjure ?

Votre lettre m'a indigné d'abord ; elle a fini par me toucher parce que je vous estime encore assez pour vous croire très à plaindre. Il est question maintenant de réparer , & d'emprunter de votre foiblesse un nouvel aiguillon pour la vertu.

Il faut que madame de Senanges puisse estimer un jour l'être qui fut un moment méprisable à ses yeux. Qu'elle retrouve un amant digne d'elle , & vous êtes sûr alors de retrouver votre ami.

LETTRE LXXIV.

Du chevalier au baron.

JE vous ai fait l'avou de ma faute ; quand je pouvois vous la taire ; & qui ne craint point de s'humilier devant son ami , est digne de le conserver. Le ton de votre lettre m'a affligé , & c'étoit , je crois , votre intention ;

intention ; mais il ne m'a point aigri ; je fais tous les droits que vous avez sur mon cœur ; & le premier , à mes yeux , c'est cet attrait indépendant , cette pensée si douce , cette sympathie qui indique à une ame celle qui lui convient le plus pour recevoir les épanchemens de ses plaisirs , de ses peines , même de ses foiblesses. Toute autre considération m'auroit maintenu dans le respect , & n'eût jamais arraché de moi les tendres preuves de l'amitié... Vous êtes l'ami de mon choix , & non des circonstances. Plaignez-moi , ne m'accablez pas ; je me meurs , je voudrois n'être plus , je n'ai plus rien à attendre , rien à espérer ; le présent me tue , & je saurois bien abréger l'intervalle qui le sépare de l'avenir... Elle ne m'écrit point , elle ne me répond point , elle refuse de lire mes lettres : voilà tout ce que je vois , ce que je sens. Ne me demandez pas un courage

impossible. La cruelle ! est-elle assez vengée ? Sa barbarie est au point , qu'elle me fait paroître moins criminel. Qu'ai-je donc fait , ô ciel ! qu'obéir à l'amour , au délire , au plus doux penchant de la nature. Vous-même , à ma place , auriez-vous pu vous contenir dans les bornes d'une froide modération ? Tout ce que la beauté a de séduisant , s'offroit à moi ; je croyois m'entendre nommer par madame de Senanges , tous ses mouvemens développoient à mes regards une foule de chames... & mes yeux & ma bouche ne les auroient pas dévorés ! Une intelligence eût alors retrouvé des sens ; elle eût renoncé à la perfection de son essence , pour le plaisir de devenir coupable...

Eh , quoi ! son premier regard ne m'a-t-il pas arrêté ? A travers l'égarement de mes desirs , mon cœur n'a-t-il pas reconnu sa voix ? Cet amant si audacieux n'est-il pas tombé à ge-

noux devant elle ! Elle ne se rappelle que mon attentat , & ne veut point se souvenir de mon respect & de mes larmes. Il est des momens où je regrette de n'avoir pas profité du désordre de l'amour pour en arracher tous les droits. O liens intimes de la jouissance , nœud sacré , bonheur au-dessus de l'homme , qui attires deux ames l'une à l'autre , les unis , les pénètres , les confonds à jamais , tu m'aurois laissé une partie de la sienne , & celle-là du moins ne pourroit m'échapper... Où suis-je ? qu'ai-je dit?... ah ! je n'ai plus de raison , je n'en veux plus avoir. Ne me faites pas de reproches ; craignez mon désespoir ; traitez-moi , baron , avec le ménagement que l'on doit aux malheureux.



L E T T R E L X X V.

De madame de Senanges à M. de Valois.

M O N protecteur, mon ami, ne soyez point inquiet de votre malheureuse niece ; je pars pour ma terre, & je serai déjà loin quand vous recevrez ma lettre. J'ai craint vos représentations, vos prières ; j'ai craint l'ascendant que vous avez sur moi, je ne fais point vous résister, & j'ai besoin de fuir. Le plus noir chagrin me poursuit ; j'aspire après la solitude, & les rochers de... conviennent à la situation de mon ame : cette ame est profondément triste ; mais elle emporte votre image, elle n'est pas tout-à-fait infortunée. Je renonce à tout, excepté à vous aimer ; je ne tiens plus qu'à vous. Gardez-moi le secret sur ma retraite ; j'implore cette grace.... O

vous, qui me tenez lieu de pere ,
 combien il m'en coûte pour m'é-
 loigner !.. aimez-moi , je le mérite ;
 les sanglots me suffoquent ; vous
 seul me restez dans l'univers. Adieu.

LETTRE LXXVI.

*Du chevalier à madame de ***.*

AH ! madame , vous êtes l'amie
 de madame de Senanges ; vous
 m'avez témoigné des bontés. Qu'est-
 elle devenue ? où est-elle ? il seroit
 inutile de vous cacher à quel excès
 je l'adore ; vingt fois je me suis tra-
 hi ; jugez de ma douleur ! Elle a quit-
 té son oncle , il ne fait pas lui-même
 quel séjour elle habite ; je vis dans
 les tranfes , je cours , j'erre en hom-
 me égaré ; je demande madame de
 Senanges à tout ce qui m'environne ,
 hélas ! & je ne la trouve que dans
 mon cœur. Elle ne vous cachoit
 rien : je m'adresse à vous ; rendez-

moi le repos, la raison, la vie. Je succombe à mon désespoir : avez pitié de moi, instruisez-moi, & soyez sûre que jusqu'à ma dernière heure, je garderai le souvenir d'un tel bienfait.

LETTRE LXXVII.

*De madame de *** , au chevalier.*

VOTRE lettre, monsieur, m'a trouvée dans les larmes, je suis aussi inquiète, aussi tremblante que vous. Madame de Senanges est ma meilleure, que dis-je, ma seule amie ; je connois ses vertus, je les adore, je donnerois ma vie pour elle. Quelle nouvelle infortune me l'arrache ? Je pleure & son éloignement & le mystère qu'elle m'en a fait. Dieu ! si vous en étiez la cause, que je vous haïrois ! je vous demanderois la douceur de mes jours, vous me répondriez des malheurs de

mon amie. J'ignore tout ; voyez ,
 pressez , interrogez ; & si quelque
 lumiere vous parvient , hâtez-vous
 de m'en faire part. Je ne dors plus ,
 ou si je sommeille un instant , c'est
 pour être tourmentée par des rêves
 affreux. Que je plains les ames sen-
 sibles ! & cependant je serois bien
 fâchée de changer la mienne , à
 moins que ce ne fut pour celle de
 madame de Senanges. Quelle fem-
 me !... je pleure ; & c'est ainsi que
 je la loue.

LETTRE LXXVIII.

De madame de Senanges à son amie.
 Du château de***.

COMMENT vous avouer ce
 que je voudrois me cacher à
 moi-même ? comment dévoiler sa
 honte... Je ne l'estime plus ; con-
 noissez tous mes malheurs. L'idole
 que mon cœur s'étoit faite , celui
 que j'adorois , cet homme que

je croyois un Dieu , n'est qu'un être vil... il a trompé ma confiance.. Il a voulu profiter de mon sommeil ! je m'étois mise sous la garde de ses sentimens , quelle imprudence ! elle m'a perdue , mon amour est éteint.. un désespoir affreux me reste ; & jusqu'au souvenir des jours de mon innocence , tout m'est horrible... que les siens coulent en paix : l'inhumain n'est pas digne de partager mes tourmens... Que le repentir n'approche pas de son cœur : qu'il soit heureux : je suis vengée. Je le hais... je le méprise... il a pu m'y forcer ! je détesterois même sa douleur.. qu'il ignore à quel point... je suis infortunée ; mais que m'importe son bonheur , ses regrets , ce qu'il sent ; ma gloire est pure , je l'ai sauvée de son audace & de ma faiblesse ; j'oublie jusqu'à son nom , ne m'en parlez jamais... C'en est fait , je ne le reverrai plus ; j'ai renoncé à l'univers entier ; je suis les re-

proches écrits. L'aveu de mon sentiment fut un crime , je dois m'en punir. Je finirai mes jours dans cette retraite , hélas ! loin de mon oncle , de vous , j'ai quitté tout ce qui m'est cher , je vis !... mon amour est expié... j'habite un désert , c'est ce qu'il me faut : je le voudrois plus triste encore. Cette chaîne de montagnes qui le dérobe presque à tous les yeux , ne me cache point assez : le jour m'afflige , la nuit me désespère , le calme de la nature ne peut me rendre au repos ; je me condamne à la solitude ; je m'arrache à tout , & son image me poursuit !..... Est-ce ainsi qu'on haït ? Ah ! lorsque M. de Senanges m'a abandonné une terre dont je m'étois promis de ne jamais approcher , qui m'eût dit qu'elle seroit mon asyle ? Qui m'eût dit , sur-tout , que j'y regretterois les jours que j'y ai passés près de lui ? Persécutée alors , mais irréprochable , je n'avois à me plaindre

que du fort ; j'étois bien avec moi-même , & me croyois au comble de l'infortune. J'y suis arrivée... l'avez-vous vu ? vous a-t-il écrit ? S'il étoit malheureux !... Quoi ! je serois assez foible , assez lâche pour m'y intéresser ! non ; c'est par un motif noble , que je ne lui souhaite point de mal , & je m'en applaudis ; il en est plus coupable. De grace , qu'il ignore ma retraite. Jugez par l'importance du secret que je vous révéle , du tendre attachement de votre malheureuse amie.

P. S. Comme je ne fais si le maréchal de*** est à Paris ou dans ses terres , voulez-vous bien envoyer cette lettre à son adresse ? il ne faudra point le lieu d'où j'écris. Je voudrois qu'il pût réussir dans ses sollicitations pour la place que je demande... je n'ose le nommer ; j'aurai sûrement du plaisir à le haïr , si je peux lui être utile.



LETTRE LXXIX.

*De madame de *** à madame de Senanges.*

Quelle joie j'ai ressentie en recevant votre lettre ! mais qu'elle m'a affligée quand je l'ai lue ! Mon amie , ma chere amie , quoi ! cent lieues nous séparent ! Je ne puis voler dans vos bras , vous porter les consolations de l'amitié ! Que vous m'avez donné d'inquiétude ! hélas ! je ne suis pas plus tranquille. Victime intéressante de l'amour & de l'honneur , que vous avez de droits sur mon ame ! O ciel ! le chevalier fut aimé , & c'est lui qui cause tous vos chagrins ! il a pu trahir votre confiance , manquer à la probité , & vous le pleurez ! & vous daignez le fuir , vous intéresser à lui ! solliciter , à son insu , la place qu'il ne mérite plus d'obtenir ! il ne mérite

que l'indignation , ou plutôt un entier oubli. Vous l'oubliez ! vous qui ne parlez que de lui ! Vos protestations de haine sont des transports d'amour. Vous détestez le crime , & adorez le coupable ; vos reproches partent d'un cœur brûlant de passion , & l'image de l'ingrat vous suit moins pour vous irriter que pour vous attendrir. Ah ! ne le laissez pas tant , c'est le moyen de vous en détacher plus vite. Avez-vous cru vous guérir en vous éloignant ? Mon amie , vous n'avez fait qu'une imprudence inutile à votre repos , & qu'il ne tient qu'à un monde cruel de mal interpreter. Vous voilà livrée à vous-même , au milieu des montagnes , parmi des rochers solitaires , qui retentissent de vos regrets ; vous avez cru que cette nature sauvage vous affermiroit contre les foiblesses du sentiment. Que vous vous êtes trompée ! Les asyles de la mélancolie nourrissent l'amour dans les cœurs tendres , par la tristesse même qu'ils leur

leur inspirent. On y est seul avec son cœur , on pèse sur le trait qui le blesse ; les impressions s'approfondissent , les larmes coulent , on y trouve un charme funeste , & le mal s'aigrit par le remède qu'on y vouloit apporter. Revenez parmi nous , vous y trouverez des distractions , des conseils , des ames qui parleront à la vôtre ; tout est muet où vous êtes , excepté votre cœur , dont la voix est contre vous , en faveur du perfide que vous cherchez peut-être en croyant le fuir. L'amour malheureux soupire , sans qu'il s'en apperçoive , après un recueillement qui l'augmente. Nous vous préserverons ici de ces illusions de la sensibilité. Si ces motifs ne vous touchent pas pourrez-vous résister à la douleur de M. de Valois ? Il est au désespoir ; il y a quelques jours qu'il vint chez moi ; il m'interrogea sur le mystère d'un si brusque départ : je ne savois que lui dire ; nous pleurions ensemble.

ble ; & , les yeux baignés de larmes , je voulois le consoler. Mon amie , vous lui devez trop pour ne pas finir sa peine , & mettre votre réputation à l'abri des conjectures malignes. Vous êtes jeune , belle & vertueuse ; que de titres pour être calomniée ! Ne laissez point de prise aux propos , & n'ayez pas contre vous le crime des apparences. Pour tranquilliser M. de Valois , j'ai imaginé de lui dire que M. de Senanges étoit secrètement à Paris , avec le dessein de se raccommo-der avec vous , & que peut-être vous aviez voulu échapper à ses poursuites. Je ne me reproche point un mensonge qui vous justifie. Encore une fois , quittez votre lugubre habitation ; je tombe à vos genoux pour vous en prier. J'ai remis moi-même votre lettre au maréchal , qui m'a chargé de vous mander que l'affaire du chevalier prenoit la meilleure tournure , & c'est vous qui l'obligez !

quelle femme vous êtes ! & que dans vos foiblesses vous me paroissiez supérieure , même à la vertu des autres ! Adieu : je croyois qu'il m'étoit impossible de vous aimer davantage ; mais vos malheurs m'ont fait sentir les progrès de l'amitié.

LETTRE LXXX.

Du chevalier de Versenay au baron.

ELLE est partie !... elle emporte mon ame avec elle ; je n'existe plus que par le sentiment de la douleur , le seul qui me dispute au néant : tout m'afflige , je n'envie plus la possibilité d'être heureux. Elle est partie !... & l'on ignore le lieu de sa retraite ! Ah ! baron quand j'ai appris cette affreuse nouvelle , j'ai cru que cent poignards entroient à la fois dans mon cœur , ce moment m'a fait anticiper sur les horreurs de la mort : mon sang s'est glacé , ma

raison s'est perdue, je ne voyois qu'à travers un voile funebre. Revenu de ce premier faiblissement, j'ai interrogé tous ceux qui pouvoient me donner quelque indice, & satisfaire mon avide curiosité. J'ai erré de toutes parts, j'ai fait des recherches dans les couvens de Paris & des environs, & je n'ai recueilli, pour seuls fruits de mes soins, que de nouvelles inquiétudes. Aux éclats de mon désespoir a succédé un chagrin sombre & la plus affreuse mélancolie. Cher baron, par quels forfaits ai-je donc mérité tous les maux que j'éprouve? J'aime à faire le bien, j'honore les hommes vertueux, je sens qu'ils m'inspirent une noble émulation; tout mon crime est d'être sensible. Dieu! si la sensibilité est un don, tu fais payer cher tes présens! Cause mystérieuse & cachée, moteur suprême, être des êtres, pourquoi nous as-tu jetés sur ce globe, puisque

les passions que tu nous a données
 sont autant de pièges où nous som-
 mes attendus ; puisque des senti-
 mens aussi purs que toi , s'aigrissent
 dans les cœurs les plus honnêtes
 & les plus doux ; puisque l'amour
 lui-même , qui devrait être le char-
 me de la vie , comme il en est la
 source , la remplit de troubles ,
 d'amertume , & déchire les âmes où
 il devrait verser la consolation ?
 Cette idée me plonge dans une
 rêverie , qui , pour peu qu'elle se
 prolongeât , me meneroit au tom-
 beau. Peut-être en ce moment ma-
 dame de Senanges pleure ! & c'est
 moi qui fait couler ses larmes , moi
 qui l'adore , moi qui mourrois avec
 délices , si un seul de ses regards
 honoroit mes derniers momens !
 Nous nous tourmentons tous deux ,
 avec le desir de notre mutuelle féli-
 cité ; qu'a-t-elle à me reprocher ?
 un mouvement , un transport indé-
 pendant de ma volonté , & qu'a

désavoué mon cœur, dès que j'ai été le maître de ma raison ; à quel fil le bonheur est-il suspendu ? O mon ami, je m'abandonne avec vous au cours de mes réflexions ; elles me soulagent, en m'enfonçant dans ma tristesse. Je ne crains point qu'elle vous importune ; quand elle m'accable, je rejette mon fardeau sur vous, & vous ne le repoussez jamais. O sublime amitié ! un des avantages de l'infortune est de forcer l'homme battu par la tempête à se réfugier dans son sein ; & qui n'a pas été malheureux, n'est pas digne encore d'avoir un ami.

LETTRE LXXXI.

*De madame de Senanges à madame ***.*

VOUS déchirez mon cœur, vos instances me désespèrent ; il m'est affreux de m'y refuser, il me l'est de vivre séparée de vous ; mais

n'espérez pas de m'en détourner. Moi , je m'exposerois à le voir !... hélas ! il n'est point haï ; ma colere me trompoit ; lui , haï !... plus coupable encore , je sens qu'il n'en feroit pas moins adoré.. Votre amie n'a plus qu'à s'ensevelir dans cette retraite : mon funeste amour m'y condamne. Je n'ai pu le vaincre ; je pourrai davantage ; je pleurerai ici , jusqu'à mon dernier soupir , mon égarement , son crime , & mon oncle & vous. Ma situation est affreuse , chaque jour , chaque instant en redouble l'amertume. J'erre dans ces lieux abandonnés , seule , loin de ceux que j'aime , privée de tout , & ne puis échapper au cruel ; il me suit jusques dans mon sommeil ; je m'en indigne , je veux envain m'y soustraire , tous mes efforts ne servent qu'à rendre plus profonde la blessure que rien ne peut guérir. Sachez plus , son forfait dont je me punis , & que je déteste.. le croi-

riez-vous ?... j'ai surpris en moi , au milieu de mon déchirement , même de mon indignation , j'y ai surpris , avec effroi , avec horreur , le vœu coupable de me retrouver dans ses bras ; j'en meurs de confusion , je vais perdre entièrement votre estime : mais je l'aime mieux que de vous surprendre un sentiment ; votre amitié me restera , votre pitié m'est due. Jugez à présent si je dois quitter ce séjour baigné de mes larmes ; témoin de mes sanglots , de mes combats & de ma foiblesse... Ah ! jamais !.... quoi ! je ne pourrai l'oublier ! quoi ! son souvenir , toujours repoussé , toujours présent !...

Mon oncle.. ah , ciel ! je reçois une lettre.. on me mande.. mon oncle se meurt ! je vole auprès de lui , je m'accuse de son état , je déteste mon absence , je fremis de mon arrivée. Si je ne le serre dans mes bras , si je n'embrasse qu'une ombre ! si... conservez ses jours ,

grand dieu ! & prenez ma vie ;
n'enlevez point à l'humanité votre
plus parfaite image ; ce que je ne
mérite pas d'obtenir , je vous le
demande pour vous-même. Je ne
fais où je suis , je sens tous les
maux à la fois. Ah ! j'ai pu le quit-
ter ! je ne me le pardonnerai jamais.
Mon amie , une fluxion de poitri-
ne.... il est expirant : le sort me
réservait ce dernier coup , & j'y
succomberai , je n'ai plus que cet
espoir. Retourner dans le lieu que
cet homme habite ! quel supplice,
n'importe , j'y cours... mes projets !
mes résolutions , mon intérêt mê-
me , tout est oublié.... un avenir
affreux s'ouvre devant moi , mais
c'est sur le plus sensible , le plus
honnête , le plus respectable des
hommes que je pleure , je le rede-
mande au ciel , à toute la nature :
mes crimes seront-ils entendus ? Tra-
hie par ce que j'adorais , tremblan-
te pour le digne objet de mes plus

tendres affections, suis-je assez infortunée? Non, cruel, non, je ne pense plus à toi; je ne songe qu'au danger de l'être le plus vertueux, de celui qui te ressemble le moins. Hélas! j'avois retrouvé en lui un second pere, il en avoit les bontés; je l'aime trop pour parler de ma reconnoissance; mais vous savez, mon amie, ce qu'il a fait pour moi; mon bonheur fut son ouvrage. Je lui devois plus, je lui devois toutes les vertus; si j'avois suivi son exemple; & je ne le reverrois pas! ses yeux seroient fermés pour toujours! j'en serois privée... privée à jamais! je ne puis, je ne saurois soutenir cette accablante idée. Combien de jours doux & paisibles j'ai passés auprès de lui! hélas! ils ne peuvent renaître; mais qu'il vive, que je le voie, que chacun de mes instans soit marqué par de nouveaux soins, & je supporterai tout. Quel moment de dé-

fordre & de douleur ! que de tour-
 mens ! & que j'ai peu de forces !
 chere amie , je n'avois qu'un aïlle ,
 qu'un seul appui ; peut-être à l'heure
 que je vous parle , peut-être je n'en
 ai plus. L'abyme s'ouvre , il va se
 refermer sur moi ; je retombe au
 pouvoir de M. de Seranges. Oui ,
 si M. de Valois m'est arraché , j'ai
 tous les malheurs à craindre , je les
 envisage tous ; mais je ne sens , je ne
 redoute que celui de le perdre. Tout
 est prêt... Adieu , mon amie ! jugez
 si je vous aime ! je vous aime ! je
 vous en assure au milieu de tant
 d'agitation , de troubles & d'alar-
 mies. Que vais-je apprendre ?... je
 viens de me trouver bien mal... je
 suis mieux , je pars.



L E T T R E L X X X I I .

Du baron au chevalier.

MALHEUREUX jeune homme ! de quoi vous plaignez-vous ? Cette même sensibilité qui cause vos peines , peut-être un jour doublera vos plaisirs. Vous êtes dans l'âge où l'on s'exagere tout , & particulièrement ses infortunes , où l'on n'oublie que ses torts. Le revers dont on est la cause est toujours le crime de la providence ; on ne se reproche rien , elle seule a tout fait , & il se joint à une légèreté pardonnable une ingratitude qui ne l'est pas. Croyez-moi , vous êtes trop heureux d'être sous l'empire de cette providence , toujours agissante pour le bonheur même de ceux qui l'attaquent : vous la calomniez , moi je la bénis , elle veille également sur nous deux. N'est-ce pas elle qui

a mis sur votre route un ami qui s'offroit pour vous conduire, & que vous n'avez pas écouté? N'est-ce pas elle qui vous le représente dans vos chagrins qu'il est prêt à partager? Cessez donc de vous livrer à des murmures injustes; à la rêverie d'un cœur malade, & aux sophismes d'un esprit faux. Quoi qu'il en soit, votre lettre m'a vivement affecté. Je suis ému de votre situation : vous ne pouvez l'imputer qu'à vous ; mais elle n'en est que plus affreuse, & je n'en suis pas moins attendri. Quoi ! madame de Senanges a disparu, & l'on ignore où elle s'est retirée ! que je la plains ! cruel homme, dans quel cœur avez-vous jetté la désolation ? Mais je suis loin, en ce moment, de m'élever contre vous, il me vient une idée, n'en abusez pas ; je ne vous la dis que pour vous tranquilliser. Je soupçonne qu'elle est allée dans une terre qu'elle a dans le *** ; c'est un séjour sauvage, fait

exprès pour une ame triste & passionnée; au nom de l'amitié, n'abusez point de ma conjecture : la moindre indiscretion , en déshonorant madame de Senanges , vous perdrait sans retour dans son cœur & dans mon esprit. Calmez-vous , supportez le mal que vous vous êtes fait , ayez du moins la philosophie du malheur : elle consiste dans le courage , & il n'est point d'extrémités dans la vie où il soit permis d'en manquer.

P. S. Vous ne me parlez plus de madame d'Ercy : que devient-elle ? C'est une tête légère , vous le savez ; un cœur gâté , c'est moi qui vous le dis : prenez vos précautions , je vous le répète. Adieu.



L E T T R E L X X X I I I .

De la marquise d'Ercy au chevalier.

QU'EST-ce donc que vous faîtes avant hier, mon cher chevalier, dans le bois de ***? Vous marchiez à grands pas, vous aviez l'air égaré, un geste convulsif, & une allure tout-à-fait sauvage: dès que vous m'avez apperçue, vous vous êtes enfoncé dans une allée sombre, comme si l'aspect des femmes vous étoit devenu antipathique. D'honneur; vous ressemblez à un certain *prince triste* qui figure dans je ne sais plus quel roman, ou à ce fou de Roland qui déracinoit des arbres, parceque sa maîtresse étoit infidelle; ou, si vous l'aimez mieux, à don Quichotte dans la forêt noire: il ne vous manque plus qu'un palefroi pour monture, une princesse à disenchanter, & des géans à pourfen-

dre. Quand on est ridicule , il faut l'être à ce degré-là ; cela devient amusant pour les autres. C'est donc une affaire arrangée , vous voilà paladin dans l'aine. Madame de Senanges doit bien rire de toutes vos extravagances ; elle vous a ôté votre raison , votre figure , vos graces ; & en dédommagement , que vous a-t-elle donné ? Rien. A merveille , elle vous traite en véritable preux ; on du plus ; pour être tout-à-fait dans lo costume , elle s'en est allée bien loin , bien loin... On n'a pas pu me dire où ; c'est une chose consacrée dans les archives des Esplandian , des Amadis & des Palexandre , qu'il doit y avoir cent lieues au moins , entre les soupirs d'un chevalier & les beautés de sa dame : vous voi à tous les deux dans les grands principes , vous adorant à une distance convenable. Je raffole de cette maniere d'être. Raillerie à part , chevalier , pourquoi donc madame

de Senanges vous a-t-elle inhumainement abandonné ? Il y a mille tournures à donner à cette absence-là : je ne suis pas encore au fait des meilleures. J'ai moi-même été passer quelques jours à la campagne , il faut que je me remette au courant. Tout ce que je fais d'avance , c'est que madame de Senanges ne vous échappe , soyez-en bien sûr , qu'afin que vous ne lui échappiez pas ; & puisqu'elle a pu vous enforcer au point où vous l'êtes , je suis tentée , moi , de la croire capable de tout. Au reste , comptez toujours sur mon amitié : je vous regarde comme un homme qui auroit deux ou trois liecles sur la tête : qu'est-ce que cela fait ? On inspire de la vénération & de la curiosité , tout est au mieux. Adieu , chevalier , avant peu je vous donnerai des preuves non équivoques de mon affection , il faut bien pardonner.

B I L L E T

*De madame de Senanges à madame de
***, son amie.*

JE suis arrivée hier au soir, je respire : M. de Valois est mieux ; je l'ai tenu embrassé pendant un quart-d'heure, sans pouvoir dire une parole : il ne m'a point fait de reproches, il m'a reçu avec bonté, j'ai goûté un instant de joie. Demain je serai chez vous à votre lever, ce seront encore quelques momens de bonheur. Hélas, qu'ils passeront vite ! Adieu.

B I L L E T

*Du chevalier à l'amie de madame de
Senanges.*

EST-il vrai ? madame de Senanges est de retour ? Je n'ose lui

écrire , j'ose encore moins me présenter chez elle. J'ai recours à vous , ayez pitié de mon trouble ; mon état est fait pour attendrir l'ame la plus insensible : la vôtre est bien loin de l'être. Je vous ai conté naïvement l'histoire & les progrès de ma passion , je ne vous ai point caché mes torts ; vous m'avez écouté avec indulgence , & n'y avez vu que ceux de l'amour. Ah ! madame , si vous daignez dire un mot en ma faveur... Sans vous je n'ai plus d'espoir. J'attends votre réponse , je tremble d'un refus ; mais j'espère que vous excuserez ma demande. Je suis au désespoir : il faut me plaindre , & non me juger.



B I L L E T

*De l'amie de madame de Senanges
au chevalier.*

MADAME de Senanges étoit chez moi, monsieur, quand j'ai reçu votre lettre : elle a reconnu votre écriture, & est tombée dans mes bras presque évanouie. Revenue à elle, elle m'a défendu de prononcer votre nom, & je n'ai eu garde de la contrarier. Ne lui écrivez point, ce n'est pas là le moment; qu'on ne vous voie point autour de la maison : attendez tout du tems, & sur-tout de votre bonne conduite. Vous m'intéressez, parce que je vous crois honnête malgré votre égarement; mais vous avez blessé l'ame de mon amie, & je ne puis vous promettre de lui parler pour vous.

LETTRE LXXXIV.

De madame de Senanges à son amie.

EH bien ! suis-je assez foible ,
suis-je assez malheureuse ? je ne
puis voir même son écriture sans
être émue jusqu'au fond de l'ame.
Je voulois aller chez vous ce matin,
mais à peine suis-je remise du trouble
dont vous avez été témoin...
Qu'est-ce donc qu'il vous écrivoit
le perfide ? que peut-il avoir à vous
dire ? Que je m'en veux de vous avoir
imposé silence , quand vous étiez
prête à m'en parler ! Falloit-il m'en
croire ! Vous étiez bien sûre du
plaisir que vous m'auriez fait , en
bravant une défense douloureuse à
mon cœur , & qui devoit être inter-
prétée par le vôtre. Mon amie , je
l'aime plus que jamais. Ces lieux
où je l'ai vu si souvent à mes pieds ,
cette chambre témoin de son crime

& de sa soumission tout ensemble, ce jardin où je me suis égarée tant de fois en rêvant à lui, tous les objets qui m'environnent ne me retracent que son image ; tout m'invite à l'adorer, tout prend une voix pour le défendre.

Hier je causois avec mon oncle au chevet de son lit. Le chevalier, me dit-il, a eu pour moi des attentions que je n'oublierai jamais : il a passé lui-même deux fois par jour, pour savoir de mes nouvelles ; & quand les accidens avoient redoublé, il s'en retournoit les larmes aux yeux.

Mon amie, si mon oncle m'avoit regardée dans ce moment, il auroit vu les miennes couler. Je le quittai brusquement pour aller pleurer à mon aise dans un coin de la chambre. Ce bon M. de Valois ne se doutoit pas, en me parlant ainsi, de l'impression profonde qu'il alloit laisser dans le cœur de sa niece ; il ignore que cet homme si sensible

pour lui, est le Lieu qu'elle s'est choisi, & que sa tendresse pour moi rejaillit sur tout ce qui m'appartient. Ses traits sont altérés, dit-on, & c'est mon ouvrage ! Quoi ! ces traits charmans, si bien gravés dans mon cœur, le chagrin les a flétris ! j'en suis la cause ! & j'hésite à lui pardonner, à le voir !... Le cruel ! il ne m'a pas écrit : je ne l'ai point aperçu ; ha ! sans doute il a craint que je ne lui renvoyasse ses lettres, il a tremblé de me déplaire, & j'allois l'accuser d'un tort, quand il me donne la preuve la plus délicate de son attachement !

Dieu ! quelle nouvelle ! mon amie, combien je vais jouir ! La place de *** est accordée au chevalier : concevez-vous mes transports ? Ne nous plaignons point des tourmens de l'amour, puisqu'ils amènent de si grands plaisirs. Il ne fait rien des démarches que j'ai faites, je ne ferai point connue, je ferai

doublement heureuse. Je vous quitte pour écrire au maréchal & le remercier de ses soins : il ne fait pas toute l'étendue de son bien-fait.

B I L L E T

*Du maréchal de *** à madame de Senanges.*

VOUS êtes très-aimable, madame ; mais vous vous intéressez pour des gens qui ne sont guère sages. J'ai vu ce matin le chevalier de Versenay , il avoit l'air d'être furieux de la faveur de la cour : il vouloit remercier le ministre ; & , fût à peine d'avoir obtenu , il songeoit à sa démission. Je n'y conçois rien. J'ai tâché de lui remettre la tête , je lui ai fait entendre qu'il manquoit à ses amis , que c'étoit mal payer leur zele que de faire un pareil éclat ; je vous ai nommée...

nommée... j'ai cru qu'il étoit devenu fou ; il s'est enfui sans me dire un mot, & m'a laissé tout stupéfait d'une scène qui, je crois, n'a pas encore eu d'exemple. Vous m'expliquerez peut-être cette énigme : j'espère toujours que le chevalier voudra bien pardonner au roi de l'avoir préféré à ses concurrens ; & de quelque manière que la chose tourne, je ne me repentirai pas de mes démarches que j'ai faites par vos ordres.

LETTRE LXXXV.

Du chevalier à madame de Senanges.

O Ciel, ajoute aux facultés de mon ame, fournis-moi des expressions dignes de mes transports, & sois toi-même, en m'inspirant, l'organe de ma reconnoissance. Dans cet instant, le plus beau de ma vie, vous me pardonnerez,

Partie II.

P

madame , d'oublier vos ordres , de n'obéir qu'à mon cœur... Je ne me connois plus , je mouille de larmes le papier que j'écris en tremblant. Image de la divinité , vous qui n'opposez à l'offense que des bienfaits , il est impossible que vous rejettiez mon hommage. Quoi ! du fond de votre solitude vous songiez à m'être utile ! j'occupois votre souvenir ! & je voulois refuser une place que j'obtiens par vous ! & je n'ai pas deviné la main d'où partoît un tel service ! je ne me le pardonnerai jamais. Si mon cœur étoit aussi grand , aussi sublime que le votre , je ne m'y ferois bas trompé. Combien vous l'emportez sur moi ! vous m'accablez par des vertus : je vous défie d'être plus vengée : vengée ! dieu ! seroit-ce là votre projet ? j'en frémis. Tout pénétré que je suis de vos dons , si le cœur n'y avoit point de part , ils me seroient affreux , je les accepterois par obéis-

sance ; mais j'irois mourir à vos pieds , décoré du titre que je tiendrois de votre générosité , & non d'un autre sentiment. Rassurez-moi : permettez-moi d'aller tomber à vos genoux ; que je lise dans vos regards , ou mon pardon , ou mon arrêt. Souvenez-vous des momens où vous juriez de m'aimer toujours ; une faute que l'amour fait commettre , ne doit être punie que par l'amour. Daignez seulement me recevoir , votre premier regard vous convaincra mieux que tous mes discours , de la vérité de mon repentir : voyez-moi , c'est tout ce que je veux.

BILLE T

De madame de Senanges au chevalier.

HÉ bien , monsieur je vous verrai , j'y consens ; mais j'exige que vous alliez prendre madame de ***, & que vous veniez avec

elle. Ne me parlez point de reconnaissance ; si je vous ai servi , c'est moi qui vous dois. Je vous remercie de l'intérêt que vous avez pris à la maladie de M. de Valois , il vous acquitte de tout ce que j'ai fait pour vous.

LET TRE LXXXVI.

Du chevalier à madame de Senanges.

QUELLE scene attendrissante !
 L'impression m'en est restée toute entière. C'en est fait , vous m'avez élevé jusqu'à vous ; je n'apperçois plus la difficulté des conditions , je n'envisage que la gloire de les remplir. J'ai retenu toutes vos paroles : mon ame avide les dévorait . à mesure que vous les prononciez.

Chevalier , m'avez-vous dit , je vous pardonne , c'est déclarer assez que je vous aime. Je vous en re-

nouvelle l'aveu , & j'en fais le serment entre les mains de mon amie ; mais elle recevra le vôtre , & je l'exige en sa présence , que vous respecterez toujours mes devoirs , mes principes , le nœud fatal qui me lie. L'amitié sera témoin de vos promesses , l'honneur en fera le sceau , l'amour la récompense ; & si vous y manquez , vous blessez à la fois l'amour , l'honneur & l'amitié.

Non , mon adorable maîtresse , non , je n'y manquerai jamais : je vais employer à vous mériter l'ardeur que je mettois à vous obtenir. La certitude que je vous en donne est fondée même sur ma faute ; elle m'a appris que je pouvois m'égarer , & ma force dépend aujourd'hui de la connoissance de ma foiblesse. Chaque degré de perfection qui me rapprochera de vous , sera une jouissance pour mon cœur ; plus les desirs que vous ferez naître seront ar-

dens , plus il me fera doux de les enchaîner à vos pieds , & je mesurerais mon plaisir aux tourmens du sacrifice. Vous aimer , être aimé de vous , vous rapporter toutes mes actions , épurer mes pensées en vous les adressant , acquérir quelques qualités pour les associer à vos vertus , ce bonheur me tiendra lieu de tout , il sera le vôtre ; & je chercherais une autre volupté ! Non , une étincelle de votre ame a passé dans la mienne. J'adopte vos affections , vos goûts , vos sentimens. Déplorons seulement , mais pour la dernière fois , déplorons ensemble le malheur de deux êtres tels que nous , entraînés l'un vers l'autre par le penchant de la nature , & séparés par l'autorité des loix. Il faut que vous gardiez à votre tyran , que dis-je , à votre bourreau , des charmes qui n'appartiennent de droit qu'à l'objet aimé ! Il faut que celui dont la tendresse vous déifie , respec-

te le cruel dont la jalousie vous outrage !... Il faut... ô tyrannie du préjugé ! source intarissable de larmes... Mais baïssons le voile sur ce tableau de l'infortune... il n'en est plus pour moi. J'ai lu ma grace dans vos yeux ; tout est riant aux miens ; la peine est déjà loin , quand la félicité commence. J'oublie tout ce que j'ai souffert ; les âmes sensibles ont ce privilege sur les autres , que parvenues au comble des malheurs , elles conservent dans sa pureté la source des grands plaisirs.

LETTRE LXXVII.

Du vicomte de Senanges au commandeur de Senanges.

C'EST trop endurer : mon parti est pris , commandeur. Je ne vous écris point pour vous demander conseil , mais pour vous instruire de ma résolution , qui est inébranlable. J'aime madame de Senanges

plus que jamais ; mon sang , à son nom seul , s'enflamme & me suffoque. Je me suis séparé d'elle par un mouvement d'orgueil , ou plutôt parce que j'étois fatigué moi-même des tourmens que je lui faisois souffrir. Mon ame , en retombant sur elle de tout son poids , a senti le besoin de se livrer à sa passion , dussé-je en mourir & entraîner avec moi celle à qui le sort m'unit. La jalousie , affreuse quand on s'y abandonne , est la plus infernale des furies , lorsqu'elle est concentrée. Au défaut d'un autre aliment , mon cœur se dévore lui même. Vous n'imaginez pas le supplice que j'éprouve. J'ai beau me distraire par des exercices violens , passer ma vie à la chasse , me plaire à détruire des animaux , n'ayant point d'autres êtres à tyranniser ; le trait empoisonneur me suit , il me brûle , il s'attache plus fortement à mon cœur , à mesure que je veux l'en retirer : chaque ef-

fort est douloureux : tous sont vains. Je trouve madame de Senanges dans l'autre où je vais me cacher , sur le roc que je gravis. Tantôt je la vois parée de tous ses charmes , digne des hommages de l'univers , toutes les fougues de l'amour s'emparent alors de moi : tantôt je me représente les jours de son infortune ; je la vois mourante à mes pieds qu'elle arrose de larmes , & palpitante sous le poignard que je leve sur son sein. Ce souvenir seul m'arrache des cris , je frissonne , je pleure ; & , le croirez-vous ? je suis plus malheureux de m'être privé de mes fureurs , que je ne l'étois en les exerçant sur elle. O Dieu ! avec quelle ame m'as-tu fait naître ! L'excès de la sensibilité mene donc à la barbarie ! Mon amour m'épouvante , & je serois désespéré d'en guérir. Il est de ma destinée d'être le fléau de ce que j'aime ; celle de madame de Senanges est de vivre

avec moi. Les autels ont reçu nos sermens , je les réclame : je refaisis ma victime , elle m'appartient ; j'use de mes droits , puisque je n'ai pu rien gagner sur les sentimens. Eh quoi , tandis que mes jours sont tissés d'horreurs & d'amertume , les siens coulent dans la paix & l'indépendance ! Celle qui est à moi fait l'enchantement de tout ce qui n'est pas moi ! je l'adore , & elle peut me haïr avec sécurité ! que dis-je ? elle peut insulter à ma peine dans les bras d'un autre ! O rage ! Prenez pitié , mon frere , d'un malheureux qui vous aime , qui respecte les liens du sang , obéit aux impressions de la nature , ouvre son cœur à l'amitié , & qui n'est devenu féroce que pour trop sentir l'amour. Une femme que j'ai rencontrée quelquefois à Paris , & qui me prie de ne la point nommer , me mande que madame de Senanges est plus aimable , plus belle , plus fêtée , plus bril-

lante que jamais ; cependant , sous l'apparence du zèle le plus vrai & le plus désintéressé , elle me donne des soupçons horribles sur sa conduite. Je crois tout , je pars pour l'épier moi-même , pour m'enivrer du poison qui me tuera. Cette femme me recevra secrètement ; je vous verrai chez elle. Ne parlez point de mon projet , j'ai besoin du mystère le plus profond. Quel est donc ce chevalier si assidu auprès de madame de Senanges ? C'est la première fois qu'un homme la voit avec autant de suite. Que veut dire le séjour qu'elle a fait à sa terre ? Tout m'alarme , tout m'irrite ; le volcan fermente depuis assez long-temps , il faut qu'il éclate : je veux être éclairci , vengé , quitte à pleurer ma vengeance. Malheur à tout être qui , plus heureux que moi , me fera mieux sentir mon infortune ! elle est au comble ; ne suis-je pas pour vous-même un objet d'effroi ? Vous devez me plain-

dre , vous devez m'aimer ; suis-je le maître de l'astre qui me domine ; suis-je le maître des bouillons de mon sang , & de la fièvre ardente allumée dans mes veines depuis que j'ai la faculté de sentir ? Ah ! quand tu me verras , serre-moi dans ton sein , ne me fais point de reproches , ne me donne point de consolations : les uns me feroient odieux , les autres inutiles.

Fin de la Seconde Partie.

LES
SACRIFICES
DE L'AMOUR,
OU
LETTRES

*De la Vicomtesse de SENANGES , &
du Chevalier de VERSENAY.*

PAR M. DORAT.

Vulnus alit venis , & cæco carpitur igni.

TROISIEME PARTIE.



A AVIGNON ,

Chez JEAN - ALBERT JOLY , Imprimeur
& Libraire.

1793.



LETTRES

DE LA VICOMTESSE

DE SENANGES

ET DU CHEVALIER

DE VERSENA Y.

LETTRE LXXXVIII.

Du commandeur à son frere.

S'IL en est tems encore , gardez-vous de partir : que voulez-vous faire ? O Dieu ! daus quel abyme vous jettez-vous ? Je crois deviner quelle est la femme qui vous a empoisonné de soupçons , & le motif du zele atroce dont elle se pare : la conduite de madame de Senanges me paroît irréprochable. Faut-il que vous soyiez furieux , parce

qu'elle est tranquille ? On ne peut commander au bouillon du sang, dis-tu ? Eh , malheureux ! fais toi saigner.

Votre lettre m'a rempli de terreur , & pour vous , & pour l'objet intéressant que le sort a mis en votre pouvoir. Sans doute je voudrois vous voir retourner avec madame de Senanges , si vous pouviez vous vaincre ; mais je vous arracherois moi-même d'entre ses bras , si vous conserviez les mêmes dispositions. Infortunée créature ! n'a-t-elle pas assez souffert ? êtes-vous digne de l'aimer encore , vous qui l'avez tyrannisée sept ans , sans qu'elle vous ait donné le sujet d'un reproche légitime ? Rougissez & tremblez de vos nouveaux transports. Je vous aime , oui , je vous aime , mais je protege l'innocence , la foiblesse & la vertu. Ah ! mon frere , devrois-je avoir à les protéger contre vous ? Adieu.

L E T T R E L X X X I X.

De madame de Senanges au chevalier.

JE suis sûre enfin de la pureté de ton amour, le mien peut éclater. J'ai reçu ton serment, ta probité en est le garant, mon amie le témoin. Je te rends ma confiance, le passé est anéanti, l'avenir ne m'alarme plus : je m'enivre du présent. Dieux ! combien la vertu m'est chère ! ton retour vers elle me donne le droit de te dire à quel excès je t'aime. Va , j'adore jusqu'aux maux que j'ai soufferts ; ils font ma sûreté. Une autre hésiteroit peut-être à se fier encore à vous ; mais la défiance est le partage des âmes communes , les cœurs généreux pardonnent. C'est ta faute qui me répond de ton courage. Tu me connois d'ailleurs ; tu fais que ton estime m'est plus que toi-même ; écoute ,

s'il me falloit perdre l'un ou l'autre ,
mon choix seroit bientôt fait , & je
n'y survivrois pas. Cher amant ,
tous les feux de l'amour sont dans
mon cœur , mais la vertu n'en forti-
ra pas plus que ton image. Etre di-
gne de toi , l'être toujours de tous
deux m'agrandit à mes propres yeux
pour m'élever aux tiens , voilà le
motif de ma résistance : ma force
est ton ouvrage , elle surmontera
tout. Garde-toi sur-tout de m'accu-
ser de froideur ; toi , m'en soup-
çonner ! toi !... ah , s'il m'étoit per-
mis de voler dans tes bras , de t'ou-
vrir les miens , d'obéir à l'attrait le
plus doux ! si je le pouvois sans re-
mords , sans te couvrir de ma foi-
blesse , sans rougir devant toi , tu
me verrois alors , heureuse de mon
abandon , tomber à tes pieds , y dé-
vancer tes vœux. Je m'immole au
devoir , n'en murmure point : cet
effort incroyable , s'il nous coûtoit
peu , s'il étoit ordinaire , seroit-il

fait pour nous ? Soumettons-nous au sort ; il ne nous a pas unis ; je dois respecter le nœud qui m'accable ; tu me l'appéfantis ; mais rien ne peut le rompre : pour-être haï , en est-il moins sacré ? Cette voix intérieure , ce juge inflexible qu'on porte en soi , & qu'on ne surprend jamais , quelquefois m'intimide & me trouble ; tu l'emportes cependant , & ton pouvoir (quel est donc ce pouvoir ?) est plus fort que sien ; je lui soumets ma conduite , mes principes ; je lui soumets tout , excepté un sentiment que ni le ciel , ni les jugemens des hommes , ni mes efforts ne sauroient m'arracher. Eh quoi ! je me ferois des reproches ! Maîtresse de ses actions , l'est on de son cœur ? le mien est pur ; le mal est de céder , non de sentir. Ce que tu m'as inspiré ne peut être criminel. Ce fatal ferment , pourquoi n'est-ce pas à toi que je l'ai fait ? Inutiles regrets ? nos âmes sont confondues :

quel bien vaut celui-là ? ah ! livrons-nous à d'innocens transports : nous nous aimons , nous sommes vertueux , nous avons tout. Que je suis contente ! je m'abandonne à mon amant , je ne le redoute plus ; mes frayeurs sont dissipées ! mon ame est tranquille , ton empire plus absolu ; tu as recouvré mon estime ; j'ai retrouvé ma gloire ; elle tient à la tienne. J'ai cru l'avoir perdue , dès que tu as été coupable. Adieu ; si j'étois susceptible d'une seule pensée contraire à ce que je dois : c'est à toi que j'aurois recours pour m'aider à en triompher.

LETTRE XC.

Du chevalier à madame de Senanges.

TOI ! oui , toi , les délices de ma vie ! baunissons à jamais ce trite vous qui effarouche l'amour : mettons dans nos entretiens , dans

nos lettres , la vérité , l'ivresse , la flamme de nos cœurs. Le langage de la passion doit-il être assujéti au frein de l'usage ! le sentiment n'en connut jamais l'usage ! Ah ! que nous importe ? rendons-nous à la nature. Que d'élévation dans ce que tu m'as écrit ! tu es la seule femme qui puisse ainsi changer en faveur précieuse la plus cruelle des privations. J'ai lu jusqu'au fond de ton ame ; tu m'en as ouvert tous les trésors ; qu'elle est noble & tendre à la fois ! Ton héroïne n'est point imposant & dur ; il attire , se communique , il invite à l'imiter : une seule pensée mêle de l'amertume à mon bonheur. Un autre que moi a possédé tes charmes ; un devoir atroce a légitimé pour toi les embrassemens d'un monstre ! tu as pu accorder au plus cruel des hommes ce que tu refuses à ton amant ! Ecartons cette idée , elle m'ôteroit le courage , & détruiroit tous mes plaisirs. Ah ! ton ame

alors , cette ame dont je jouis ,
 que personne n'a connue avant
 moi , se retiroit en elle - même ,
 & ne se laissoit point approcher ;
 c'est à moi seul qu'elle s'est donnée ;
 & je desire , & je regrette ! ah !
 pardon. Je suis aimé , dois-je me
 plaindre ; tu trouves le secret de
 contenter l'amour , sans rien pren-
 dre sur la sainteté du serment. O ser-
 ment redoutable ! ma chere maîtref-
 se , je l'abhorre , parce qu'il te lie ;
 je le respecte , pour t'égalér ! Oui ,
 oui , je serai digne de toi , je le veux.
 J'aurai toujours avec moi la lettre
 que tu viens de m'écrire ; & si les
 desirs m'égarent , je la relirai ; elle
 me donnera la force de me vaincre...
 Qu'est-ce donc que tu veux dire ,
 avec ce juge inflexible qui t'alarme
 quelquefois ? Ah ! qu'a-t-il à te ré-
 procher ? ne parle jamais de re-
 mords ? ils ne sont pas faits pour
 toi.



L E T T R E X C I.

De madame de Senanges au chevalier.

C'Est de l'état le plus affreux que je passe à la douce tranquillité; & si l'horrible souvenir de ce que j'ai souffert se présente à moi, c'est pour me faire mieux sentir le bonheur de mon état présent. Mes maux sont effacés; les tiens seuls, ceux que je t'ai causés, me restent. Je voulois renoncer à toi! moi, dont tu es l'ame, qui t'ai donné la mienne avec si peu de réserve & tant de bonne foi, que tu es le confident comme l'objet de mes pensées, de mes vœux, de mes peines: ah! des plus doux plaisirs, & de tous mes sentimens! Va, je ne cherche point à la reprendre. Au milieu de mon désespoir, voulant me séparer de toute la nature & rentrer dans son sein, désespé-

rée , anéantie , je n'en étois pas moins à toi. Au comble du malheur , je craignois de t'affliger : je te cachois une partie de ce que je souffrois : je mourois de ma douleur , sur-tout de la tienne , du mépris affecté que je te marquois. Puisque j'existe , je n'ai pas cessé de t'estimer , j'étois à genoux devant le Dieu dont je brisois l'autel. Mais , dis , mon ami , est-ce qu'on raisonne quand on sent ? Ah ! tu connois peu l'amour , si tu t'étonnes de ses conséquences , de son désordre ! Mille fois dans un même instant , on accuse , on s'en repent ; on est en proie à l'impression qu'on déteste , à l'erreur qui vous tue , & à l'idée qu'on rejette. Aujourd'hui je suis heureuse... puisse , hélas ! ce calme charmant être aussi durable que mon amour.



LETTRE

 LETTRE XCII.

De madame de Senanges au chevalier.

VOILA deux jours que je ne t'ai écrit : tu es bien fâché , & tu as raison ; mais tu le feras bien davantage , quand tu sauras ce que j'ai fait. J'ai été voir ce matin une Religieuse de mes amies ; elle n'a cessé de me parler contre l'amour. Quoi , cher amant ! ce seroit un mal de t'adorer ? non , non ; je n'ai garde de le croire : nous sommes heureux , & le ciel est trop juste pour s'offenser du bonheur. Ne me suis-je pas assez immolée ? d'où vient donc que ma conscience... va , elle n'intimide mon amour que pour l'augmenter. Moi , des remords ! j'aime & n'ai point cédé... qui peut les faire naître ? je n'en fais rien ; je fais seulement que tu en triomphes , c'est bien plus que de les détruire.

Partie III.

B

Dussé-je en être accablée, je n'en voudrois pas un de moins, puisque c'est à mon amant que je les sacrifie. Si l'amour est un crime, ne m'envie pas le bien d'être coupable pour toi. L'excès de sensibilité, qui fera peut-être le tourment de mes jours ; m'est plus cher que la vie, s'il est le charme de la tienne. Que dis-je ! je sens qu'une éternité de peines, qui ne tomberoient que sur moi, ne sauroit balancer dans mon cœur l'objet que j'aime ; & (j'en demande pardon à l'être souverain qui m'entend) sûre de sa colère, je n'en ferois pas moins à toi : je ne craindrois que pour toi, & je le remercirois, s'il m'accabloit de tous les maux pour t'en préserver.

On t'a donc fait hier mon éloge ; & tu as écouté avec plaisir ? c'est ce dernier article qui me touche. Je ne fais que les ouanges qu'on te donne ; & ne peux jouir de celles que l'amour daigne m'accorder, qu'autant

qu'elles t'intéressent. C'est pour toi seul, c'est pour te plaire, que je voudrois réunir tout ; & si j'enviois quelque chose aux autres, ce seroit pour t'offrir davantage, non pour avoir plus.

BILLE T

De madame de Senanges au chevalier.

JE hais tout ce qui me distrait de ton idée. Je voudrois retrancher de ma vie les instans que je passe loin de toi ; & je préférerois un désert, où, seule avec mon amant, je puisse le voir toujours, à cette foule d'hommages, faux ou vrais, dont tu me crois si enchantée.

A propos de désert, on me contoit, ce soir, qu'un homme qui étoit seul, dans une loge à l'opéra, & ne se croyoit pas entendu, s'écrioit, à la vue d'une forêt : *Ma chere maîtresse, que n'y suis-je avec*

toi ! L'heureuse femme ! j'en veux à l'homme qui a dit cela ; ce transport & ce mouvement de sensibilité sont des larcins qu'il a fait à ton cœur.

LETTRE XCIII.

Du baron au chevalier.

AH ! cher baron , je vous ai tant de fois accablé de mes peines... Il est bien juste qu'enfin je vous fasse part de mon bonheur. Je vous ai instruit de mon raccommodement avec madame de Senanges ; vous avez su les conditions qu'elle y a mises , & le serment qui l'a confirmé : je me soumets à tout. J'obéis , je combats , je souffre & n'en suis pas moins heureux. C'est un secret particulier à cette femme unique , d'exciter les desirs les plus vifs , & de les enchaîner par un attrait plus doux , s'il est possible , que la féli-

cité qu'ils promettent... Quelque-
 fois un trouble inexprimable m'a-
 gite ; le désordre de madame de
 Senanges augmente le mien : je ne
 raisonne plus, ne vois plus, & suis
 prêt à tomber dans ses bras, c'est
 alors qu'un seul de ses regards impo-
 sants, quoique toujours tendres,
 m'avertit, m'arrête, me peint sa
 reconnoissance pour me dédomma-
 ger du sacrifice ; alors les desirs se
 taisent, il ne me reste plus à côté
 d'elle que cette émulation d'héroïs-
 me & de délicatesse à qui je dois tous
 mes plaisirs. Elle est loin d'être in-
 sensible à l'ardeur que je renferme.
 Quelquefois des larmes furtives
 tombent de ses yeux... Elle veut
 envain me les cacher : cache-t-on
 quelque chose à ce qu'on aime ? Que
 de femmes succombent avec froi-
 deur ! quelle ame dans sa résistance !
 elle allie tous les transports de la
 passion à toute la dignité de la vertu.
 Elle a le délire de l'amour, sans en

avoir les foibleſſes ; elle me donne ce qu'elle peut donner , & plus ſes devoirs ſont horribles , plus elle ſe croit obligée de les remplir. Il n'entre dans cette conduite ni manège , ni coquetterie , ni fauſſe gloire : elle eſt honnête , parce qu'elle ne jouiroit de rien , ſi elle ne l'étoit plus. Le ſuffrage public eſt moins ce qu'elle ambitionne , que la volupté ſecrete d'être bien avec ſoi-même , & toujours eſtimable aux yeux de ſon amant. Concevez-vous rien de plus ſublime qu'une femme jeune , belle , ſur-tout ſenſible , aſſez courageuſe pour immoler ſa jeuneſſe , ſes charmes , ſes ſentimens , au tyran qui la perſécute , & qu'elle abhorre ? Elle hait ſon époux , elle m'aime ; elle eſt fidelle à l'un , & pleure dans le ſein de l'autre les maux dont elle eſt à la fois & la cauſe & la victime : que diſ-je ! elle n'eſt fidelle qu'à ſes principes : non , non , ce n'eſt pas M. de Senanges

qui l'arrête... O ciel ! il conserve-
 roit de pareils droits sur ma maî-
 tresse ! cette idée m'indigne , elle
 suffiroit... attendons tout du tems &
 de l'amour , peut-être qui son ivres-
 se l'emportera sur des cruelles réso-
 lutions ; peut-être.... Ah ! renfer-
 mons dans mon ame ce vœu coupable ,
 ce vœu toujours renaissant ,
 toujours plus enflammé : dois-je
 avoir une pensée qui puisse offenser
 ce que j'aime ; Baron , ne redoutez
 plus rien des fougues de mon âge ;
 tout est soumis , tout est dompté.
 Madame de Senanges purifie le feu
 qu'elle allume , je m'élève à sa hau-
 teur : mon ame a tant à jouir ; elle
 est si délicieusement occupée , que
 les sensations n'agissent sur moi qu'à
 son insu ; elles s'anéantissent dans le
 sentiment , & je m'accoutume à un
 bonheur qui n'a pas besoin d'elle
 pour être entier , durable , & pres-
 qu'au-dessus de l'humanité.

Combien j'en connois le prix !

que je le goûte avec reconnoissance ! Il me semble que je vois se développer devant moi une suite brillante de jours paisibles. Que ce calme est doux ! je chéris jusqu'à l'orage auquel il succede. Adieu , baron , soyez toujours heureux : votre ami commence à l'être.

LETTRE XCIV.

De madame de Senanges au chevalier.

JE reçois , en rentrant , un billet de mon beau-frere qui m'inquiete extrêmement : il me demande un rendez-vous pour demain au soir. Eh ! que peut-il avoir à me dire ? je l'ai vu hier , il étoit embarrassé , contraint : si c'étoit !.... si son frere l'avoir chargé de me parler ! s'il avoit l'effroyable fantaisie de se racommoder avec moi !.... ah ! plutôt... la mort , plutôt tous les supplices ensemble , que celui d'être

arrachée à mon amant , de rentrer dans l'esclavage ; & de gémir encore sous le poids insupportable de la tyrannie ! j'en ai trop été la victime. Je m'y suis soustraite ; j'ai échappé aux chaînes de fer dont m'accabloit l'homme cruel qui vouloit être craint & ne pouvoit être aimé : jamais , jamais prières , promesses , menaces , jamais rien ne me fera renoncer au parti que j'ai pris. De quel œil reverrois-je M. de Senanges ? comment supporterois-je sa présence aujourd'hui qu'il auroit quelques reproches à me faire , & que son injustice ne seroit plus , comme autrefois , ma consolation ?... Pourquoi ma tendresse pour mon père fit-elle taire en moi tout autre sentiment que la crainte de l'offenser ?... Ce fut cette crainte , ce fut la timidité de l'enfance qui m'entraîna aux autels , & j'y jurai , en frémissant , de chérir celui que j'osois déjà détester. Peut-être ce premier tort

causa tous les siens ; sûr de n'être
 pas aimé, sa fureur, sa violence,
 des emportemens incroyables, le
 vengèrent de mon cœur, & affermi-
 rent un éloignement que je ne pus
 ni ne daignai lui cacher. Quel tems
 de ma vie, grand Dieu ! combien
 ton amie, combien ta maîtresse fut
 malheureuse ! cet homme fut le
 tourment de mes jours, comme tu
 en es le charme ; je le crains, je le
 redoute davantage depuis que je
 t'adore ; il eut des droits affreux...
 lui !... Cette idée redouble une hor-
 reur que je ne croyois pas suscep-
 tible d'augmenter. Mes nouveaux
 soupçons, ses persécutions passées,
 mes torts présens, tout me le rend
 un objet d'épouvante. Que dis-je !
 je lui pardonne les larmes qu'il m'a
 fait répandre, mais non le despotif-
 me de son cruel amour ; il est révol-
 tant, pour un être libre, dont la
 fierté s'indigne & dont la délicatesse
 gémit, qu'on prétende l'affervir, au

lieu de le mériter... Quoi ! M. de Senanges... Ah ! qu'il soit heureux qu'il le soit loin de moi ! je me respecte trop pour faire part au public de mes sujets de plaintes. De quelque manière qu'on me juge, je ne me justifierai point à ses dépens. Je n'en dirai point de mal, & je m'applaudis de ce que, même dans le tems où j'en ai le plus souffert, je ne lui ai souhaité que du bonheur ; mais jamais je ne retournerai avec lui. Non, non, je ne quitterai point la maison du meilleur des hommes ; je passerai ma vie chez lui, je la passerai auprès de lui ; & si le ciel reçoit mes vœux, il abrégera mes jours, s'il le faut, pour prolonger les siens. Il me seroit moins douloureux de finir, que de le perdre..... Pardon, cher ami ! je t'attriste & je m'alarme peut-être mal-à-propos ; mais ce billet me donne la fièvre, je n'en dormirai pas ; & puis, ce commandeur... depuis deux ou

trois jours , il a des conférences secrètes avec mon oncle. Dans le trouble où je suis , mon cœur avoit besoin de s'épancher. Parlons de toi ; j'aime à reposer mon ame sur ce qui me fait remercier le ciel d'en avoir une. Ne t'effraie pas ; tu fais que je suis extrême dans mes craintes , comme dans ma tendresse ; garde-toi de partager les premières , souffre seulement que je les adoucisse en te les confiant. Laisse-moi mes erreurs , je ne supporterois pas les tiennes. Ne porte ton imagination que sur des objets doux & rians , & plains-moi sans t'affliger. Je te manderai demain si j'en suis quitte pour la peur.

B I L L E T

Du chevalier à madame de Senanges.

N On, non , il ne se confirmera point ce pressentiment qui t'agite

t'agite. Les maux qu'il nous annonce sont trop affreux , pour que j'ose seulement les imaginer. Ah ! dissipe tes alarmes , ne mêle point d'amertume à l'ivresse de l'amour , à la sécurité du bonheur , à l'innocence de notre attachement. Sur quel motif M. de Senanges... mais je ne veux pas même prononcer son nom ; je ne veux m'arrêter que sur le bonheur d'être pardonné , de jouir de ton ame , de te livrer la mienne , d'être tout entier à toi. Que je suis heureux ! non , non , je ne crains rien. Que dis-je ! tu t'effraies , tu trembles , tu es tourmentée , & je suis tranquille !... je te trompe , est-il possible que ton cœur ait une peine qui ne réponde au mien ? Je te verrai ce soir , & j'espère que tes inquiétudes s'évanouiront dans cette entrevue.

LETTRE XCV.

De madame de Senanges au chevalier.

A H ! mon ami , quelle affreuse scène je viens d'essuyer ! j'avois raison de craindre ; mes pressentimens ne me trompoient pas. Impatiente de savoir ce que le commandeur avoit à me dire , j'arrive , je cours à son appartement : le premier objet qui frappe ma vue , j'en frémis encore , c'est mon persécuteur , mon tyran , l'homme qu'il m'a fallu jurer d'aimer , qui fit tout pour être haï , l'être qui ne m'inspira jamais que de l'effroi , M. de Senanges enfin. Dieu ! quel moment ! je me suis crue en son pouvoir. L'horrible serment qui me lie , mes malheurs passés , mes torts actuels , (si c'est un tort d'être sensible ,) sa présence m'a tout retracé ; & mon amour même en eût acquis

des forces, s'il en pouvoit prendre de nouvelles. Tremblante, éperdue, j'ai cru voir mon tombeau s'ouvrir, j'ai cru voir le barbare m'entraîner, m'arracher à toi. J'étendois les bras vers mon amant, je le demandois à tout ce qui m'environnoit, & dans mon égarement, je l'eussè peut-être demandé à M. de Senanges lui-même, si je n'étois pas tombée sans connoissance à ses pieds. Revenue à moi, je l'ai trouvé aux miens; ses mains pressoient une des miennes; je l'ai retirée frémissant, elle ne lui appartient plus... Je ne connois de maître que le ciel & toi.

Madame, m'a-t il dit, ma vue vous effraie; c'est ma faute & mon tourment. Je vous ai persécutée; l'amour au désespoir est cruel. Votre indifférence fut la source de mes fureurs; votre douceur ne put les calmer; votre vertu ne vous mit point à l'abri de ma jalousie. Je fus injuste, soupçonneux & haï; vous

fûtes vengée ; mais je peux me vaincre pour vous plaire. Je vous regrettai, je vous adorai toujours ; je vous aime plus que jamais. Daignez me pardonner, revenez avec moi, rendez-moi digne de vous, & vous me rendrez au bonheur. Je repars dans deux jours, je compte partir avec vous.

Ces derniers mots ont ranimé mon courage. Non , monsieur , non , lui ai-je dit , je ne vous suivrai point ; vos sentimens me pénètrent de reconnoissance ; je ne me souviens pas que vous ayez eu des torts avec moi , mais j'eus celui de ne vous pas convenir ; je l'aurois toujours : nous serions malheureux l'un par l'autre ; nos caractères ne sympathisent point ; la raison nous a défunis. Vous m'avez permis de demeurer chez mon oncle, souffrez que j'y reste.

Il m'a interrompu avec emportement , & d'un air terrible : je fais ,

a-t-il repris , je fais la cause de vos refus... je suis instruit ; je le suis mieux que vous ne pensez. Si j'ai dissimulé d'abord , un reste de bonté pour vous m'y portoit ; je voulois éviter un éclat déshonorant pour tous deux , quand je vous promettois des jours sereins auprès d'un mari offensé , je vous trompois , & si vos chaînes vous ont paru pesantes dans le tems que je vous estimois , elles le seroient davantage aujourd'hui... Vous avez perdu le droit de vous plaindre ; j'ai acquis celui d'être inhumain & juste. Tremblez , je vous aime , vous en êtes indigne : je vous punirai de vos torts & de ma foiblesse ; vous n'attendrez pas long-tems les effets de ma vengeance. Je les attendrai en paix , lui ai-je répondu ; je vous estime trop pour vous redouter.

Il est sorti brusquement : le commandeur l'a suivi. Après avoir cherché inutilement à l'appaiser , il est

revenu fort alarmé de ses menaces. J'ai repris mes sens pour lui faire les reproches les plus vifs. Mon frere, m'a-t-il dit, s'est mis à mes genoux pour m'engager à vous demander, sans m'en expliquer le motif, un rendez-vous chez moi : j'ai eu beaucoup de peine à y consentir, mais ses instances ont été si vives, & il me paroissoit si repentant du passé, si enivré d'amour, il m'a tant juré que vous seriez contente de cette entrevue, qu'il a fini par me vaincre.

Le commandeur est honnête ; mais il est foible, il aime son frere, il voudroit que je retournasse avec lui. Ah, Dieu ! je le dois, dit-il ; & à qui le dois-je ? au public ? il peut m'accuser, non me contraindre. A M. de Senanges ? L'abus de son pouvoir lui a tout ôté, il ne commande pas à mon cœur ; il ne m'est rien. Non, le ciel ne veut pas mon malheur. Je crois satisfaire l'être su-

prême & mon devoir , en pardonnant au tyran & fuyant la tyrannie. Tout m'éloigne de lui. Je t'adore , c'est l'offenser , & je vivrois avec lui ! Toi ! si aimé , si digne de l'être , je t'abandonnerois ! j'irois baigner de mes larmes des lieux que tu n'habiteras jamais , des lieux où il me faudroit , avant d'expirer de douleur , trouver l'enfer dans ses bras... J'ai prononcé , en tremblant , dans un âge où l'on se connoît à peine , un serment que je détestai toujours ; celui qui ne m'en a fait sentir que le poids , en a brisé les liens : mon cœur a choisi , le crime seroit de trahir mon amant , & c'est à toi , à toi seul que je veux être fidelle.

LETTRE XCVI.

Du chevalier à madame de Senanges.

O La plus courageuse , la plus infortunée des femmes ; mais

fièrement la plus aimée : quoi ! vous avez résisté aux prières , aux menaces , aux emportemens du cruel qui vouloit vous arracher à moi ! Ne vous repentez point de cet effort : l'amour nous soutiendra... nos ames sont d'autant plus unies , que la vertu seule a ferré le lien qui les attache. Oui , barbare ! tu auras beau faire , tu ne pourras nous enlever le sentiment immortel qui nous anime ! O vice effrayant de notre législation ! par-tout des entraves , des préjugés , & le malheur ! le cœur par-tout en contradiction avec la loi ! la tyrannie , toujours sacrée , quelque forme qu'elle prenne ; & la nature prostituée aux plus viles conventions des hommes !

Les femmes ont raison , quand elles trahissent , quand elles déshonorent , quand elles diffament un sexe orgueilleux , cruel & absolu , qui soumet des êtres sensibles à la

force , les réduit à souffrir ou à tromper , les punit de leurs maux , & venge sur eux ses propres crimes. Une jeune fille , tremblante sous l'autorité d'un pere , s'avance à l'autel , comme une victime qui marche au sacrifice. Le respect & la crainte lui arrachent le oui fatal interrompu par les sanglots , & la voilà chargée de chaînes éternelles , parce qu'il lui échappe un serment qu'il est affreux d'exiger , & contre lequel son cœur réclame , en même tems que sa bouche le prononce ! Le tien est resté libre , en dépit du pouvoir paternel , & des fers de la coutume ; tu me l'as donné , il est mon bien , mon trésor , ma vie ; je les défendrai contre toutes les puissances de l'univers. Eh ! quels sont donc enfin les droits de ton despote ? Elle est nulle ta promesse. On l'a surprise à l'inexpérience d'un âge qui ne fait ni résister , ni combattre , ni sur-tout prévoir. Pouvoit on disposer de ton

cœur , à l'insu de ta raison ? Réflexions , hélas ! trop inutiles ! peut-être en ce moment ton persécuteur travaille à nous défunir , & prépare le poignard dont il doit nous immoler tous deux : qu'il tremble ! s'il te ravit à mon amour , il rompt tous les nœuds qui me retiennent , il laisse un champ libre à ma fureur ; je ne vois plus en lui qu'un indigne rival , & non le mortel que tu m'ordonnes de respecter : son sang ou le mien !..... Ah ! pardonne , pardonne à des mouvemens de rage , que je retiens à peine ; mais qu'il faut encore que je te sacrifie. Le monstre ! il t'est sacré ! il doit me l'être ! ô ciel... & ce droit précieux , ce droit consolant de l'homme qu'on outrage , la vengeance m'est interdite par l'amour ! Et bien ! si ton époux se portoit aux extrémités que nous craignons , j'irois , oui , j'irois , tomber aux pieds de l'inhumain , je l'assurerois moi-même de ton inno-

cence ; j'aurois le ton qu'on a lorsqu'on dit la vérité ; je saurois le convaincre , ou mourir de ma main , si ce n'étoit pas de la sienne... Tu vois quel est mon trouble : ta lettre m'a mis hors de moi , je suis en proie aux terreurs , au courroux concentré , à l'amour le plus tendre... Hélas ! qu'il a peu duré , le calme dont nous jouissions , & dont je m'applaudissois : j'étois si heureux ! je croyois l'être toujours ! Tu m'aimes ! je le suis encore... ce bonheur est indépendant du ciel , de la terre , & des orages de la destinée. Adieu.

B I L L E T

De madame de Senanges au chevalier.

Quel réveil ! qu'ai-je appris ?... cette nuit... à l'heure précie-

fément que vous êtes sorti de chez moi... deux hommes se sont battus. voilà ce que mes gens ont entendu dire ce matin ; & ce qu'ils m'ont répété... Si c'étoit... grand Dieu ! je n'ose vous faire part de mon soupçon , tant il m'effraie... Ecris-moi , parle-moi vrai , je te l'ordonne , je veux être éclaircie.... le doute me tue.

B I L L E T

Du chevalier à madame de Senanges.

L'Aventure d'hier n'est point effrayante : puisque vous l'exigez , je vais vous la conter telle qu'elle est : en vous quittant , (comme le tems étoit beau) j'eus la fantaisie de marcher , & je fis suivre ma voiture ; elle étoit déjà assez loin , lorsqu'un homme s'élance comme un furieux de la petite rue attenante à votre maison , en me criant ; défendez-

dez-vous. Il avoit l'épée à la main , je tire la mienne ; mes gens entendent le cliquetis des armes , ils accourent. J'eus beau leur imposer silence , ils appellent , jettent des cris. Mon adversaire alors rompt la mesure , se renfoncé dans la rue d'où il étoit sorti & dispaçoit ; je remonte en voiture , & rentre chez moi , surpris , mais peu troublé de cet événement. C'est quelqu'un qui se fera trompé : en s'apercevant de son erreur , il aura craint d'être connu ; voilà comme j'explique l'énigme de ce combat. Reviens à toi , ô mon adorable maîtresse : tant que ma vie te sera chère , j'aurai le courage de la défendre.

B I L L E T

De la même au même.

V Oilà deux jours que je ne vous vois point , je meurs
Partie III. **D**

d'inquiétude... Quel est donc ce mystère ? expliquez-vous ; vos billets ont quelque chose de contraint , de mystérieux... Que penser , que croire ?... tout ce que j'imagine me fait trembler : ne me trompes pas. Ce matin Dumont avoit l'air alarmé... cher amant , ferois-tu... je frémis , & n'ose achever ; mes pleurs coulent malgré moi : rassure ta maîtresse , elle est au désespoir....

LETTRE XCVII.

De la même au même.

C'Est lui ! je l'avois deviné ! votre domestique l'a reconnu ; il vous l'a dit ; vous vous en doutez sans doute , mais vous avez feint de n'en rien croire.

Ah ! cruel ! je fais tout ; je succombe... une nuit affreuse m'environne. Oui , j'ai fait venir Dumont , & j'exige que vous ne lui en disiez

rien. Il n'a pu résister à mes instances : il a parlé ; cet instant a pensé me coûter la vie. Toi, toi qui m'es bien plus qu'elle , tu es blessé , peut-être en danger... M. de Senanges... le barbare ! qu'il connoît bien mon cœur ; pour le déchirer mieux , ce n'est pas mon sein qu'il perce ; & je n'ai pu détourner vers moi le coup qui me fait mourir mille fois !.... C'est maintenant que cet homme est mon bourreau. Il me laisse vivre , pour me faire sentir tous les maux , hélas !... le supplice d'être liée à lui ; & le désespoir de trembler pour toi.

Il y a trois jours , en te quittant , j'étois loin de prévoir ce qui alloit se passer. Et c'est moi qui t'adore , moi qui suis la cause de cet affreux événement ! Sans moi tes jours seroient heureux , rien n'en troubleroit la douceur ; c'est moi qui t'assassine ! pourquoi t'ai-je connu ? tu m'as donné l'être , & ton sang a coulé pour moi ! pour moi , qui paye-

rois de tout le mien une seule de tes larmes ! Qui donc a instruit M. de Senanges ? d'où peut-il savoir ?.... eh ! que fait-il ? Je ne l'aimai jamais ; je ne lui enleve rien : ce qui fut à lui , je le refuse à l'amour... à toi ! que pouvois-je de plus ? N'importe , le cruel est mon époux , & je vous demanderois le silence le plus profond sur sa fureur , si votre générosité ne m'avoit pas prévenue.

Je suis ma lettre , je cours ; ni lui , ni les circonstances , ni les périls ne peuvent m'arrêter ; le blâme de l'univers , le courroux du ciel , tous les maux ensemble devroient fondre sur ma tête , que je volerois au devant d'eux , pour arriver jusqu'à toi. J'ai obéi aux bien-séances , j'ai été la victime du devoir : vous souffrez , je n'en connois plus. Mon incertitude , mon saisissement , ma douleur... Dans une heure je saurai.. je vous verrai : je n'ai plus la force d'écrire : je vole chez vous.

L E T T R E X C V I I I .

Du même à la même.

JE bénis & ma blessure , & mes maux passés , & la fureur de M. de Senanges : c'est à lui que je dois le plaisir le plus vif que j'eusse encore goûté. O ma chere maîtresse , tu m'es venu chercher jusques chez moi ! je t'ai vue assise auprès de mon lit ! j'ai vu tes larmes couler ! le bonheur ne peut aller plus loin. ne te répens pas d'une démarche qui t'honore , tout s'ennoblit par le sentiment. Il est mille femmes qui tiennent plus aux bienséances qu'à la vertu ; mais qu'il en est peu qui , comme toi , s'affranchissent des entraves de l'étiquette , & dédaignent le blâme d'une action , quand elles sont sûres & qu'elles peuvent être fieres de son-principe. Va , tu viens d'ajouter à mon admiration,

Combien je remercie le sort , que dans mon aventure avec M. de Senanges l'avantage lui soit resté ! Si j'eusse versé une goutte de son sang , j'élevois une barrière entre nous deux.... Ah ! que plutôt il répande tout le mien ! Ne crains plus la rage de ton époux ; sans doute elle s'est épuisée sur moi. Que je me trouve heureux ! je suis entièrement guéri , c'est l'effet de ta présence.

B I L L E T

De la même au même.

JE ne te dirai rien de ce soir qui ne soit triste comme moi ; je ne suis pas encore revenue de tous les événemens qui depuis quelques jours agitent ma destinée ; pourquoi donc t'écrire ?... Hélas ! pour parler à toi , pour te dire combien je t'aime , pour me dédommager du peu de tems que nous passons

ensemble , & charmer le regret d'en être éloignée. Voilà bien de raisons , lorsqu'il ne faudroit que deux mots ; je t'écris , parce que je ne peux m'en empêcher , parce que c'est l'attrait de mon cœur , son plaisir , ou sa consolation. Il est deux heures après minuit , je ne puis me résoudre à me coucher : je suis pénétrée d'une terreur secrète... Je crains de perdre un seul des momens où je puis t'assurer de mon amour.

B I L L E T

De la même au même.

UN Ne lettre de cachet , un ordre du roi... Je ne te verrai plus. O Dieu ! c'en est fait !.. De quel crime suis-je donc coupable ? Plains-moi , conserve-toi , ne t'afflige pas... respecte M. de Senanges , ou tu me perds sans retour... on entraîne ton amante... où ? dans quel lieu ? je ne

fais ; mais ton image , mon amour & mon innocence m'y suivront..... J'emporte tes lettres , ton portrait , le seul bien qui me touche , le seul que je posséderai désormais : j'abandonne le reste... on me laisse à peine le tems de t'écrire... mon désordre , mes larmes... quand tu recevras ma lettre , quand tu apprendras... Sort barbare ! je te pardonne tout , si tu épargnes ce que j'aime. Adieu , je t'adore : vis pour m'aimer. Adieu , adieu ; ce mot affreux... il est peut-être le dernier que je te dirai.... Cher amant , je me meurs.... sois tranquille ; je prendrai soin de ce qui t'est cher.

LET TRE XCIX.

Du chevalier au baron.

DÉcence , honnêteté , vertu , rien n'est sacré... Pleurez , baron , pleurez le crime de loix , le

renversement des principes , l'outrage fait , à l'amour , à l'amitié , à tous les sentimens. On vous enlevé votre amie , on me ravit ce que j'a-dore... Madame de Senanges est au couvent, elle y est depuis huit jours. Dans le premier moment de cette horrible catastrophe , je n'ai pu vous la mander , j'étois insensible à force de maux ; mes yeux ne voyoient point , ma main tremblante ne pouvoit écrire : mon désespoir étoit stupide & morne... Je reprends mes sens , pour m'abandonner à l'indignation. Impitoyable Senanges , tigre qui me déchires , es-tu content ? ta rage est-elle assouvie ? Nous ne la verrons plus cette femme adorable , elle a disparu de la société : l'univers n'existe plus pour elle. Ses larmes coulent dans la solitude , & elle n'a personne qui les essuie.

Baron , cette idée m'accable , je ne puis la supporter. Ah ! quand cet homme m'attaquoit avec tant de fu-

reur , pourquoi son épée ne s'est-elle pas plongée toute entière dans mon sein ? Pourquoi n'a-t-il pas joui de mon dernier soupir ? D'où vient ex sté-je encore ? Que dis-je?...
Hélas ! si je n'étois plus , quel cœur resteroit à madame de Senanges ? qui répondroit à ses gémissemens ? Elle souffre ! vivons pour souffrir avec elle : mon malheur surpasse le sien , c'est ma seule consolation.

Baron , je ne voulois pas vous croire , quand vous vous livriez à vos soupçons sur madame d'Ercy..... Hé bien c'est elle , j'en frémis..... oui , c'est elle qui a instruit M. de Senanges , qui l'a reçu , qui a conspiré ma perte. Je viens de lui écrire & de la confondre : elle a poussé la noirceur jusqu'à indiquer le couvent de *** , dont sa parente est Abbessé. La cruelle ! c'est sous l'éclat des charmes les plus séduisans , qu'elle cache l'ame la plus atroce. Beauté , prestige trompeur , je te déteste de-

reste depuis que tu as servi de masque à un cœur faux & méchant... Et j'ai aimé cette femme ! j'ai aimé celle qui désespère : madame de Senanges ! Je suis contraint de respecter les jours du mortel qui l'assassine ! elle me l'a ordonné avant que de partir ! il me faut soumettre à ses ordres ! il le faut... Concevez-vous, baron, une situation plus épouvantable ?

Ce n'est pas tout : je nuis à ce que j'aime, en le défendant. On déshonore la vertu même, & je ne fais qu'appesantir ses fers : quand j'éleve la voix pour elle, je suis entouré d'hommes foibles & cruels, qui, sans verser une larme sur la victime, donnent toujours raison à celui qui l'égorge ; de femmes impitoyables, idoles languissantes pour tout bien, qui ne se raniment qu'au mal d'autrui, & dont la coquetterie jouit avec délice du désastre de celle qui les éclipsoit toutes.

Ah ! baron , baron ! quel monde !
 & mon devoir m'y attache ! Je le
 quitterai , je le fuirai ; madame de
 Senanges ne l'embellit plus , je
 n'apperçois que ses vices.

Etre sacré , tendre objet de la
 plus amère douleur , toi dont je
 connois l'ame , dont le courage est
 au-dessus du mien : va , je te jure
 que tes malheurs m'attachent en-
 core plus fortement à toi : mon
 amour se nourrit de sa tristesse , se
 complaît dans ses déchiremens : ma
 vie t'appartient jusqu'à son dernier
 souffle. Puissent mes sanglots péné-
 trer dans la tombe anticipée où tu es
 descendue ! puissent-ils répondre du
 cœur qui t'idolâtre. !

Cher baron... je peux aussi l'assu-
 rer du vôtre.... elle est malheureuse ,
 vous l'aimez davantage , vous l'esti-
 mez toujours.

Dieu ! que vais-je devenir ? Il est
 impossible que mes lettres lui par-
 viennent ; n'importe , je lui écris à
 tous

tous les instans ; je me satisfais , je répands mon ame , je m'adresse à la sienne ; j'épanche un sentiment profond : il me semble que le papier s'anime sous l'expression de mon amour.

Quoi ! baron , n'est-il aucun moyen de tirer madame de Senanges de sa prison ? Tout est-il donc fini pour elle & pour moi ? Ses yeux ne rencontreront-ils plus les regards de son amant ? Vous avez conservé quelques connoissances qui peuvent la servir , faire valoir les droits de la vertu , appuyer vos prières & confondre l'injustice. Parlez , agissez ; je saisis ce rayon d'espoir , mon respectable ami ! je vous devois tout.

S'il existe encore des êtres sensibles , madame de Senanges trouvera des protecteurs. Vous les remplirez de votre ame , vous les toucherez par votre éloquence , vous fêcherez les larmes de deux amans , & vous ferez le Dieu de l'amitié.

~~~~~  
A. J. 1770

E

## L E T T R E C.

*De la marquise d'Ercy au chevalier.*

**E**N vérité , chevalier , on ne s'attend point à un assaut comme celui là. Je suis encore toute émue de vos reproches , vous êtes d'un pathétique effrayant ; & si cela continue , vous deviendrez un vrai fléau de société. Vous ne savez donc pas que j'ai de misérables nerfs qu'un rien agace ? Ils avoient le cœur : tout se tient dans le monde , & vous venez , avec votre douleur , vous jeter sans ménagement tout au travers de ma sensibilité. Je conçois vos peines , mais il est indiscret de m'en accabler ; & parce que vous souffrez , il ne faut pas que je suffoque. Par exemple, vous m'accusez d'avoir trempé dans l'horrible tort que vient d'avoir M. de Senanges avec sa femme ; comment vou-

lez-vous que je ne sois pas affectée d'une pareille imputation ? Moi, ne pas respecter vos amours ? Moi, vous enlever ce que vous aimez ! Est-ce ma faute, si celle que vous adorez a un mari jaloux & sujet à quelques vivacité ! Il est vrai que la dernière est un peu forte : cet homme-là devient difficile à vivre ; & je n'imagine rien de plus gênant pour vous que la manière dont il se conduit ; mais en suis-je responsable ? Quand ces maudits maris ont une fois le travers de trouver mauvais que leurs femmes aient des amans, il n'est plus possible de leur faire entendre raison. Que voulez-vous ? on ne peut que gémir alors sur le sort des infortunés que ces emportés-là persécutent. J'ai secrètement M. de Senanges, dites-vous : oh, la bonne idée ! ce seroit la première fois que j'aurois mis de la discrétion à quelque chose. Croyez-moi, je l'ai reçu sans mystère ;

je l'ai vu , parce que telle a été ma fantaisie : il est amusant avec ses fougues & son désespoir.

Un jour qu'il étoit bouffi de colère , ( je l'aime comme cela ) il me dit qu'il alloit faire emfermer sa femme. On ne s'attend point à ces sortes de bourades , il étoit trop furieux pour que j'osasse le contredire : je me contentai de gémir intérieurement. Vouliez-vous que je me fisse étrangler ? Je le répète , il n'est pas douteux que cet incident-là vous dérange horriblement... Il faut prendre patience , mon cher chevalier.

Savez-vous bien que votre situation a même un côté très avantageux ? Si madame de Senanges fût restée dans le monde , vous vous seriez , à coup sûr , familiarisé avec ses charmes ; ( on se fait à tout ) elle seroit devenue moins piquante à vos yeux ; cette catastrophe renouvelle & ses attraits & vos sentimens. Une femme



n'est jamais si belle que quand on la voit dans la perspective : l'imagination s'enflamme : on lui prête ce qu'elle n'a pas. D'ailleurs , un peu de chagrin ne mesfied point ; nous en contractions nous autres une sorte de langueur touchante , qui est une arme de plus pour la coquetterie , & qui intéresse par l'altération même de la beauté.

Autre motif de consolation : telle femme dont on ne disoit rien lorsqu'on l'avoit sous les yeux , devient , quand elle disparoît , le sujet de tous les entretiens ; ceux qui ne l'ont pas eue , triomphent ; ceux qui s'arrangeoient pour l'avoir , se désespèrent. Ses rivales exagèrent ses torts , ou l'accablent de leur pitié. On en parle , elle occupe ; & s'il faut aller plus loin , je trouve , moi , que c'est un état que d'être au couvent. Je ne plaïsante point , pourvu qu'on y reste un peu long-tems , on doit tirer un grand parti de cette position.

Elle épouvaute d'abord , & elle a ses agrémens , comme mille autres choses.

C'est en étendant ainsi ses idées , qu'on se met au-dessus des événemens ; mais vous êtes , vous , d'un sombre désolant : c'est un abyme que votre cœur , on n'osera plus en approcher. Consolerez-vous , mon pauvre chevalier , sur-tout ne m'écrivez plus de lettres lugubres ; ces lamentations-là me ferment le cœur , me noircissent la tête. Si vous ne changez pas de style , je finirai par ne plus vous lire , & vous sentez que ce seroit pour moi la plus affreuse des privations.

## LETTRE C I.

*Du baron au chevalier.*

**J**E ne vous fait plus de reproches , mon cher chevalier : je ne raisonne plus , je pleure. Croyez que

vosre austere ami fait donner des larmes à l'infortune. Celle de madame de Senanges est affreuse ; la vôtre.... Ah ! c'en est fait : tant que vous souffrirez tous deux , il n'est plus de bonheur pour moi. N'en doutez pas , je vais agir. J'avois rompu toute communication avec les gens en place , & les personnes qui sont avec eux les dépositaires du crédit ; je reprends toutes mes relations , pour tacher de vous être utile. J'ai déjà écrit à la maréchale de \*\*\* ; c'est une femme vertueuse sans pédantisme : elle ne juge point sur les apparences , & me croira ; elle a d'ailleurs la plus grande influence sur ce qui se passe à la cour , & je suis sûr de l'intéresser en faveur de l'être charmant qu'on accable. J'ai un autre projet qui réussira , si Senanges n'a point perdu tout sentiment d'humanité. Hé bien , avois-je mal prévu , avois-je raison de vous détourner d'un attachement qui ne

pouvoit manquer d'avoir des suites cruelles ? Ne revenons point là-dessus... Combien je vous plains , combien je suis à plaindre moi-même ! Envain j'ai cru jouir quelque tems dans ma retraite , d'une ame tranquille & reposée des orages. La mienne n'est plus à moi , vous en disposez , vos soupirs s'y répètent. Les fleurs de mes champs , l'ombre de mes bois n'ont plus de charmes pour moi ; vos chagrins ont tout flétri , tout empoisonné. On peut se mettre soi-même hors de la portée des coup du sort , mais quel est le mortel dur que n'atteint point le malheur d'un ami ?

---

## LETTRE CII.

*De madame de \*\*\* , au chevalier.*

**L** Es barbares ! ils nous l'ont arrachée ! ils nous l'ont ravie ! qu'a-t-elle fait ? O mon cher che-

valier ! cette nouvelle est venue jusqu'à la campagne où je suis , chacun en parle à sa manière ; les uns sont pour madame de Senanges , les autres pour son mari ; ceux-là sont des monstres. Ah , que ne pouvez-vous m'entendre ! Dès qu'on me contrarie , j'entre dans une colere..... Si l'on insiste , mes larmes coulent , & mon attendrissement persuade plus que mes raisons. Je ne puis souffrir qu'on rie autour de moi : l'aspect des heureux me choque ; mon amie est dans les pleurs. Hélas ! pourquoi l'avez-vous aimée ? que ne respectiez-vous son repos ! Je m'en prends à vous , à moi , à tout l'univers ; elle souffre , il est coupable. Le sacrifice le plus courageux de la passion la plus vive, voilà donc ce qu'on punit en elle ! On ne fait pas combien elle est vertueuse , on ne le fait pas , & on la juge ! on la calomnie ! elle est le jouet d'un monde qui confond le tort & l'infortu-

ne ? On lui fait bien expier ses charmes , hélas ! on lui ôte jusqu'à ses vertus. J'ai le cœur ferré , je l'épanche avec vous , j'en avois besoin. Malheureuse femme ! comment lui écrire ? Sans doute , les ordres les plus rigoureux sont donnés pour empêcher les lettres d'arriver jusqu'à elle ; mais quel est l'obstacle qui ne soit aplani par l'amour ? Si les vôtres lui parviennent , ô mon cher chevalier ! soyez auprès d'elle l'interprete de mes chagrins , de mon désespoir ; dites-lui bien que tout ce qui lui arrive ne fait qu'ajouter à mes sentimens ; dites - lui , répétez - lui cent fois , que je l'aime plus , & ne l'estime pas moins. Oui , oui , plus on se déchaîne contre elle , plus je m'y attache. Je connois son honnêteté , je lui dois hommage. Tant qu'elle a joui de quelque repos, je l'ai respectée , je l'ai chérie : on me la rend sacrée depuis qu'on la persécute. Hélas ! que ne puis-je pénétrer

dans sa retraite , partager sa solitude , & lui prouver par les soins les plus tendres , qu'une infortunée peut garder une amie. Je fais gloire d'être la sienne : donnez-moi de ses nouvelles ; jusques-là je vais languir , détester tout ce qui m'environne. La campagne me paroît affreuse , je vois toujours madame de Senanges abandonnée , gémissante , séparée de ce qu'elle aime , & je ne jouis qu'à regret d'une liberté qui me rappelle son esclavage. Et M. de Valois , que dit-il ?... Que je le plains ! j'attends votre réponse ; je ne mange plus , je ne dors plus. Ma pauvre amie , ma respectable amie ! hommes injustes !... Adieu : je m'attendris , je m'afflige & votre douleur n'a pas besoin du surcroît de la mienne. Que voulez-vous ? l'ame que je crois la plus attachée à Mme. de Senanges , est celle où j'aime à répandre le regret de l'avoir perdue.

## L E T T R E   C I I I .

*Du baron au vicomte de Senanges.*

**V** O U S serez surpris d'abord ; Vicomte , de la démarche que je risque auprès de vous ; mais lisez ma lettre jusqu'à la fin , & si vous ne l'éprouvez pas , il sera toujours tems de me repentir.

J'ai connu madame de Senanges lorsqu'elle étoit encore enfant ; j'allois souvent chez son pere ; je suivais avec une complaisance attentive le développement de cette ame noble , courageuse & pure ; je l'aimois comme si elle eût été ma fille , & j'avois de moins le bandeau de l'amour paternel , si épais pour cacher les défauts. Pendant les premières années de votre mariage , vous me permîtes de la voir. Je vous ai plusieurs fois ouvert les yeux sur ses bonnes qualités. Plus d'une fois j'ai réprimé vos  
premiers



premiers transports : vous commencez par être furieux , vous finissez par être reconnoissant. Aujourd'hui le mal est fait ; qui répare , n'est pas coupable , & le mal même dont on rougit , est une leçon précieuse qui tourne au profit de la vertu. De quelque maniere que vous me jugiez , un homme défintéressé qui vit à la campagne loin des relations , des intérêts , des intrigues , & qui du fond de sa retraite élève sa voix pour votre femme , ne peut être que votre ami. C'est à ce titre que je vous parle , c'est à ce titre que vous devez m'entendre.

J'apprends par la voix publique que vous venez de faire mettre madame de Senanges au couvent ; & moi , vicomte , je vous demande à vous-même quel est son crime ? Je vois d'ici la passion qui s'apprête à me répondre ; mais c'est à votre raison que je m'adresse. L'une agit en aveugle , c'est l'autre qui juge. En-

core une fois , quel est le forfait que vous punissez dans madame de Senanges ? L'hymen vous unit ; voilà votre malheur & le sien ! L'hymen impose des devoirs , elle les a tous remplis : des sacrifices , rappelez-vous ceux qu'elle a faits ; mais vous vouliez de l'amour ! Eh ! soyons justes , se commande-t-il ? L'attrait peut-il naître de l'autorité ? Connoissez - vous , vicomte , une puissance qui puisse détourner l'instinct irrésistible de la nature ? C'est elle qui produit le charme que nos conventions contrarient ; c'est elle qui avertit le cœur de ce qu'il lui faut pour être heureux ; c'est elle qui fait rêver une jeune personne , & tout est perdu quand une réalité triste dément les douces chimères dont elle s'étoit bercée. Que pouviez - vous attendre de madame de Senanges ? de la vertu ! la disproportion de vos âges devoit nécessairement exclure la sympathie ,

ce nœud secret qui lie les ames ,  
comme le contrat unit les fortunes.  
Madame de Senanges vous regardoit  
comme un guide qui devoit la conduire ,  
la préserver des écueils , & lui donner le fil du labyrinthe où elle alloit entrer ; mais  
ce guide pouvoit être son ami.....  
qu'a-t-il fait pour le devenir ?

Quand les parents se laisseront-ils  
d'immoler leurs filles aux vils calculs  
de l'avarice , de peupler la société  
d'époux qui se haïssent , d'enfans  
peu chéris , & de tyrans & de victimes ?

Il est des momens où je ferois  
tenté de défendre les femmes ,  
même dans l'excès de leurs égaremens.  
Elles ont à couler quelques jours  
de bonheur , & l'on y répand l'amertume ;  
on les condamne aux devoirs les plus  
rigoureux , dans l'âge où elles n'ont que  
la force de sentir. Le cœur trompé  
s'aigrit & se révolte ; ce qui n'eût

été en elles qu'un penchant naïf, le garant de leur innocence, devient un goût effréné qu'elles pleurent, qui les dégrade, & qu'elles ne suivent que pour être, même dans leurs désordres, fidelles encore à la voix de la nature.

Daignez me répondre. Madame de Senanges s'est-elle jamais laissée entraîner à l'exemple d'une telle conduite ? Pendant sept ans que vous avez vécu avec elle, l'œil perçant de votre jalousie a-t-il pu lui découvrir un tort ? Elle gémissoit de vos fureurs, sans songer à s'y dérober. Des gémissemens concentrés, triste consolation de l'infortune timide, doivent-ils servir de prétexte pour l'accuser.

Lassée de vos persécutions & de vos malheurs, encore plus que des siens, elle a désiré une séparation à laquelle vous avez consenti ; elle a vécu à Paris sous les yeux de son oncle d'une manière irréprochable,

& c'est après quelques jours passés dans le calme , que sa vie devient plus orageuse que jamais.

Vous croyez les propos , vous vous fiez aux conjectures , vous vous laissez infecter de soupçons ; & sans autre preuve , vous flétrissez , vous emprisonnez , vous déshonorez avec éclat un être vertueux , qui s'est toujours respecté , & ne s'est jamais armé de vos torts pour s'autoriser à une foiblesse. Je fais que vous croyez le contraire ; je suis mieux instruit que vous , & je dois vous désabuser. Si madame de Senanges est sensible , elle a un droit de plus sur vous ; elle vous a immolé son sentiment : j'en ai la certitude , & je serois coupable de taire une vérité qui peut être utile à l'innocence. Croyez que je ne la défendrois pas , si sa conduite eût même été suspecte.

Revenez à vous , vicomte ; rendez à votre femme la liberté , là

gloire , ce qui lui est dû , ce que vous ne pouvez lui arracher sans barbarie , sans vous préparer d'éternels remords. Convenez hautement que vous avez été trompé. Qu'il sera honorable cet aveu ! qu'il sera digne de vous ! quelle impression il sera sur l'ame de madame de Senanges ! Vous êtes malheureux , vous allez cesser de l'être. Si vous saviez combien une belle action soulage !..... Mais vous le savez , vous êtes généreux , vous n'avez besoin que d'un ami assez ferme , pour mettre un frein aux passions qui vous emportent. N'obtiendrai je rien ? La belle madame de Senanges , que vous avez aimée , que vous aimez encore , languira-t-elle dans l'ombre d'un cloître ? Est-ce là le tombeau que vous lui préparez ? Faudra-t-il qu'elle y descende vivante . & qu'elle y soit traînée par vous ? Non , vous serez plus humain , & je sens , à mes pleurs qui coulent , que vous êtes attendri vous-même.

## L E T T R E   C I V.

*De monsieur de Senanges au baron.*

J'Approuve ce que vous me dites, baron, & ne puis faire ce que vous me conseillez ; c'est à force d'infortune que mon ame est inflexible : je crois à la vertu de madame de Senanges, j'en ai même la conviction ; & plus j'y crois, moins je veux me rétracter. Si elle avoit des torts réels, peut-être les lui pardonnerois-je plutôt que mes fureurs, plutôt que mes injustices produites par son indifférence. Je sens tous les feux de l'amour, & je suis haï.... N'est-elle pas assez coupable ? Faut-il donc que je souffre seul ? Elle ne songe à moi qu'avec horreur, mais elle y songe au moins. Ses peines lui rappellent mon image, & cette jouissance atroce plaît au cœur désespéré qui n'en peut obtenir une

autre. Croyez que je me suis plus d'une fois attendri sur un supplice que j'ordonne ; mais cet attendrissement en rage , si j'imaginois qu'elle pût en être instruite. Je pleure sur ses fers , à condition de ne les jamais briser. Au reste , j'ai une espérance ; c'est que je cesserai bientôt d'être : que dis-je ? j'en ai un pressentiment , & je m'y plais. Ce même homme , qui ne respire que pour la tourmenter , ne souhaite la mort que comme la fin de ses tourmens. Le croiriez-vous ? au moment où je vous écris , mes larmes coulent , & je persiste dans ma résolution. Je maudis le ciel de l'ame qu'il m'a donnée. Combien les passions y sont brûlantes ! combien le chagrin s'y approfondit ! Votre lettre a fait sur moi tout l'effet qu'elle pouvoit faire ; elle m'a attendri , sans me changer. Adieu , je suis moins vengé que puni.





## LETTRE CV.

*Du chevalier au baron.*

**Q**uel moment de regret , d'ivresse , de douleur & de charmes ! Après ce que j'ai fait pour l'amour , il ne me reste plus que d'en instruire l'amitié. Je veux que mon cœur aujourd'hui épuise tous les plaisirs... Je viens de la voir... oui , je l'ai vue. La grille , les verrous qui l'enferment , les fossés qui l'entourent , tout a été vain.... Je l'ai vue , jugez de mon ravissement ! Cette aventure est accompagnée de circonstances intéressantes , & je ne veux ni ne dois vous en taire aucune.

Avant-hier , dans un accès de la plus noire mélancolie , abhorrant les devoirs auxquels je suis attaché , & le mouvement d'une cour qui me fait mieux sentir la solitude de mon cœur ; lassé de tout , à charge à moi-

même , je pris soudain le parti de fuir , de m'éloigner du monde bruyant , & de me rapprocher du désert où languit le seul objet qui m'attache encore à l'existence. Je me jette dans ma chaise , accompagné de l'honnête Dumont , & pars pour le village de \*\*\* , qui est à vingt lieues de Paris , & à une demi-lieue du couvent de madame de Senanges. Je descends à la première auberge , j'y laisse Dumont ; je lui dis de m'attendre , de n'être pas inquiet , & seul je m'achemine vers le lieu fatal , unique but de mon voyage. Ah ! baron , quel séjour !

Il a en perspective , d'un côté , une forêt antique & sauvage ; de l'autre , il est dominé par un coteau aride , où sont épars çà & là quelques sapins dont le feuillage attriste. De-là tombe avec un bruit effrayant une source qui semble gémir au lieu de murmurer.

L'horizon resserré de toutes parts

n'offre rien à l'œil que de lugubre : on diroit que le ciel craint de se montrer à cette terre ingrate & abandonnée. Cet asyle a l'air d'être destinée pour de criminels , & c'est la vertu qui l'habite ! c'est madame de Senanges qu'on y renferme.

Quand j'y arrivai , le jour étoit sur son déclin. Il s'étoit élevé un vent affreux : tout ser voit à augmenter pour moi l'horreur du tableau. Je m'arrête à quelque distance de cette prison , & mesure des yeux la hauteur des murs qui la défendent. Cet aspect , en m'épouvantant , m'attache , me fixe ; & je reste immobile dans cette contemplation , espérant toujours que je pourrois être apperçu de madame de Senanges...

Peut-être en ce moment , disois-je en moi-même , peut être occupé-je sa pensée. Elle ne me croit pas aussi près d'elle ; & quand le plus court intervalle nous sépare , elle gémit de mon absence... Pressenti-

mens de l'amour , parlez à son imagination , avertissez son cœur , dites-lui que son amant erre autour de sa retraite.

J'étois absorbé dans cette idée , lorsque je vois sortir d'une des portes du couvent un payfan jeune , d'une figure gaie , franche & ouverte , & qu'aux outils dont il étoit chargé , je reconnus pour le jardinier de la maison , Il s'avance vers une chaumière qui étoit à quelques pas , & que j'avois déjà remarquée ; une femme ( c'est la sienne ) dont le travail & les intempéries de l'air n'avoient point altéré les traits , fisoit sur le seuil de la cabane. Un enfant déjà robuste , quoiqu'encore à la mamelle , jouoit à ses côtés. Du plus loin qu'elle voit son époux , elle vole à lui.

Son enfant qui couroit déjà, dans un âge où les nôtres savent à peine marcher , est aussi-tôt qu'elle dans les bras de son pere , qui les caresse , les baise  
 jour-

tour-à-tour , & trouve ainsi dans le plaisir qu'il fait à deux êtres innocens , la récompense de ses travaux.

Ce tableau , devant lequel mon cœur se feroit épanoui dans tout autre tems , le resserre , le replie sur lui-même ; & m'abandonne à des réflexions qui m'étoient personnelles.

Ils s'aiment , disois-je , ils jouissent de la nature & des sentimens qu'elle inspire. Ils s'aiment sans être troublés dans leur amour Leur simplicité même assure leur bonheur ; & madame de Senanges... & moi....

A ces mots il m'échappe un soupir qui , entendu de ces bonnes gens , leur fait prendre à moi une attention plus particulière... Je m'en apperçois<sup>1</sup> , m'éloigne , malgré je ne fais quel instinct secret qui m'invite à me rapprocher d'eux. Je crois , baron , que les infortunés contractent insensiblement quelque chose de farouche ; ils brûlent de dire , & tremblent d'être devinés...

La nuit commençoit à être plus sombre : je m'enfonce dans la forêt. Le croirez-vous ? Les ténèbres , le silence , qui n'étoit interrompu que par le bruit des vents qui sifflaient autour de moi , l'horreur du lieu , le risque que je courois , n'ayant pris aucune arme , rien ne put m'arracher au charme qui m'y retenoit. J'y passai toute la nuit : ma rêverie m'emportoit loin de moi... J'étois , si j'ose le dire , gardé par mon infortune. Il semble que les malfaiteurs respectent les jours du mortel qui est aux prises avec le sort , ou que lui-même ne veuille pas se dessaisir de sa victime. Je me rapprochois du couvent , je me rengageois dans le bois , & me livrois au cours de mes pensées.

Soudain le son d'une cloche funebre retentit dans les airs. C'est alors que je connus l'effroi. Alors une sueur froide se répand sur tout mon corps ; je crus que j'allois expirer.

Mon imagination noircie , effarouchée , me représente madame de Senanges mourante , succombant à sa douleur. Ce son que j'avois entendu étoit pour moi le signal de ses derniers soupirs : j'erre , & poussant des cris , je me traîne jusqu'à sa prison , je me jette aux pieds des murs qui nous séparoit ; je les baigne de pleurs... je crois embrasser son tombeau.

Le jour paroît enfin , & dissipe par degrés les vapeurs sombres dont j'étois environné. Par un de ces mouvemens qu'on n'explique pas , & qui trompent rarement , je jette les yeux sur la chaumière d'où devoit partir ma consolation. Le jardinier en sort en chantant , & me trouvant encore sur son passage , il m'observe avec la plus avide curiosité.

Mes cheveux étoient épars , mon air égaré , mon front pâle encore des terreurs de la nuit. Il voit des pleurs tomber de mes yeux ; il s'at-

tendrit, il s'approche , me demandant de ton le plus compatissant , s'il peut m'être utile. Je gémissais, il me presse ; je sanglote & m'efforce en vain de lui répondre : je verse un torrent de larmes ; il ne peut s'empêcher d'y mêler les siennes , & je ne pus pas résister à cette marque de sensibilité.

Mon ami , lui dis-je , homme humain & généreux , tu vois mon désespoir , connois en la cause , tu es digne de la connoître : tout ce que j'aime est là ( & je lui montrai le couvent. )

Je lui nommai madame de Senanges ; mais je crus , baron , devoir lui dire qu'elle étoit ma sœur... J'ai eu recours à ce stratagème , pour éviter les indiscretions , & sur-tout ne pas dégrader aux yeux de cet homme respectable les services qu'il pouvoit me rendre & que j'en attendois. Un mari sévère & jaloux , continuai-je , m'a arraché cette sœur



chérie.... toute sa famille la pleure , elle n'est point coupable : gardes-toi de le penser , tu commettras un crime...

Au nom de madame de Senanges , il avoit eu de la peine à ne pas m'interrompre. Madame de Senanges , s'écria-t-il après que j'eus cessé de parler , cette jeune dame si prévenante , si douce !... Oh ! oui , oui.... je garantirois bien son innocence. Tout le monde l'aime : mais si vous la regrettez , elle n'est pas moins touchée de votre absence : hier en travaillant dans une allée solitaire du jardin , je l'ai surprise au travers d'une charmille , tandis qu'elle baisoit un portrait , qui sûrement étoit le vôtre , elle pleuroit de si bon cœur , que j'en étois tout attendri ; & je me retirai le plus doucement qu'il me fut possible , pour lui laisser ignorer que je l'eusse apperçue.

Concevez , baron , concevez , s'il

est possible, le ravissement où me jetta l'éloge naïf & le récit de cet honnête payfan.

Hé bien, mon Dieu tutélaire, tu peux nous servir, me rendre la vie, jouir toi-même de tout le bien que tu auras fait. Le barbare auquel elle est unie a défendu qu'on lui remit aucune des lettres qu'on pourroit lui écrire. Favorise notre secrète correspondance. Sers l'amitié, la vertu & le malheur. Ton nom paroîtra sur la première enveloppe de mes lettres que je t'adresserai. Sur la seconde sera le nom de ma sœur : tu auras le soin de les lui faire tenir, & tu prendras les siennes pour me les envoyer.

Il consent à tout : je lui demande son nom, je lui apprends le mien. La joie étinceloit dans ses yeux, & il avoit l'air de l'obligé, à l'instant même où il étoit le plus zélé des bienfaiteurs.

Ma fortune est à toi, lui dis-je....

Que dites-vous , répliqua-t-il avec une sorte de douleur , ne me proposez rien , vous m'ôteriez tout le plaisir.

Ce n'est pas tout ; il faut qu'avant que je parte , tu me fasses voir madame de Senanges. Ce soir , au coucher du soleil , quand les religieuses iront à l'office , ne pourroit-elle point paroître à la croisée de sa chambre ? Je ne veux qu'un regard , je suis heureux ; parle à Julie sa femme de chambre , dis-lui que je suis ici. Mon ami , mon cher René... ( c'est son nom... ) tu auras consolé deux cœurs à la fois... quelle jouissance pour le tien !

Il me promet de travailler à ce que je lui demande , me conseille de disparaître jusqu'à la fin du jour : il entre alors dans le couvent ; mais avant de me quitter , il m'avoit montré l'appartement de madame de Senanges ; en m'éloignant , je le regardois toujours.

A peine ai-je fait quelques pas , je vois de loin accourir le pauvre Dumont , tremblant , hors d'haleine ; il s'étoit égaré en me cherchant dans la forêt : il me gronda bien fort de l'inquiétude où je l'avois mis , & je me la suis plus d'une fois reprochée : pour sa consolation , je lui contai mon aventure avec une confiance qu'il méritoit.

Arrivé à notre auberge, il me pressa en vain de prendre quelque repos ; je comptai , avec l'impatience du desir , toutes les minutes qui s'écoulerent jusqu'à l'heure où je devois être instruit du succès de mon message ; long-tems avant qu'elle sonnât , je me mis en marche : le premier objet que je rencontre , est l'honnête René qui venoit au-devant de moi , pour m'informer de tout ce qu'il avoit fait. Julie étoit instruite ; elle avoit monté chez sa maîtresse , elle en étoit descendue , toujours en sautant de joie ; le rendez-vous étoit

fixé sous les fenêtres de sa chambre, à l'heure où dans cette saison le jour commence à tomber. Dans la crainte de laisser échapper l'instant d'où dépendoit ma vie , je n'eus garde de m'éloigner. M'écarté-je d'un pas , je reviens avec précipitation , l'œil toujours fixé sur l'endroit où devoit m'apparoître ma belle & infortunée maîtresse. Je tremble au bruit le plus léger , je frémis du moindre son , je crains tous les regards ; j'espere , je languis , j'attends , je me meurs : elle se montre enfin... les forces me manquent. Jamais deux amans ne se trouverent dans une situation plus douce & plus cruelle à la fois : elle me parloit des yeux ; il sembloit qu'elle voulût se précipiter dans mes bras , je lui tendois les miens , j'étois à genoux ; mes soupirs inarticulés montoient jusqu'à elle ; ses sanglots leur répondoient ; qu'elle étoit belle & touchante ! Sa douleur ajoutoit encore à ses char-

mes. Elle se retira un moment , & me fit signe de rester : bientôt elle reparut & me jetta un billet conçu en ces termes.

» Dieu ! c'est toi !... je n'ose en  
 » croire mes yeux ; mon cœur m'en  
 » assure , que ne puis-je mourir de  
 » ma joie ! Mais fuis , fuis , cher  
 » amant !.... ton danger , ma gloi-  
 » re , la tienne même... Fuis , em-  
 » porte ma vie : vois couler mes  
 » larmes , & n'y résiste pas.., Je ne  
 » peux suffire à tout ce que j'éprou-  
 » ve ; mon ame est prête à m'aban-  
 » donner... Adieu.... »

Je couvris cette lettre de baisers & de pleurs : le plaisir , la douleur , le trouble & la crainte se confondoient dans mes sens , dans mes esprits , & dans mon cœur : une porte du couvent s'ouvrant avec fracas força madame de Senanges de disparaître : la croisée se ferma ; tout disparut pour moi ; & je demeurai comme anéanti.

Après quelques momens , je repris mes sens , & me traînai vers la chaudière de René. Je me jettai dans son sein , sans proférer une parole.... Il comprit ce silence. Sa femme étoit touchée jusqu'aux larmes. Le souper de ces bonnes gens étoit préparé ; ils me proposèrent de le partager avec moi ; je l'acceptai ; jamais le banquet le plus splendide ne me parut si délicieux que ce repas frugal & champêtre , apprêté par la nature , offert par la bonhomie & qui me retraçoit la simplicité des premiers âges du monde. Notre souper fini , Thérèse( c'est le nom de la femme de René ) se leve , prend la lampe , & me conduit au berceau de son enfant ; elle vouloit voir s'il reposoit : convenez donc , me disoit-elle , qu'il ressemble bien à son pere ; & elle baisoit le pere , à cause de la ressemblance. Baron , je laisse à votre ame le soin de développer ce tableau ; je vous l'indique , il est fini

pour vous. Cher enfant de mes bienfaiteurs ! m'écriai-je , pressé par la plus tendre émotion , tant que je vivrai , l'infortune ne flétira point tes jours ; né dans le sein de la candeur & de l'innocence , tu as tous les titres. Dors avec sécurité : d'aujourd'hui je te prends sous ma protection : madame de Senanges & moi , nous ne t'abandonnerons jamais. Alors je me courbai sur son berceau pour le caresser à mon tour . & j'y laissai , sans qu'on s'en apperçût , un rouleau de cinquante louis. Il falloit bien payer le port des lettres que René alloit recevoir pour moi , & qu'il devoit remettre à leur destination. Dumont m'attendoit , je me fais un effort pour quitter ce couple respectable ; je ne pouvois me détacher de leurs embrassemens , & je voyois sur le front de René la satisfaction intérieure d'échapper à la récompense. Je pars enfin ; mais , avant de m'éloigner , je retourne  
vingt



Vingt fois la tête vers cette croisée où madame de Senanges avoit paru ; & que je ne voyois plus qu'avec les yeux de l'ame... pour lesquels les ténèbres n'existent point.

Cher baron , je suis encore au village de.... C'est de ce lieu que je vous écris : je , suis seul ici , inconnu , j'y suis près d'elle : que ne puis je y rester , y mourir , y être enſéveli ! je m'en arrache demain , & c'est avec un ſerrement de cœur inexprimable : j'ai pourtant , ô ciel ! des grâces à te rendre ! Un rayon de bonheur m'a lui ; dans l'abyme où je ſuis tombé , j'ai vu encore une fois celle que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir ; j'ai trouvé le moyen de lui faire parvenir l'épanchement de ma douleur : j'ai apporté quelque ſoulagement ſous un toit ruſtique , & dans la demeure du pauvre ! Je ne ſuis pas tout-à-fait malheureux.

## L E T T R E C V I.

*De madame de Senanges au chevalier.*

**J**E t'ai vu !... Dieu ! quel moment !  
& comment te peindre mon trouble , ma joie , ce doux frémissement , ces larmes délicieuses , qui n'ont jamais coulé que pour toi ?... Mes craintes mêmes étoient des plaisirs ! Va ces souvenirs adorés ne sortiront jamais de mon cœur ; il est brûlant d'amour ce cœur , il est tout entier à ton image ; sous le poids des chaînes il me fait sentir que je suis libre , puisque je t'idolâtre : où es-tu ? je t'appelle en vain ; tu ne peux plus m'entendre , à chaque instant qui s'écoule , à chaque pas que tu fais , tu t'éloignes de moi !.... Tout-à-l'heure devant mes yeux , près de ton amante !... A présent , hélas ! ciel ! voilà une lettre de toi ! cher amant , tu m'ai-

mes... & tu oses me plaindre ! L'ingrat ! il ne fait donc pas que la mort la plus affreuse me feroit douce , si je souffrois pour lui. Ah ! calme-toi ; apprends à supporter le fort , soyons au-dessus du nôtre. Ne me fais plus l'injure de t'affliger. Peut-on nous séparer , quand l'amour le plus tendre nous unit ? & penSES-tu que je regrette un monde qui avoit déjà disparu pour moi ? Que l'univers , que mon persécuteur , que le ciel même me porte envie ! j'ai dans ma prison ton estime , le témoignage de ma conscience , & les preuves les plus touchantes de ma tendresse ; que m'importent l'injustice d'un homme , & le blâme de tous ? Je n'ai à rougir à mes yeux , ni aux tiens.... je rends grace à mon tyran. Oui , ces grilles , ces verrous , le recueillement de ce cloître , ces impuissantes barrières , je les chéris ; elles me sauvent de ma foiblesse , & peut-être redoublent mon senti-

ment. Tout, dans ces lieux, tout l'accroît. J'y suis loin d'une foule importune. J'y passe mes jours à relire tes lettres que je couvre de baisers : ton portrait, je le presse sur mon cœur palpitant, qui le dispute à mes regards ; & ce n'est point encore assez pour moi. Je te vois dans tous les objets qui s'offrent à mes yeux. & je les fermerois à tout, si je cessois de t'y trouver. O toi ! qui m'es apparu comme un Dieu bienfaisant ; toi, dont la présence vient d'enchanter, d'embellir ma vie, ma solitude, tout ce qui m'environne ; cher amant, mon unique bien, que ne te dois-je pas ? Les fureurs de la jalousie, l'austère vigilance de mes gardiennes, rien n'a pu t'arrêter, ni m'enlever au bonheur de te revoir... C'est le ciel qui t'a conduit ; il protège la vertu ; il pardonne à la sensibilité que l'innocence accompagne. De quoi pourrroit-il ? S'aimer comme on l'a-

dore , c'est lui offrir l'encens fait pour lui plaire. Va , sa bonté veille sur nous ; il nous envoie ce paysan respectable , plus grand dans sa misère que bien des êtres qui le dédaignent. Cet homme d'ailleurs t'a vu , il t'a parlé. . juge de ce qu'il acquiert à mes yeux ! combien je l'aime ! Il dit que mon frere est charmant ; il l'a dit à ma Julie ; je me suis fait répéter cent fois ses moindres paroles... Mon frere , mon ami , mon amant , toi qui m'es encore plus , combien je te fais gré du détour dont tu t'es servi ! Le mensonge cesse d'être une lâcheté , quand il ennoblit les services que notre bienfaiteur nous rend , & qu'il lui conserve la dignité de son caractère. J'admire , j'apprécie ta délicatesse , mais elle ne m'étonne pas.

Julie est convenue avec lui qu'elle iroit tous les jours , pour qu'on ne les vît point ensemble , porter mes lettres , & chercher les tiennes , à

une place indiquée. Comment les payer assez d'un tel bienfait ? Ne nous plaignons pas : le mystère de notre commerce y répand un nouveau charme. Plus libre , on peut devenir coupable. Qui fait même , qui fait , si me voyant tous les jours , tu m'aurois autant aimée ? Ah ! je bénis ce qui m'arrive , si je t'en suis plus chère. Adieu , adieu.... sois calme , que je t'inspire un sentiment doux ! Jouis des plaisirs qui se présenteront , ils seront es miens ; mais donne des momens à l'amour , à son recueillement , à non idée ; sois heureux !... Ah ! dis , pourrois-tu l'être sans moi ?

## LETTRE CVII.

*Du chevalier à madame de Senanges.*

**O**U suis-je ? d'où vient que tu m'as forcé de fuir , d'abandonner ton désert ? qu'il est affreux celui où je me trouve ! combien j'y

suis isolé au milieu de la multitude  
 qui s'agite autour de moi , & que je  
 déteste , parce qu'elle me distrait ,  
 parce qu'elle envenime encore la  
 profonde blessure de mon cœur ! Où  
 m'a-t-on entraîné ? quels devoirs pé-  
 nibles me lient ? quelle froide éti-  
 quette m'enchaîne ! Ames stériles  
 & glacées , combien je souffre d'être  
 parmi vous ! Tout de vous est  
 menaçant , jusqu'au rire de douleur  
 qui avorte sur vos levres perfides :  
 vous ne devinez le malheureux que  
 par le desir de lui échapper. C'est  
 dans la cabane de René qu'on trouve  
 les épanchemens d'une ame sen-  
 sible , & les tendres larmes de la  
 commisération ; c'est-là que j'ai joui  
 d'un instant de bonheur : me voilà  
 retombé dans les ténèbres de la mé-  
 lancolie... Hélas ! qu'est devenue  
 celle que j'adore ? Elle pleure , &  
 ma main ne peut sécher ses larmes !  
 elle gémit , & ses gémissemens ne  
 peuvent arriver jusqu'à moi ? On

l'a enlevée aux vœux d'un monde qu'elle embellissoit ; on flétrit sa jeunesse , on la condamne aux ennuis d'une solitude... éternelle peut-être ! On attaque jusqu'à sa réputation ; & c'est pour moi , c'est par moi qu'elle est malheureuse & dés-honorée ! & je vis ! & je ne vais pas expirer sur le lieu qu'elle habite ! que fais-je ici , où l'on insulte à tes chagrins , où l'on ferme l'oreille à la voix de tes défenseurs ; ce sont tes ordres que j'exécute. Quand je t'accable , il est juste que tu m'en punisses... Ah ! ma peine est trop cruelle. Quels objets attristent mes regards ! que l'aspect du vice est effroyable , lorsqu'on entend retentir de loin les soupirs de l'innocence ! Tandis que tant de femmes , le crime dans le cœur & l'audace au front , consultent dédaigneusement sur le choix de leurs plaisirs , toi , tu languis dans les tourmens de la servitude ! que dis-je ? tes fers sont glorieux ,



& leurs jouissances empoisonnées.  
 Ton honnêteté te reste ; le remords  
 ne les quitte pas ; tu t'estimes, rien ne  
 te manque ; elles se méprisent... elles  
 sont les infortunées. Mais quoi !  
 n'est-il aucun moyen de briser tes  
 fers , de s'armer contre l'injustice ,  
 de te rendre à ton amant ? ....  
 Ecoute , je puis tout oser , je puis  
 tout entreprendre ; la foule des  
 périls est un aiguillon de plus  
 pour mon amour. Je t'arracherai à ton  
 persécuteur ; nous fuirons ensemble  
 sous des climats où la vertu sera res-  
 pectée , où la honte ne sera pas le  
 prix des plus doux sentimens ; nous  
 rentrerons dans tous les droits de la  
 nature. C'est le choix du cœur qui  
 fait la véritable patrie. En quit-  
 tant la tienne , tu secoueras le joug  
 des petits préjugés , des misérables  
 bienséances qu'elle adopte , & qui  
 ne deviennent sacrés que par le pli  
 de l'habitude , ou les terreurs de  
 l'éducation... tu seras à moi. Des

amans tels que nous , ne sont nulle part étrangers ; ils se retrouveront toujours ; jamais ils n'ont rien perdu. Ce projet me transporte , il m'enivre ; dis un mot , il est accompli.

A quoi pensé-je ? ces chimères de mon imagination , tu ne voudras point qu'elles se réalisent. Au moins , garde-toi de les condamner. J'aime à repaître ma tristesse de ces illusions qui la soulagent & la trompent ; j'aime à me figurer des lieux où , sous un ciel pur & parmi des êtres sensibles , nous serions libres de nous aimer. Laisse-moi habiter un monde enfanté par ma rêverie ; laisse-moi t'y suivre en idée ; & , puisque le sort nous sépare , souffre qu'une erreur innocente nous unisse un moment. Hélas ! hélas ! mes larmes coulent : me voilà rendu à la vérité. Plus tu affectes de calme dans ta dernière lettre , dans cette lettre où tu commandes à ta douleur pour épargner la mienne , plus tu ajoutes

à mon déchirement. Que je sois ,  
heureux ; moi ! que je sois heureux !  
c'est toi qui me le recommandes ! tu  
veux que je goûte les plaisirs qui se  
présentent ! Ah ! cruelle... te pleurer  
le jour , te pleurer la nuit , m'aby-  
mer dans mes regrets , chérir tout  
ce qui les augmente , retourner sans  
cesse dans ces promenades solitai-  
res où je t'ai quelquefois accompa-  
gnée ; t'y appeler , y chercher les  
vestiges de tes pas , couvrir de bai-  
fers les gages précieux de ta ten-  
dresse , les voilà mes plaisirs , je  
n'en ai , je n'en veux point avoir  
d'autres. Je hais les femmes dont je  
suis environné ; il me semble qu'elles  
sont toutes complices de tes mal-  
heurs ; je te les compare ; juge si  
je te suis fidèle ! Dans la lettre que  
je t'ai écrite , avant de sortir du  
village de \*\*\* , & que René a dû  
te remettre ; je te parlois de l'odi-  
euse madame d'Ercy ; tu ne m'en  
dis rien : ah ! c'est un être vil que

tu n'apperçois pas. O ciel ! & j'ai pu l'aimer ! moi , destiné à t'adorer ! moi qui devois sentir un jour l'enthousiasme de la vertu !

Ma chere maîtresse , que fais-tu dans ce moment ? Tournes-tu tes regards vers le lieu où je me suis prosterné devant toi ? Les laisses-tu s'égarer sur la forêt ténébreuse où j'ai passé la plus longue des nuits ? Sens-tu comme moi toutes les horreurs de notre séparation ?

---

## LETTRE CVIII.

*De madame de Senanges au chevalier*

**J**E voudrois te consoler , je n'en ai plus la force. Ta présence , ce moment de bonheur m'avoit élevée au-dessus de mes maux ; mon courage a disparu avec toi ; un accablement profond lui succède... Hélas ! nous sommes séparés... Cette porte redoutable , c'est peut-être  
pour

pour toujours qu'on l'a fermée sur moi ! je ne vois point des termes à mes peines.... les ai-je donc méritées ?... Je suis privée de tout , je suis loin de toi , ma réputation est flétrie , mon oncle désolé , je fais couler les pleurs d'une amie , & j'ai avec mes malheurs , celui d'affliger tout ce que j'aime !.... Ah ! quand je t'ai dit que j'étois tranquille , quand je m'applaudissois de te tromper , c'est en versant un torrent de larmes que je te reprochois les tiennes... Moi , chérir des lieux que tu n'habites point revoir tous les jours la lumière , & jamais mon amant !.... Te chercher même dans les ténèbres , & toujours envain ! Etre innocente & soupçonnée ! malheureuse & sans espoir ! enchaînée ici , quand mon cœur vole vers toi , & que je t'ai défendu , que j'ai dû te défendre d'y paroître ! Moi , ne pas haïr des tourmens dont tu souffres , que ta douleur me rend horribles ,

que je ne soutiendrois pas , si tu cessois de les partager !... L'effort humain ne peut aller jusques-là... Je viens de relire ta dernière lettre , & je suis plus calme. Qu'elles sont tendres tes lettres ! combien tu mérites d'être adoré ! & je me laisse abattre par le chagrin ! n'ai-je pas tort , puisque tu m'aimes ? Oublie un moment de foiblesse ; surtout ne m'imité pas. Donne de mes nouvelles à madame de \*\*\* ; il m'en coûte de ne lui pas écrire : mais si je multiplie les messages , je crains qu'on ne découvre le mystère de notre commerce , & je résiste aux mouvemens de l'amitié , je me prive de ses consolations , pour me conserver au bonheur de m'entretenir avec toi. Dis-lui les raisons de mon silence & mes regrets : son cœur fera grace au mien ; je la connois , elle pardonnera à l' amante , sans douter de l'amie. Je ne t'ai point parlé de madame d'Ercy , & tu t'en étonnes. Tu honores de ta

haine un objet de mépris ! Ce n'est pas ta fureur , c'est ta pitié qu'elle doit faire naître. Le coup horrible qu'elle nous a porté , l'avilit à ses propres yeux. Quelques années encore , & elle deviendra l'opprobre de ceux dont elle est l'idole. Ses adorateurs disparaîtront avec ses charmes , ses vices lui resteront , elle sera seule dans la nature.... Nous serons trop vengés. Toi ne perds jamais le souvenir du sentiment qu'elle t'avoit surpris , ni des services qu'elle t'a rendus. Rien ne dégage une ame honnête de la reconnaissance ; & , dût-elle s'armer contre moi , en me défendant , il te faudroit la respecter. Oh ! mon ami, que ces déserts sont lugubres ! que de vœux forcés , ou suivis d'un désespoir qu'il faut dévorer ! Les soupirs y sont interdits ; on s'y cache le jour ; les nuits y sont interrompues par des sanglots , ou plutôt les nuits y sont éternelles. Hé bien ! ces re-

doutables asyles, je les ai chéris un moment. Mes yeux sont toujours attachés sur la place que tu y occupois; mes larmes l'ont marquée, je ne l'envisage point sans un battement de cœur, une émotion, un frémissement dont on s'apercevrait, si je ne fuyois pas tous les regards. Julie est ma seule compagne; e n'en veux point d'autres. Elle me parle de toi. J'écris tous les jours à mon oncle, il m'est prescrit de n'écrire qu'à lui. Cette occupation m'est bien douce! je partage mon tems entre mon amant & cet homme respectable. Combien il m'inquiète! les soins de sa niece lui manquent; on l'a arrachée de ses bras comme une criminelle; sa délicatesse & son cœur ont souffert; sa santé mal affermie... De quelque côté que je me tourne, des sujets de douleur s'offrent à moi. Que nous sommes loin l'un de l'autre! Que je suis à plaindre, & que j'ai peu de



fermeté ! sois plus courageux que moi. Ce n'est pas ma situation qui me désespere , c'est ton absence. Objet adoré , ménage tes jours , si tu veux reculer le terme des miens.

---

## LETTRE CIX.

*Du commandeur à madame de Senanges.*

**M**Onsieur de Senanges , chez qui je suis , ma chere sœur , vient d'écrire à l'abbessé de votre couvent , & je mets ma lettre sous la même enveloppe que la sienne , afin qu'elle vous soit remise plus sûrement. Je suis attendri de votre infortune , & je ne néglige pas vos intérêts. J'aime mon frere ; mais la tendresse que je lui dois n'a point étouffé celle que j'ai pour vous. Je vous plains ; je fais plus : depuis votre détention , je n'ai point quitté votre mari , dans l'espérance de le

fléchir , de lui ouvrir les yeux , & de vous rendre la liberté. Le malheureux , au milieu de ses fureurs , il est dévoré par son amour. M. de Valois lui a écrit , il a reçu une lettre du baron de \*\*\* , qui tous deux garantissent votre innocence ; il en est convaincu. Quelquefois il déteste sa violence , des pleurs roulent dans ses yeux , il est tout prêt à pardonner : mais soudain un sentiment contraire s'empare de lui , & il se livre à des emportemens qui me font trembler pour sa vie.

Elle me hait , dit-il , & je serois sensible à ses maux ! Qu'elle gémissé , qu'elle expire dans les larmes , qu'elle expire en me maudissant ; que m'importe sa vertu ? c'est son amour que je voulois.... Que dis-je , sa vertu ? elle aime un autre que moi , & je ne les ai pas tous deux pognardés de ma main !

A ces mots il rougit , ses veines s'enflent , tout son corps est agité de

convulsions ; je cours à lui , je veux le consoler , le secourir , il me repousse d'un air farouche , & quelquefois il s'enferme six heures de suite , sans que personne ose approcher de son appartement.

La chasse est la seule distraction qu'il veuille souffrir , & il semble qu'il ne la préfère qu'avec le projet d'y hasarder ses jours. Il affecte de monter les chevaux les plus ombrageux , & de s'abandonner à leur fougue dans les routes les plus impraticables. Il aime à s'écarter de ses gens , & à s'égarer seul dans l'épaisseur des bois.

Je vous l'avouerai , l'état de mon frere m'attendrit jusqu'aux larmes. Sa passion en a fait un tigre ; mais , alors même qu'il vous persécute , il est plus infortuné que vous : cependant c'est dans la passion même , toute féroce , toute effrénée qu'elle est , que je trouverai les moyens de le désarmer. Ces sortes de caracte-

res , quand ils ont été fatigués par de fortes secousses , deviennent susceptibles d'émotions tendres. La même sensibilité qui leur met le poignard à la main , les détermine à la compassion : c'est là que je veux l'amener ; j'en ai la certitude , si vous voulez seconder mes efforts , mes prières , & n'être pas impitoyable à votre tour.

Il vous a proposé de retourner avec lui ; voulez-vous y consentir ? j'obtiens tout. Avant deux jours vous êtes libre ; vous rentrez dans tous vos droits aux yeux d'un monde pour lequel vous êtes faite , & où vous reparoîtrez avec éclat , quand votre mari vous aura fait lui-même la plus authentique réparation.

Ma chere sœur réfléchissez un moment , & voyez à quels maux vous vous exposez , en persistant dans votre animosité contre un homme de qui dépend votre existence. Il peut vous enlever jusqu'à la considéra-

tion , si précieuse pour une ame comme la votre. Vous êtes au plus beau de votre carrière : voulez-vous la finir dans les larmes , les regrets , & j'ose dire , dans le déshonneur ? La femme la plus innocente ne l'est plus aux yeux du public , dès que son mari sévit contre elle. Ce public , souvent si injuste , devient équitable alors , parce que ne pouvant scruter le fond des cœurs , il est obligé de juger sur les apparences.

Je fais tout ce que vous avez eu à souffrir de mon frere ; je connois ses emportemens , la violence de ses transports , & la rage de sa jalousie ; mais il a tant souffert lui-même , que ses tourmens ont dû lui servir de leçon & dompter son cœur... qui vous aime avec idolâtrie

Tirez au moins cet avantage de votre solitude , de voir les choses avec plus de sang froid & sous un jour plus vrai ; personne au monde ne fait mieux que moi combien vous

êtes honnête & irréprochable ; mais prenez-y garde , votre fermeté actuelle n'est que l'effervescence du sentiment nouveau qui vous occupe. L'amour , dans une ame comme la vôtre , ne va point sans une sorte d'héroïsme qui ennoblit tout ce qu'il suggere , qui soutient pour le moment , & peut égarer pour le reste de la vie. Vous avez immolé au devoir la passion la plus tendre , & l'orgueil de cette victoire vous tient lieu de tout... même du bonheur. Aveugle que vous êtes , qui sait si vous ne pleurerez pas un jour ce qui vous console aujourd'hui ? Celui que vous aimez est jeune , ardent , jetté dans un tourbillon où l'inconstance est presque une nécessité. Qui sait , si après les premiers regrets de votre absence il ne se laissera point aller aux séductions d'un monde qui corrompt tout ce qui l'approche ? Qui sait , si un établissement avantageux ne l'emportera point sur les

rêves affligeans d'une passion sans espoir ?

Je ne cherche point à vous effrayer, mais il court déjà des bruits qui pourroient donner du poids à mes conseils, si je voulois y croire. Encore un coup, cessez de vous faire un Dieu d'un être qui après tout n'est qu'un homme, c'est-à-dire, toujours à la veille d'être infidèle. Je vous parle avec une franchise un peu dure ; mais je la crois nécessaire pour fixer votre esprit sur les objets qui doivent l'attacher davantage, & le détourner de ceux qui vous trompent en vous enivrant. Rentrez en vous-même : donnez à votre vertu de motifs aussi nobles & plus solides. Mon frere a des vices, j'en conviens : tachez de les vaincre à force de bons procédés, de douceur & de modération. Il est une adresse louable qui peut suppléer au défaut de l'attrait, & il est permis d'abuser le malade qu'on veut gué-

rir. Vous ne pouvez aimer celui qui fit long-tems , & qui fait encore le supplice de vos jours ; mais vous pouvez le plaindre , ne le point haïr , le ramener par degrés , & devenir sa bienfaitrice , en vous l'acquérant pour ami.

O combien je jouirois de sa félicité... de la votre ! Qu'elles seroient douces les larmes que je répandrois dans votre sein , si je pouvois vous voir unis , si je pouvois vous rendre à la société , pour laquelle vous êtes perdus tous deux !

Si vous persistez dans votre résolution , mon frere est condamné à une vielleffe affreuse , que vous aurez peut être à vous reprocher ; & vous , au printems de vos jours , vous perdez votre état , l'estime des honnêtes gens , les hommages dus à vos charmes , & tout le fruit de vos vertus. C'est pour vous , pour vous seule que j'ai mis maintenant. Pour briser vos ser , c'est à vous-même que je m'adresse



m'adresse. Dites un mot , ils vont tomber : vous recouvrez vos avantages , vous sauvez mon malheureux frere , & vous me rendez la vie , en assurant le bonheur de la vôtre. Répondez-moi. Senanges a mandé à l'abbessè qu'il vous permettoit de m'écrire ; j'attends votre lettre avec la plus vive impatience , elle décidera de votre sort ; jugez combien elle m'intéresse.

## LE T T R E C X.

*De Mme de Senanges au Commandeur.*

**C**Her commandeur , que j'aime votre lettre & votre procédé ! il me prouve qu'il est encore des âmes honnêtes. Il m'apprend qu'on n'oublie pas toujours ceux que l'autorité opprime , & que le fort persécute. C'est le frere de M. de Senanges qui s'occupe de mes malheurs , qui songe à les terminer !

*Partie III.*

K

(rio)

Tout son sang n'est donc point soulevé contre moi ! Ah ! prenez garde : il finira par vous haïr , s'il peut se convaincre que vous ne me détestez pas. Il voudroit m'enlever le peu d'amis qui me restent ; il voudroit mettre le dernier trait à mon infortune , en me fermant tous les cœurs qui me plaignent & cherchent à me consoler.

Dieu ! quelle proposition vous me faites ! vous ne connoissez pas encore M. de Senanges , puisque vous me conseillez de retourner avec lui. J'ai été , pendant sept ans , en butte aux orages de cette ame inexplicable & féroce. Les moyens de douceur que vous me suggérez , je les ai tous employés. Combien de fois je me suis jetée à ses pieds ! Combien de fois je les ai trempés de mes larmes , pour implorer , je ne dis pas sa justice ( il n'en connoît point ) mais sa pitié , sa commisération pour un être qu'il accabloit

sans qu'il le méritât ! Il sembloit que son courroux s'accrût à proportion de mes efforts & de mes prières.

Dispensez-moi de vous raconter les extrémités auxquelles il se portoit. En refusant de me réconcilier avec lui , ce sont peut-être des crimes que je lui épargne ; ce sont , au moins , des cruautés inouïes & qui surpassent toute expression.

*Son caractère peut changer ..... !*  
Non , commandeur , non , jamais ; il s'est aigri avec l'âge. Il est , dites-vous , convaincu de mon innocence... il paroît l'être. C'est un piège qu'il tend à votre crédulité ; il n'a plus de droits sur la mienne. A peine aurois-je consenti , que je verrois toutes ses fureurs se rallumer , & elles acquérroient un nouveau degré de force , par la contrainte même de ce moment de dissimulation. C'est alors que mes jours seroient affreux , que mes nuits se consumeroient dans les sanglots , que tous mes momens

seroient marqués par les horreurs de son despotisme.

Si , dans le tems que mon ame , toute entiere à la douleur , ignoroit jusqu'au nom de l'amour ; si , dans ce tems-là , dis-je , il se défioit de mes moindres mouvemens , de mes gestes , de mes regards , de mes paroles les plus innocentes ; que seroit-ce , à présent que mon cœur est agité par la passion la plus vive qu'on ait jamais sentie ? Il entendroit mes soupirs les plus secrets ; il liroit dans mes yeux l'expression involontaire de mon amour , il interpréteroit mon silence , souvent plus passionné que les discours ; & surprendroit , avec une rage dont j'aurois tout à craindre , jusqu'aux mysteres de ma pensée. Oui , oui , commandeur , il me devineroit à tous les instans du jour , & peut-être moi-même n'aurois-je pas la force de lui rien cacher.

*On peut abuser le malade qu'on veut*

*guérir.* Moi, l'abuser, moi ! j'aimerois mieux lui donner mon cœur à dévorer, que de flétrir ce cœur, qu'il n'a jamais connu, par l'ombre même de la teinte. Elle me seroit insupportable ; la pureté de l'intention ne corrigeroit point ce qu'elle a d'odieux pour moi, & je serois vraie, dût la mort la plus horrible être le pris de ma sincérité !

Me voilà telle que je suis. Plaignez mes malheurs, mais respectez mes principes. Après des raisons aussi fortes, pourriez-vous encore m'engager à un raccommodement, qui ne seroit qu'un prétexte à des atrocités nouvelles ? Je le fais bien, & je le sens avec une profonde amertume, M. de Senanges m'a enlevé la considération dont je jouissois, & j'ose le dire, le prix de ma conduite ; il m'a ôté, non pas l'honneur, mais la gloire ; cette gloire qui tient à l'opinion ; il m'a privée de tout, & il me fait passer par un

tombeau pour arriver à un autre. Je n'ai plus de relation avec les humains : ils me méprisent , ils ignorent l'étendue de mon infortune & la force de mes sacrifices ; mais le témoignage de ma conscience me reste. Il me tranquillise , il m'aguerit contre cet opprobre apparent , qui est le vice de notre société , & non un châtiment qui doive effrayer l'innocence ; on n'est jamais puni que par son cœur ; le mien est pur.

Il existe un mortel qui partage mes affections , mes peines , & mon courage ; un seul homme vertueux , qui rend justice à mon honnêteté ( qui en est la victime peut-être ; ) voilà mon juge , voilà mon univers ! Oui , j'aime , commandeur , & cet amour est trop noble pour que je rougisse d'en faire l'avou. Etois-je donc la seule femme au monde que la nature condannât à ne rien aimer ? On a livré mon enfance au plus impitoyable des

époux. Je n'ai connu , avec lui , que les frémissemens de la crainte , les terreurs de l'antipathie , & la rigueur des devoirs qu'aucun charme n'adoucissoit. Après cette épreuve épouvantable , j'ai joui d'un moment de liberté : j'ai cru qu'elle étoit le bien suprême ; j'ai épuisé tous les plaisirs de la dissipation , j'ai , en quelque sorte , effleuré la surface du bonheur : mais le calme où mon ame sommeilloit , devint bientôt une langueur pénible. J'apperçus , ou plutôt je sentis le vide de ces amusemens frivoles qui m'avoient séduite ; des soupirs , qui n'avoient point d'objet , m'échappoient quelquefois , & je souhaitois involontairement de rencontrer un être à qui je pusse les adresser.

Il s'en présenta un , qui , comme moi , ennuyé de la pompe & du bruit aspirait à la douceur d'un sentiment dans lequel il pût se recueillir. Je ne fais quelle sympathie , je ne fais

quelle voix secrète du cœur nous avertit des rapports qui se trouvoient entre nos deux ames, & les attira l'une à l'autre. J'ai rencontré chez lui tout ce que l'amour a d'honnête, de délicat & de généreux, il ne s'est point effarouché des devoirs que j'avois à remplir, & auxquels, avant tout, je voulois être fidelle. Il s'est soumis aux conditions les plus cruelles qu'on puisse imposer à un amant; & j'ai jugé de sa tendresse par le respect qu'il avoit pour ma gloire. Son attachement n'a rien coûté à mes principes; il est ma vie: que dis-je? il m'est bien plus qu'elle; il me rend mon malheur supportable. Je prononce le nom de ce que j'aime, & mes peines se calment.

C'est à vous, c'est au frere de M. de Senanges que je fais de pareils aveux; jugez si je vous estime; jugez si ma confiance est entière & si je crains qu'elle soit jamais trompée.

Ah! commandeur mon cher com-



mandeur , ne cherchez point à détruire un sentiment sans lequel je ne serois plus. Tout le monde a droit de m'accabler , de m'accuser.... Mon honneur est en dépôt dans le cœur de mon amant. C'est-là que je n'ai rien perdu ; c'est-là que je jouis de tous mes droits ; c'est-là que l'intérêt le plus vif & que l'estime la plus méritée me dédommagent des affronts de l'univers ; & vous voudriez me faire renoncer à la seule douceur qui me reste ! non , non , ne l'espérez pas , gardez-vous de croire aux bruits qui se répandent ; ils ne peuvent être que faux... Il fait ce que j'ai fait pour lui ; il voit à quels maux je me suis exposée , plutôt que de m'arracher à mon amour ; il fait que dans cette solitude je n'ai d'autres ressources , pour exister encore , que de penser qu'il m'est fidele. Il est impossible qu'il soit ingrat ; il ne pourroit l'être , sans devenir le plus inhumain des hommes , & sans avoir

quelques traits de ressemblance avec mon persécuteur.

Pourquoi voulez-vous me donner des alarmes ? Croyez-vous me guérir en m'effrayant ? Il est impossible qu'un cœur comme le mien se détache : mais je l'ai donné sans réserve , & la mort viendra le glacer , avant qu'il soit volage ou moins sensible. En me rendant le chevalier suspect , ne croyez pas me ramener à un mari que je ne dois point haïr , mais que je ne puis aimer , & que je ne tromperai jamais.

M. de Valois , cet oncle si tendre . cet ami si vrai , ce bienfaiteur si généreux , M. de Valois m'a fait les mêmes instances que vous ; mais j'ai vu , aux caractères effacés de sa lettre , que sa main trembloit en les traçant , & qu'il les avoit mouillés de larmes. J'ai vu qu'il frémissait lui-même du conseil qu'il me donnoit , & qu'il m'engageoit à rentrer en grace avec M. de Senanges , comme

on encourage un coupable au supplice qu'on lui prépare.

M. de Senanges !..... son idée seule me fait frissonner. Plutôt , plutôt expirer mille fois dans cette retraite , que de passer mes jours déplorables avec lui ! Ici , du moins , un regard vengeur & formidable ne s'attache point à toutes mes actions ; la tyrannie ne s'étend point jusqu'aux émotions que mon cœur éprouve. Je puis songer librement à ce que j'aime , je puis me reposer à loisir sur son idée , pleurer sur son image ; je puis m'abandonner aux délicieux épanchemens de l'amitié.

Une jeune personne qu'un amour infortuné traîna dans cette retraite , où elle va bientôt se lier par des vœux , a deviné mes peines , & m'a confié ses tourmens. Nous gémissons , nous soupirons ensemble , & nous trouvons , dans cette confiance intime de nos malheurs mutuels , la plus douce des consolations. Hélas !

je prie le ciel qu'il me conserve cette précieuse amie ; sa santé languissante me fait sans cesse trembler pour ses jours , & je serois au désespoir qu'elle me fût arrachée.

Laissez-moi ici , puisque vous n'avez pas d'autre moyen de m'en tirer. Puissé seulement mon exemple être utile à celles dont les parens voudroient forcer l'inclination ! Puissé-je être la dernière victime des nœuds mal assortis ; & que mes pleurs ne soient pas perdus pour un sexe trop foible trop opprimé , & presque toujours malheureux ! Combien de femmes à ma place se seroient abandonnées aux désordres les plus excessifs , & auroient peut-être mérité leur sort par le scandale de leurs foiblesses ! L'honneur m'a soutenue ; mais en suis-je moins accablée ? Irréprochable à mes yeux , suis-je moins criminelle aux yeux des autres ? mes fers en font-ils moins pesans ? O mon pere , mon pere ! si ceux qui ne sont plus

plus prennent quelque part aux maux de ceux qui habitent ce triste globe , combien tu dois souffrir ! combien mes gémissemens doivent troubler le calme de la tombe où tu es renfermé ! Vois ta fille emprisonnée , avilie aux yeux de la société , en proie aux fureurs d'un barbare... Vois-la déchirée par tous les combats de l'honneur le plus inflexible contre la passion la plus ardente. Que dis-je ? où m'égaré je ? Va , je ne te reproche rien ; tu n'as point Prévu les suites de ma complaisance & de l'union fatale dont les avantages t'avoient ébloui ! Au comble des revers , j'ai du moins la satisfaction de n'avoir jamais manqué au respect que je te devois , & de t'avoir prouvé , par mon obéissance , combien tu étois aimé.

Cher commandeur , ma lettre est couverte de larmes , & je ne sais si vous pourrez la lire. Combien mon cœur est oppressé ! Hélas ! je vous re-

mercie de l'intérêt généreux que  
 vous prenez à moi ; mais je ne puis  
 vous offrir que ma reconnoissance.  
 J'attendrai que M. de Senanges pren-  
 ne enfin pitié de la malheureuse créa-  
 ture qu'il ne se lasse point de pour-  
 suivre ; j'attendrai qu'il me permette  
 de retourner chez l'adorable M. de  
 Valois. Sinon je resterai ici , j'y pleu-  
 rerai , s'il le veut , jusqu'à mon heu-  
 re suprême , qui peut-être ne tarde-  
 ra pas long-tems. Vous , cependant ,  
 veillez sur les jours de votre frere ; je  
 suis loin d'en souhaiter la fin : je de-  
 sire son bonheur , sa tranquillité ,  
 dussé-je l'acheter de la mienne !  
 Tout ce que je vous demande , c'est  
 de solliciter mon retour chez mon  
 oncle. Si vous l'obtenez , je vous de-  
 vraï plus que la vie , & j'emploierai  
 le reste de la mienne à me rendre  
 digne d'un tel bienfait.



## LETTRE CXI.

*De madame de Senanges au chevalier.*

C HER amant, que je suis heureuse ! je viens de te faire un sacrifice nouveau ; je viens de te donner une preuve nouvelle de mon amour. J'ai reçu une lettre du commandeur ; il me propose la liberté, si je veux retourner avec M. de Senanges : il est sûr, dit-il, de le fléchir ; mais moi j'ai frémi de cette proposition, je l'ai rejetée. J'aime mieux gémir quelque tems ici, que d'être condamnée à ne te voir jamais. Si je me réconciliois avec M. de Senanges, nous serions séparés pour toujours ; ma captivité seroit cent fois plus dure que celle où je languis. Tu m'aimes, je t'adore. On agit pour moi ; plusieurs personnes emploient en ma faveur tout ce qu'elles ont de crédit ; peut-être réussiront-

elles ; peut-être te reverrai-je encore. Enfin , j'ai le plaisir de m'immoler pour toi , & c'en est un que tu dois sentir , puisque tu connois l'amour : le mien s'augmente à tous les instans. Ton idée me suit , elle m'enchanter ; je la porte aux pieds du sanctuaire ; tu es le Dieu que j'y implore. Mon culte est de l'idolâtrie , tu la mérites : que ne puis-je te dresser des autels ! Que ne puis-je voir le monde à tes pieds , & lui donner l'exemple !

Combien un sentiment tendre s'approfondit dans la solitude ! Rien n'y distraît l'esprit , tout y parle au cœur ; tout y entretient cette rêverie qui reporte l'ame sur les plaisirs passés , & lui fait un plaisir encore de sa réflexion sur les maux présens. Oui , cher amant , oui , quand je songe à toi , ta seule image répand autour de ta maîtresse un charme inexprimable ; elle est heureuse de l'excès de son amour , & de l'aslu-



rance du tien : elle est heureuse en dépit de M. de Senanges , de sa prison , de ce cloître formidable , & du délaissement de l'univers. Tu m'aimes , tu me le dis , tu m'en donnes les preuves les plus tendres ! Va , si je pleure , mes larmes n'ont point d'amertume. Que je chéris le bon René ! Avec quel intérêt je suis tous ses travaux ! Sa femme ne le quitte pas ; elle est aussi laborieuse , aussi active que lui ; le desir d'aider son mari lui donne des forces ; ils s'aiment , ils ne s'apperçoivent point de la peine , & je suis jalouse de leurs plaisirs.

Que ne suis-je condamnée à cultiver moi-même un petit enclos , que j'habiterois avec toi ! Combien aisément alors mes mains s'accoutumeroient aux occupations rustiques ! Jouets d'une pompeuse tyrannie , que de femmes , ainsi que moi , préféreroient aux palais où elles gémissent , un simple champ où elles

pourroient se rendre à la nature ,  
sentir l'amour , & fuir ces goûts dé-  
pravés qui ne leur offrent pas même  
une fausse image du bonheur.

Voilà plusieurs jours que tu ne  
m'as point écrit ; ce souvenir m'af-  
flige & m'effraie malgré moi. Ce  
cruel commandeur ! ne dit-il pas  
que tu peux changer ? Toi , chan-  
ger ! Toi ! je te soupçonnerois d'un  
crime ! tout me rassure & te justifie.  
C'est moi qui suis coupable ; il est  
impossible que tu le deviennes.  
Adieu : je compte ces jours-ci écri-  
re à madame de \*\*\* , je m'y déter-  
mine , & je lui dois cette preuve  
d'amitié. Je lui donnerai l'adresse de  
René , qui me remettra sa lettre.  
Quand il est absent , sa femme ,  
qui est instruite , est aussi exacte  
que lui. A propos , elle te remercie  
de ta libéralité : René en a été fu-  
rieux , & Julie a eu bien de la peine  
à le consoler.

## LETTRE CXII.

*De madame de Senanges au chevalier.*

**Q**Ueile nuit ! quelle horrible nuit ! Le jour lui succede ; mais l'effroi m'en est resté. O mon ami ! que cette solitude commence à me paroître affreuse ! Il me semble que je suis seule dans l'univers : il semble que toutes les tempêtes se soient fixées sous ce ciel ténébreux. Cette nuit , à travers le murmure des vents & le tumulte des airs , j'ai cru entendre des soupirs plaintifs & inarticulés ; je me suis levée avec précipitation ; je ne sais quelle illusion me faisoit reconnoître ta voix dans les sons lamentables qui arrivoient jusqu'à mon cœur. J'ouvre la croisée de ma chambre , je regarde , j'écoute , & m'apperçois de mon erreur. Mais d'où vient suis-je tourmentée par des rêves lugubres ?

D'où vient qu'à mon réveil je verse une abondance de larmes , que rien ne peut tarir ? Pourquoi le deuil de toute la nature semble t-il m'annoncer quelque désastre , qui se laisse pressentir , sans que j'ose l'imaginer ?

Je suis restée à ma fenêtre jusqu'au lever du jour , les regards fixés sur la place que tu as occupée un instant , ou sur la forêt qui est voisine de ces lieux , & dont l'aspect mélancolique entretient mes ennuis.

J'ai vu René sortir de sa cabane , je lui parlois des yeux , & il m'a répondu , par un signe de tête , qu'il n'avoit rien à me remettre. Hélas ! tu ne m'écris plus ! Crains-tu d'être découvert ? Est-ce que tu m'abandonnes ? M'aimerois-tu moins , depuis que je suis bien malheureuse , & que je le suis pour toi ? Pardonne , cher amant : je souffre , je te le dis ; à qui me plaindrois-je , si ce n'est pas à toi ? J'espère que j'aurai de tes nouvelles aujourd'hui. Que les heu-

res sont longues ici ! Toi seul peux les abréger. Je dépends de toi seul ; un mot , & ma tristesse s'évanouit. Je souffre trop pour que tu négliges les occasions de me consoler. La lettre que le commandeur m'a écrite me désespère. Il court des bruits , dit-il , qui pourroient donner du poids à ses conseils. Ah , Dieu ! eh ! quels sont donc ces bruits ? Je me forge mille chimères ; je me livre à mes terreurs , & m'alarme , sans pouvoir t'accuser. Hélas ! prends pitié de ma situation , elle est assez cruelle , sans que ton silence ajoute à son horreur. Mon ami , dans le monde entier je n'ai plus que toi. Dis , que veux-tu que je devienne , si tu m'ôtes ton cœur ? Tu dois savoir que la vie ne me seroit rien sans ton amour. Adieu.... adieu . je n'ose te dire à quels excès je m'inquiète ; je crains de t'accabler du fardeau de mes peines ; y serois-tu moins sensible ?.... Ai-je tout perdu ?

## B I L L E T

*Du baron au chevalier.*

**Q**U'est-ce donc , chevalier , que le bruit qui se répand da Paris ? Vous épousez , dit-on , la baronne de \*\*\* ; je vous estime trop pour le croire ; mais prenez garde que ce bruit ne vienne aux oreilles de madame de Senanges : il porteroit la mort dans son cœur.

Il y a un siècle que je n'ai entendu parler de vous ; quelle est la cause de votre silence : J'ai reçu une réponse de Senanges. Le malheureux ! il est impossible de le déformer. J'écris tous les jours vingt lettres ; je presse , je sollicite : la maréchale agit ; je n'ai pas un moment de repos , & je serois bien fâché d'être tranquille. Adieu.

## LETTRE CXIII.

*De madame de Senanges au chevalier.*

**V**OUS me restez seul dans l'univers , & vous m'abandonnez à mes incertitudes ! trois lettres sans réponses ! Hélas , je ne connoissois pas le doute ; que son supplice est horrible !.... Moi , douter ! douter de ton amour ; ah ! pardonne , je suis injuste. Pardonne , cher amant , je connois ton cœur ; le soupçon n'approche pas du mien.... D'où vient donc que mes larmes coulent ?.... que signifient ton silence & ces pressentimens qui m'épouvantent ?.... Va , je les rejette. O ciel ! j'ai pu m'y arrêter ! Tes affaires , des voyages à la cour , les devoirs de ta place , que fais-je enfin ?.... il t'a été impossible de m'écrire , puisque tu ne l'as pas fait... On m'apporte une lettre de M. de Valois....

Dieu ! il me mande.... ai-je bien lu?... quelle affreuse nouvelle !... le bruit court que vous épousez la baronne de... Mon oncle semble le croire , mon oncle prétend... on l'a trompé ; mais on n'abuse point une amante... Ne crains pas que je t'accuse , je suis trop malheureuse pour ne pas compter sur toi. Rien ne peut altérer ma confiance... cependant... ah ! si... ton changement feroit pour moi la mort , & pour toi le regret de toute la vie. Non , je ne me fixe point à cette insupportable idée. Ecris , écris-moi : dis-moi ce que je souhaite , ce que je fais ; dis-moi que tu m'aimeras toujours , que cela seul est vrai , que le reste... Ah ! mon ami , quelle imposture ! encore une fois , je n'y crois pas... je t'adore... je suis aimée.

LETTRÉ



## LETTRE CXIV.

*De madame d'Ercy à l'abbessé du cou-  
vent de \*\*\*.*

**M**onsieur de Senanges vous re-  
commande, ma chere cousine,  
de veiller plus que jamais sur tous  
les pas, tous les mouvemens, toutes  
démarches de sa femme... Eh bien !  
dites-moi comment s'accommode-t-  
elle de sa solitude ? est-elle bien chan-  
gée ? Il seroit étrange qu'elle ne le fut  
pas. Je fais bien, pour moi, que,  
si l'on m'enfermoit, je serois bientôt  
laide à faire peur. Commence-t-elle  
à l'être un peu ? Ecrivez-moi ce qui  
en est, les moindres détails me  
semblent intéressans... quand ils  
viennent de vous. Je n'ai point de  
nouvelles à vous mander, si ce n'est  
le mariage du chevalier de Verfe-  
nay, avec la jolie baronne de \*\*\*,  
jeune veuve d'un homme de qualité,

*Perit III.*

M

très-fêtée à la ville , & très-puissante à la cour. Adieu , ma chere cousine , j'irai vous voir incessamment ; j'ai grand besoin de vos conseils.

---

## LETTRE CXV.

*De madame de Senanges au chevalier.*

**A**H ! pourquoi me rappeler au jour?... Julie , ma julie , si mon sort te touche , laisse-moi mourir. Oui , j'abhorre tes funestes secours. Tes soins , ta pitié même , tout m'est un supplice....

Il est vrai , il est possible !... vous m'avez trompée , vous !... La bonne foi n'habite donc point sur la terre ! je n'ai que l'espoir de rentrer dans son sein. Tu le veux , tu m'y condamnes ; tu ne me laisse que cet asyle ! je ne le voulois pas croire. Une religieuse qui m'a toujours marqué plus d'affection que les autres , vient de me faire part d'un billet de son frere ; je vous l'envoie.

## B I L L E T

*Du comte de \*\*\* à sa sœur religieuse  
au couvent de \*\*\*.*

» **J**E vous apprends , ma sœur ,  
» le mariage de la baronne  
» de\*\*\* , notre parente , avec le  
» chevalier de Versenay , qui est  
» déjà très-avancé , dit-on , &  
» fait pour aller à tout. Il avoit  
» une grande passion dans le cœur  
» pour une certaine femme qu'on  
» a enlevée , & qui est , je crois ,  
» dans votre couvent ; mais les  
» charmes & le crédit de la baronne  
» ont tout éclipsé ; le roi même  
» desire ce mariage , & le cheva-  
» lier paroît enchanté d'un établis-  
» sement qui lui promet la plus  
» haute faveur. Comme je connois  
» l'intérêt que vous prenez à tout  
» ce qui nous arrive , je me suis  
» hâté de vous instruire d'un évé-

» nement dont toute notre famille  
 » paroît très-satisfaite.

Et la cruelle pensée m'avoir servie !... O ciel !... les bruits du public arrivés jusqu'à M. de Valois , qui est maintenant à cinquantes lieues de Paris ; ceux que l'abbesse a répandus dans le couvent ; mes pressentimens affreux , tout ce que votre silence m'annonçoit , tout est confirmé ! Je regrette jusqu'aux tourmens de mon incertitude ! C'en est fait , mes yeux s'ouvrent à la profondeur de l'abyme où tu m'as entraînée.... je ne l'appercevois pas : les fers , l'opprobre , la prison , tant de peines endurées pour toi , je les aurois chéries jusqu'à mon dernier jour : plus mon sort avoit d'horreur , plus je me croyois sûre de ta foi. Je dédaignois l'opinion des hommes ; j'aurois , dans mon délire , j'aurois bravé la vengeance céleste ; ma récompense , ma gloire étoient dans ton cœur. Que m'étoit l'estime des

autres ? j'avois la tienne ; mais aujourd'hui , que me reste t-il ? dis , ai-je dans l'univers , ai-je un seul appui ? Tomberai-je aux pieds d'un Dieu que j'offense , j'offenserai toujours , puisque je ne cesserai jamais de t'aimer ! Porterai-je à M. de Senanges le repentir de t'avoir mal connu , des vœux coupables , un cœur désespéré , & dont le dernier battement fera pour toi ? Soutiendrai-je la présence d'un homme qui m'a soupçonnée , d'un public qui me méprise ? Suis-je digne encore de mes amis ? je les ai quittés pour toi ; jamais , jamais je ne les reverrai. C'est dans l'abandon de tout ce qui m'est cher que je finirai mes jours , ces jours que je t'avois consacrés , & que tu m'as rendus épouvantables ! Tu me plaindrois , cruel , si tu avois un cœur. Combien mes maux se multiplient ! ton crime me rend présents tous ceux que j'ai soufferts ; il remet sous mes yeux , avec plus de force encore ,

le spectacle funebre dont ils ont été les témoins.

Hélas ! dans ce séjour funeste , j'avois trouvé une amie. L'attrait qui emporte l'un vers l'autre deux malheureux , le rapport de nos situations , celui de nos sentimens , tout nous avoit rapprochées ; je goûtois une secrète douceur à m'affliger avec elle , & de ses peines & des miennes. Eh bien ! j'en suis privée pour toujours ! elle m'a été ravie , l'infortunée ! elle espéroit trouver le repos aux pieds des autels ; trompée jusques dans cet espoir , elle n'y trouva que l'image du perfide qui l'avoit abandonnée. La retraite , l'exemple , les austérités , rien ne put calmer ses peines ; l'amitié même ne put les adoucir ; son ame étoit mortellement blessée. Victime d'une passion , payée de la plus noire ingratitude , je l'ai vue , consumée de chagrin , s'éteindre dans les pleurs ; je n'en versois que sur elle..

alors je m'applaudissois de t'aimer. Je l'ai vue mourir dans mes bras, qui essayoient, en la serrant, de la retenir à la vie. J'ai vu tomber, j'ai recueilli sa dernière larme ; elle étoit encore pour l'amour... pour le barbare que la beauté, la candeur, la vertu ne purent enchaîner. Elle est morte en prononçant son nom, en demandant au ciel de veiller à son bonheur. Je n'oublierai jamais le regard tendre & prolongé, qu'avant d'expirer elle a jeté sur moi ; ce regard lugubre s'est fixé sur mon cœur ; il n'en sort point : il sembloit m'avertir que, trahie comme elle, j'irois bientôt la rejoindre... c'est le vœu que je porte sur sa tombe... Amie trop malheureuse, toi, si digne d'un autre sort, toi que j'ai perdue, sans doute, parce que tu m'aimois, parce que tu me consolais, & que je suis née pour souffrir !... Je te regretterai toujours !

Mais, quoi ! elle a fini désabusée, & je la pleure ! il faut la suivre... Il est donc un port assuré contre vous... il en est un ! il est un terme au malheur, & j'y touche... Je ne me connois plus ; rien n'égale le désordre & l'égarement où je suis ; ma gloire même, qui l'a emporté sur mon amour, sur toi !... Va, je la déteste, & je voudrois t'en avoir fait le sacrifice, pour que tu fusses plus coupable... Pardonnez, grand Dieu ! cet élan criminel, involontaire & promptement désavoué : mais pour m'être immolée au devoir, en suis-je moins punie ?.... Qui, moi ! j'oserois me croire innocente !... hélas ! je suis au pouvoir d'un cruel ; je brûle pour un autre !... C'est le plus inhumain des deux qui est adoré. Je mérite mon sort.... écoute.

Dans ces instans affreux je n'ai plus rien à cacher. J'ai perdu ton cœur ; crois-tu que je veuille de



ton estime ? Quand je faisois couler tes larmes , quand je te refaisois , fais-tu que je partageois tes vœux ?... Oublie ce que je viens de te dire ; oublie tant d'abaissement , de foiblesse... jusqu'à mon nom...

O ciel ! tandis que je meurs désespérée , vous vous enivrez d'amour auprès d'une autre ! vous vous occupez des projets de votre ambition , & ce que je souffre est peut-être une jouissance pour vous deux ! Mais quelle ame seroit assez dure pour vouloir d'un tel hommage ? Elle ignore , sans doute , ce qu'elle me coûte ; puisse-t-elle ne le jamais éprouver ! Vos lettres , votre portrait , je vais m'en séparer ; je ne vous suis plus rien ; je ne veux rien de vous. Ah ! si , en les éloignant de moi , je pouvois parvenir à vous oublier !.... Tu le voudrois , ingrat ! tu es capable de m'envier jusqu'au plaisir de mourir pour toi !

Reçois du moins , sans aversion ,

cette lettre trempée de mes larmes ,  
la dernière que je t'écrirai. Jouis de  
tous les biens dont tu me prives ;  
ces caractères que ma main trace  
avec peine , tu ne les reverras plus...  
tu l'as voulu... tu vas être à une  
autre !... Ne me répondez pas... vis  
aussi fortuné que j'ai vécu miséra-  
ble ; reçois mon éternel adieu.

---

## LETTRE CXVI.

*De madame de Senanges à son amie.*

AH ! mon amie , ma tendre  
amie , souhaitez-moi la mort ;  
je n'ai plus à attendre qu'elle. L'au-  
riez-vous cru ? auriez-vous seule-  
ment osé l'imaginer ? Il m'aban-  
donne ; il se marie ! il m'a menée  
dans l'abyme , il m'y laisse ! il in-  
sulte à mes larmes ! Qu'ai-je donc  
fait.... que l'adorer ? Heureuse ou  
malheureuse à son gré , je ne con-  
noissois que lui dans l'univers : la

pauvreté, la misère, l'abaissement, si j'y eusse été réduite pour lui, je les aurois préférés à l'empire du monde, dont je n'aurois voulu que pour le mettre à ses pieds, que pour vivre sous ses loix. Il étoit mon bonheur, je ne faisois des vœux que pour le sien : & voilà la femme qu'il trahit, qu'il dédaigne, qu'il oublie !... Prenez pitié d'une infortunée en pleurs, qui ne tient plus à rien, qui se voit délaissée de toutes parts, & qui, respirant encore, sent d'avance les horreurs du néant. C'est mon dernier soupir que je vous envoie. Encore un coup, ne me plaignez pas de mourir ; plaignez-moi d'aimer, plaignez-moi d'idolâtrer l'ingrat qui me tue : il est le seul homme, le seul... qu'on ait jamais aimé à cet excès ! en finissant à tout, je ne m'arracherai qu'à lui. Jugez de mon égarement ! je viens d'apprendre que M. de Senanges a fait à la chasse une chute, qu'on

m'assure être fort dangereuse. Et ce n'est pas lui qui m'occupe ! combien je suis coupable ! tout barbare qu'il fut , il est mon époux ; je dois le plaindre , je dois trembler pour lui ; je dois oublier tout , puisque ses jours sont en danger. Ah ! je frémis de moi-même , ma faiblesse m'épouvante , & mes remords ne servent qu'à l'augmenter..... Cruel amant ! jouis à présent de tous les maux que tu m'as faits ! ce souvenir m'arrache des cris... qu'allez-vous penser de moi ? Dites , dites que vous m'aimez toujours , que vous ne me méprisez pas ! J'ai besoin de cette assurance... je l'obtiendrai. Je ne doute pas de votre cœur , il connoît le mien. Vous savez trop si j'ai jamais mérité l'opprobre dont je suis couverte , les chagrins qui ont flétri mes jours , & le coup qui les termine. L'espoir de la faveur , un vil motif d'ambition , voilà donc ce qui m'enlève ce que j'aime !... Cette  
conduite

conduite est si atroce , qu'il y a des momens où je ne puis le croire coupable ; mais les bruits qui ont couru , que M. de Valois m'a mandés , qui sont parvenus jusqu'à l'abbesse de ce couvent ; le billet , l'odieux billet que j'ai lu... tout dépose contre lui. Son crime n'est que trop avéré. Cependant j'ai envoyé à Paris le jardinier de la maison ; on l'a laissé aller , il est parti sous le prétexte qu'il vouloit voir son pere qui est infirme & mourant : il doit s'informer de tout. Je l'attends... je me meurs ; son retour décidera de mon sort... Ma main s'affoiblit , mes yeux s'obscurcissent. O mon amie , je n'ai que la force de vous dire un adieu.... sans doute éternel.

## L E T T R E C X V I I .

*De madame de \*\*\* à madame de Senanges son amie.*

**E**st-ce bien toi ?... pardonne.... l'attendrissement où je suis , exclut le cérémonial , est-ce toi qui m'écris ? Que ces caractères me sont précieux ! ta main les a tracés ; ton ame y respire , la mienne s'y attache , mes pleurs les arrosent ; je les recueille dans mon sein ; je ne veux plus m'en séparer. Oh ! que tu me connois bien ! que tu m'as bien jugée ! oui , oui , je t'aime , je t'estime toujours. Les actes de despotisme & de violence sont des preuves contre la sensibilité des hommes , & non contre la vertu des femmes. Ta lettre m'a pénétrée de douleur & d'admiration. Quelle générosité dans les reproches que tu te fais au sujet de M. de Senan-

ges ! tu le plains , & je t'approuve : va , ton honnêteté l'accuse . & c'est le ciel qui le punit... Mais , revenons à l'objet qui t'est cher , qui t'adore , que tu soupçonnes , & qui sûrement ne l'as pas mérité. Non , il est impossible que le chevalier de Verfezay soit coupable d'un crime ; il est impossible qu'un misérable intérêt d'ambition ait avili son ame , dénaturé son caractère : on ne change point ainsi : reviens à toi , tu n'es point trahie , tu es encore aimée , tu le seras toujours. Dans la solitude , l'imagination s'effarouche aisément , & le caractère de l'infortune est de saisir les sujets de chagrin bien plus évidemment que les motifs de consolation. Crois-moi , le retour de l'homme que tu as envoyé souffrir te dissipera tes inquiétudes : je réponds du chevalier : autant je m'en suis défiée autrefois , autant j'en répondrais aujourd'hui. Te voilà donc séparée de la nature entière , loin

d'une société dont tu étois les délices , loin d'un monde à qui l'on te proposoit pour modele ! Une terre aride , un horizon borné , voilà ce qui s'offre à tes regards ! & moins tes yeux parcourent d'espace , plus tu te perds dans le vague de tes idées. Au nom de mes pleurs , tâche de leur commander : que ne puis-je aller te consoler moi-même ! Quelle prison devoit être inaccessible à l'amitié ? Si la mienne t'est chère , reçois en le tendre témoignage ; puisse-t-il adoucir tes maux ! combien leur souvenir m'afflige ! combien je te regrette ! quel vide tu laisses dans ma vie ! que sont devenus nos entretiens si tendres , ces épanchemens si vrais , où se déployoient pour nous tous les charmes de la confiance , tous les trésors de la douce intimité ? Quand le bonheur est perdu , que les souvenirs en sont amers ! Je suis encore à la campagne ; je crains de retour-



ner à Paris ; je crains de voir tous les lieux qui me retraceront ton image... Adieu, ma tendre amie ! j'espère, j'ai un pressentiment que tes maux finiront bientôt. Le chevalier n'est point ingrat ; j'en suis sûre, je te le répète : le fantôme n'est que dans ton esprit ; c'est à ton cœur à le combattre. Si tu le peux, écris-moi ; ne crains point de me parler de tes peines ; j'aurois tant de plaisir à les partager ?

---

## LETTRE CXVIII.

*De madame de Senanges au chevalier.*

**R**Ené ne revient point ! Vous ne daignez pas même m'assurer de votre inconstance... Ah ! le coup est porté... A l'heure où je vous écris, vous êtes aux pieds de votre maîtresse, offrez-lui ma douleur, offrez-lui ma vie ; elle ne fera pas longue. Oui, je suis sûre, ingrat, que tu

me verrois expirer plutôt que d'y renoncer , & que tu ne recueilles mes derniers soupirs que pour la joie de les porter à ma rivale. Tu pleureras un jour le cœur que tu déchires.... Non , ne versez point de larmes , n'en versez jamais ; laissez-moi pleurer seule l'erreur que j'adorois ; l'amant que j'ai mal connu , que j'ai trop aimé... Cette femme que vous me préférez est sans doute plus belle que moi , mais a-t-elle plus fait pour vous ? Est-ce donc mon infortune qui l'embellit ? Sont-ce mes tourmens qui assurent son triomphe ? Ne devoir qu'à vous tous les chagrins qui m'accablent , est-ce un titre pour en être abandonnée ? Va , je suis loin te reprocher mes sacrifices ; haïe , méprisée de l'univers , si j'expirois entre tes bras , si mon amant m'étoit fidèle , & l'univers , & les fureurs d'un époux , & l'avilissement même , rien ne m'empêcheroit de bé-

nir mon sort.... Ah ! puisque tu n'étois pas l'être sensible que le ciel devoit au cœur le plus tendre , pourquoi t'ai je connu ? N'étoit-ce que pour remplir mes jours d'amertume , que tu t'es fait adorer ? L'amitié de quelques personnes , l'estime de toutes , l'indépendance qui m'étoit chère & la paix de l'ame , voilà ce que j'aurois dû conserver ; cependant , tu le fais , en t'immolant tout , qu'ai-je regretté ? Peines , blâme , danger , rien ne m'arrêtoit : je ne connoissois que la crainte de te perdre. As-tu ignoré une seule de mes démarches ? Une autre idée que la tienne m'occupait-elle jamais ? combien de fois , détestant le joug des bienséances & des préjugés , & tout ce qui m'enchaînoit , j'ai envié l'état le plus obscur , j'ai souhaité d'être ignorée de tous , de ne fixer l'attention de personne , & d'habiter une cabane , où ne voyant , ne recevant que toi , j'eusse été trop

heureuse... Hélas ! vous avez tout oublié ! Que ma situation est horrible ! Il est trois heures après minuit ; je suis seule , le silence effrayant de ces lieux m'abandonne à l'horreur de mes réflexions ; un abattement morne a succédé au déchirement d'une ame désespérée ; je ne sens , je ne distingue rien ; mes yeux sont fixes , & ne voient plus ; je n'ai point d'idées , point de mouvemens : la lampe à la lueur de laquelle je vous écris va s'éteindre , je vais me retrouver dans les ténèbres , je n'aspire plus qu'après celles du tombeau , & j'aurois déjà terminé ma vie , si je pouvois cesser d'être , sans cesser de t'aimer. Mon sentiment m'attache à ma douleur : mais il est tems , grand Dieu , que tu me délivres d'une existence importune & détestée. Je finirai jeune , ma carrière , & je la finirai avec joie , si vous vivez heureux. Heureux , toi !... non , cruel , ne l'es-

pere pas. Quand je ne serai plus ;  
 quand tu auras perdu l'amante la  
 plus vraie , quand un sommeil éter-  
 nel aura fermé à la lumiere des  
 yeux qui ne s'ouvroient qu'à toi ;  
 quand le cœur où tu regnes ne sen-  
 tira plus l'amour , ni le malheur ,  
 tu lu regretteras , & ne le retrou-  
 veras jamais... Adieu.

## LETTRE CXIX.

*De Dumont à madame de Senanges.*

Madame la vicomtesse ,

**C'**Est par l'ordre de mon maître ,  
 que je prends la liberté de  
 vous écrire ; il est d'une si grande  
 foiblesse , qu'il lui est impossible de  
 tenir une plume & de s'en servir.  
 J'ai eu l'imprudence de lui dire , ce  
 matin , que René étoit là , & qu'il  
 venoit de votre part ; il m'a ordonné  
 de l'introduire. A peine l'a-t-il ap-

perçu , qu'il a jeté un cri de joie ,  
 & fut un bond dans son lit. René  
 s'est approché . & M. le chevalier  
 l'a tenu embrassé pendant un quart-  
 d'heure. Ils pleuroient tous deux ,  
 & je suis encore attendri , seulement  
 d'y songer. René m'a demandé s'il  
 étoit vrai que M. le chevalier allât  
 se marier ? Je vous assure , madame  
 la vicomtesse , qu'il n'en a jamais  
 été question. Pendant tout le tems  
 de sa maladie , mon pauvre maî-  
 tre n'a été occupé que de vous ;  
 dans son transport , il ne faisoit que  
 prononcer votre nom. Je n'ai pas  
 encore osé lui remettre vos lettres ,  
 parce que j'ai craint , madame la  
 vicomtesse , que cela ne lui fît une  
 révolution ; il n'est pas encore hors  
 de danger , & j'aimerois mieux  
 mourir que de le perdre. Je ne lui  
 ai pas dit le sujet du voyage de Re-  
 né ; j'ai craint de lui donner de  
 l'inquiétude. D'abord qu'il sera en  
 état de lire , madame la vicomtesse ,

je lui remettrai vos lettres. L'apparition de René lui a donné tant de plaisir, qu'il en est plus malade aujourd'hui ; mais j'espère qu'avec l'aide du ciel, il ira de mieux en mieux.... J'ai l'honneur d'être, dans cette espérance, madame la vicomtesse, avec le plus profond respect,

*Votre très-humble, &c.*

## LETTRE CXX.

*De madame de Senanges au Chevalier.*

**Q**Ue de coups accablans viennent frapper mon cœur ! comment ai-je pu y survivre ? Tu étois malade, expirant... peut-être, hélas ! tu l'es encore, & je t'ai soupçonné de la plus noire trahison ! je ne fais que changer de supplice. Me faudra-t-il toujours trembler ! Cher amant, toi qui méritois une maîtresse plus confiante, toi que j'a

offensé , reçois mes larmes , mon repentir : va , j'ai expié mon injustice , tu m'as pardonné , j'en suis sûre ; mais moi , crois-tu que je me pardonne jamais ? je meurs si je n'ai pas de meilleures nouvelles. Etre adoré , vis , fût-ce même pour me haïr , vis pour une autre , s'il le faut !... plutôt expirer de ton inconstance , que de ta perte ! Je suis comme une folle , comme une insensée... cette maison de silence & de paix retentit de mes gémissemens ; prosternée aux pieds des autels , je te demande à un Dieu que j'ai trop oublié... pourroit-il ne pas te rendre à mes vœux ? J'ai assez souffert ; il est tems qu'enfin j'éprouve sa bonté. Ah ! si tu savois dans quel moment ta coupable amante ne l'invoque... que pour toi ! M. de Senanges est à l'extrémité. O ciel !... conserve aussi mon barbare époux ... & ne prends que moi pour victime.

BILLET



## B I L L E T

*De monsieur de Senarges à madame  
de Senarges.*

**P**Eut-être ne serai-je plus quand vous recevrez ma lettre. Je bénis mon trépas ; il termine vos maux. Tout votre crime est de n'avoir pu supporter votre haine. J'avois de l'empportement à proportion de votre indifférence ; la nature nous justifie tous deux. Elle m'absout en vous délivrant de moi. Je me ranime pour vous rendre justice. J'emploie mes derniers soupirs à solliciter la fin de votre servitude. Puissent ces mots , tracés de ma main mourante , déposer contre votre tyran , & vous servir d'apologie ! Tous mes vices venaient de la chaleur de mon sang... la mort la glace... je redeviens vertueux.

## L E T T R E C X X I.

*Du chevalier à madame de Senanges.*

**M**Oi infidele ! tu l'as pu penser ! tu as pu croire ce qu'on t'a écrit ! Je te l'avoue , on m'a pres- senti sur ce mariage ; j'ai frémi quand on m'en a parlé ; voilà comme j'ai répondu. Ah , Dieu ! l'ambition au- roit pu me changer à ce point ! Pour courir après la faveur , je me ferois rendu coupable de la plus noire ingratitude ! J'aurois perdu ton cœur , ma propre estime , tout ce que j'aime , tout ce qui m'atta- che à la vie ! Cruelle ! en lisant tes lettres , j'ai cru que l'ombre de la mort venoit encore m'envelopper : elles ne contiennent pas un mot qui n'ait été trempé de mes larmes. Ainsi donc , innocent ou coupable , je cause toujours tes peines ! le sort me plonge à demi dans le tombeau

& il ne me rend au jour , que pour t'offrir mourante à mes yeux d'un soupçon que tu n'aurois pas dû former , & qu'il m'étoit impossible de détruire !

Ma chere maîtresse , objet unique de mes pensées , de tous mes vœux , de tous mes sentimens , que ton cœur me venge de lui-même ! le sang qui brûle dans mes veines s'arrêteroit , si tu cessois de m'aimer , il se glace dès que tu me soupçonnes.

Pendant tout le cours de ma maladie , ton idée , ta seule idée a charmé mes maux ; il sembloit que mon ame abandonnât mon corps à la douleur , pour être plus entiere à l'amour. Dans le délire qui m'agitoit , c'étoit toi que j'appellois , que je voyois sans cesse : tantôt je croyois te défendre contre des monstres prêts à te dévorer ; tantôt , sous les plus rians ombrages , je te couronnois de fleurs ; ta vertu moins séve-

re se laissoit défarmer à la voix de  
de l'amour, je te pressois contre  
mon sein, je l'échauffois du feu de  
mes soupirs ; mon cœur étoit enivré,  
je t'adorois , & je fauvois ainsi la  
plus pure partie de moi-même des  
approches de la destruction.

Ciel ! qu'ai-je lu ? que m'apprend-  
on ? que vient on de m'écrire ? M.  
de Senanges... Est-il vrai ?.... M. de  
Senanges n'est plus ! Je succombe...  
Te voilà libre... Pardonne... je n'ose  
en dire davantage. Où suis-je ? est-  
ce le même monde que j'habite ?  
Quelle barrière immense s'abaisse  
devant moi ! Les ténèbres qui m'en-  
vironnoient s'éclaircissent, & me  
laissent appercevoir... N'est-ce point  
un rêve qui m'abuse ? ou plutôt n'est-  
ce point que mon mal se prolonge ,  
& que je retombe dans le délire qui  
en fut la suite !.... Non , le ciel pro-  
tege les amans vertueux... Non, ce  
n'est point un prestige... Dois-je te  
consoler ? Dois-je... Que veux-tu que

je fasse ? Je m'égare... Le désordre de mes sens... Une foiblesse... Dieu ! veille sur mes jours ; ce n'est pas le moment de les terminer.

## LETTRE CXXII.

*De madame de Senanges au chevalier de Versenay.*

**J**E respire ! Je ne tremble plus pour vos jours.... Votre seconde lettre m'en assure. Vous le savez , & je vous le répète avec une douleur bien vraie , la mort a terminé ceux de M. de Senanges : quelle lettre il m'a écrite avant d'expirer ! L'émotion qu'elle m'a causée dure encore. Je ne puis y songer , sans un attendrissement , que je serois au désespoir de ne pas sentir , & que je suis incapable de vous cacher. Que l'hymen est puissant sur les âmes honnêtes ! L'infortuné ! je voudrois pouvoir le rappeler à la

nie ! Ses fureurs ne me rendoient  
 que malheureuse ; son repentir me  
 rend coupable. Cette lettre où il l'a  
 déposé , cette lettre fatale & révé-  
 rée , oui , oui , je l'ai couverte de  
 pleurs. Ah ! mon ami , tu ne peux  
 le condamner. Un amant tel que toi  
 chérit jusqu'aux devoirs dont il est  
 la victime... Je t'aime plus que ja-  
 mais ; mon amour s'est accru par  
 mes malheurs , par ton danger ,  
 par mes alarmes ; mais je dois  
 le renfermer ; je dois rejeter  
 jusqu'à l'espérance d'un bonheur  
 qui seroit empoisonné de regrets  
 trop légitimes. Tant que M. de  
 Senanges a vécu , j'ai gardé la pro-  
 messe que j'avois faite au pied des  
 autels de n'être qu'à lui ; je ferai  
 plus , je respecterai sa mémoire ; je  
 justifierai ce qu'il a fait pour moi.  
 Il a employé ses derniers soupirs à  
 protester en faveur de mon innocen-  
 ce : je suis libre , je n'en abuserai  
 pas. Je sors de ce couvent pour ren-

trer dans un autre : je t'écrirai à tous les instans du jour ; je te permettrai de me répondre : mais il faut , pour quelque tems , me priver de ta vue , & m'arracher à ce que j'aime... ce dernier effort est le plus horrible de tous : la bienfiance , l'honneur me le commandent , & c'est à toi de m'y encourager. Mon aventure a éclaté ; elle a pu laisser des doutes sur ma conduite ; je les ferai disparoître. Va , si je prends un soin plus particulier de ma gloire , c'est parce qu'elle t'intéresse plus que jamais ; c'est parce que , devant t'appartenir , je veux être irréprochable aux yeux de l'univers. J'afflige ton amour , pour m'assurer ton estime. Pendant cette séparation volontaire , & dont je gémirai plus que toi , tu ne sortiras pas un instant de mon cœur : je te fais ici le serment inviolable de ne respirer que pour toi , de ne penser qu'à toi , de m'en occuper sans cesse , jusqu'au

Jour où des liens sacrés uniront deux  
cœurs si bien faits l'un pour l'autre ,  
& dignes de leur félicité par l'é-  
tendue de leurs sacrifices.

J'ai reçu hier une lettre de M. de  
Valois ; il revient de la campagne  
où il étoit resté depuis que je suis  
ici ; il compte me retrouver chez lui ,  
& se livre d'avance au plaisir d'em-  
brasser sa niece : son espoir sera  
trompé ; mais je suis sûr qu'il m'en  
applaudira. Il me mande que ma-  
dame d'Ercy vient de perdre un  
procès qui lui enleve plus des trois  
quarts de sa fortune ; il ajoute que  
les changemens arrivés dans le mi-  
nistere lui ont ôté tout son crédit !  
Ah ! mon ami , la belle occasion de  
nous venger ! Tache de lui être utile.  
C'est elle qui a été la cause de tous  
mes maux ; c'est elle qui , en dernier  
lieu , sur l'indice le plus vague , a  
fait courir exprès le bruit de ton  
prétendu mariage. Ce billet , ce  
billet fatal , dont j'ai pensé mourir ,



eh bien ! il avoit été concerté entre la religieuse & elle. Cette religieuse est une fille de qualité ; on l'avoit séduite par l'espérance d'une abbaye , & en lui disant que c'étoit une œuvre pieuse de n'arracher par ce moyen à la passion que j'ai pour toi. Après tant de noirceurs , madame d'Ercy mérite bien que nous la fassions rougir par nos bienfaits.

Adieu , le plus aimable & le plus adoré des hommes : je compte sur ton courage ; & ma tendresse elle-même t'est le garant du mien.

*P. S.* N'oublions pas le pauvre René ; il me sera toujours cher ; qu'il me tarde de le voir heureux ! ( \* )

( \* ) Il faut supposer deux ans entre cette lettre & celle qui suit...

## LETTRE CXXIII.

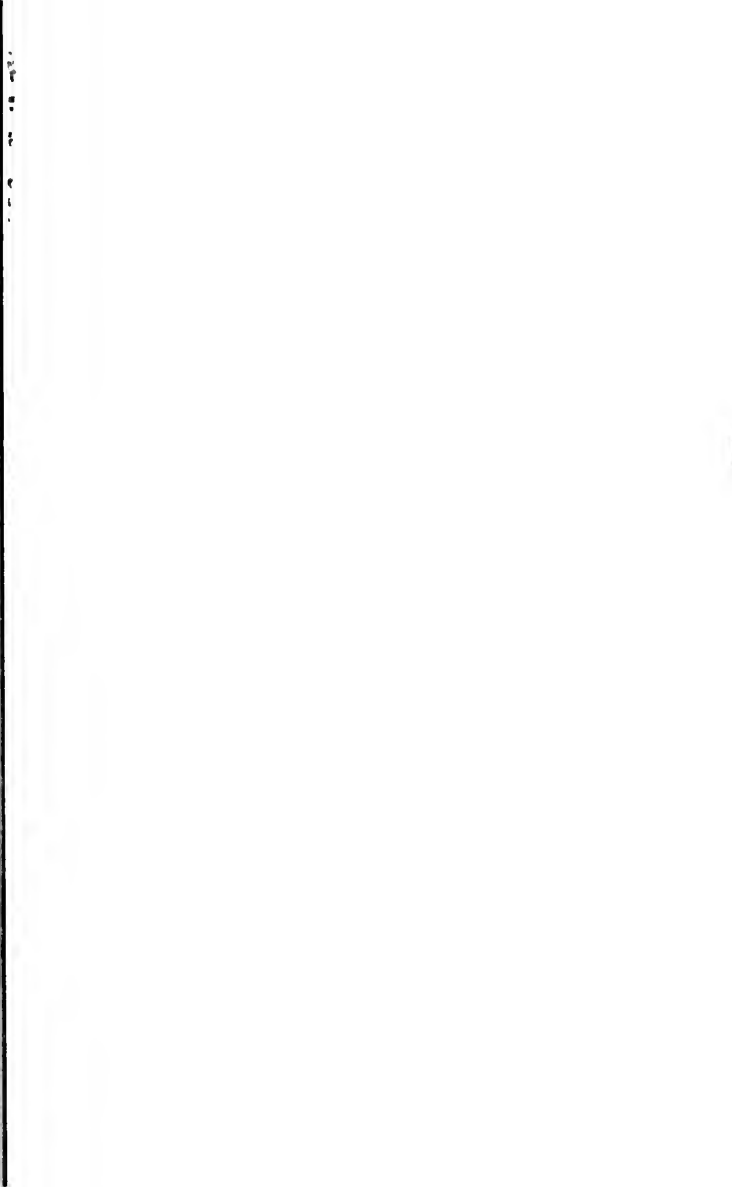
*Du Marquis de Versenay au baron.*

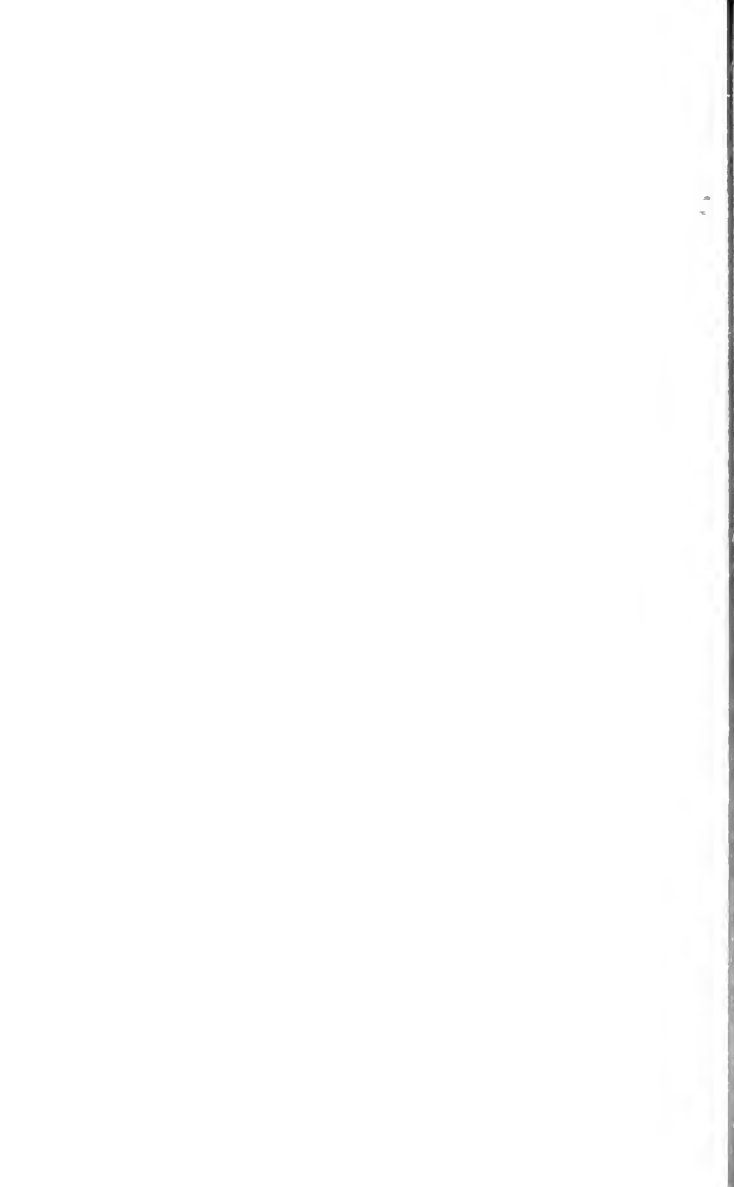
**L** Es deux siècles sont écoulés...  
C'en est fait, cher baron ! nous  
sommes unis ; elle est à moi !... Des  
organes mortels ne suffisent pas à  
mes transports, concevez l'excès de  
mon ivresse... C'est hier que le ciel a  
reçu notre serment. Ce serment so-  
lemnel, formidable pour tant d'au-  
tres, & si fortuné pour nous, nos  
cœurs l'avoient fait, bien long-tems  
avant que nos levres l'eussent pro-  
noncé. Que cette cérémonie m'a  
paru auguste & riante à la fois !  
Comme nos malheurs étoient deve-  
nus publics, il falloit bien qu'on  
s'intéressât à leur terme. Il sembloit  
qu'une fête qui n'étoit que pour ma-  
dame de Versenay & moi, fût celle

de tous. J'entendois dire autour de nous , qu'elle est belle ! qu'il est heureux ! J'attachois sur elle des yeux enivrés d'amour ; les siens , baissés avec décence , laissoient échapper quelques rayons de la joie la plus pure. Son émotion l'embellissoit encore. Combien il est doux d'avouer son bonheur à l'univers , & de voir justifier son choix par le suffrage unanime ! O mon respectable ami , vous avez été le témoin , le confident de nos peines , soyez de moitié dans nos plaisirs. Les voilà sur le rivage , ces êtres qui vous sont chers , & qui furent tant de fois sur le point de périr. Nous logeons chez M. de Valois ; sa niece ne veut jamais le quitter : & vous , cher baron , voudrez-vous bien nous recevoir ? Nous partons dans huit jours. Ma femme , ma maîtresse , celle que j'idolâtre plus que jamais , vous menera son amie ; nous passerons avec vous le plus beau mois de

l'année. Préparez vos berceaux ;  
que vos parterres s'émaillent & se  
parfument pour la recevoir. Je vous  
présenterai , dans la seule personne ,  
la vertu , les graces , l'amour &  
l'amitié.

F I N.





PQ  
1981  
D15A8  
1793

Dorat, Claude Joseph  
Les sacrifices de l'amour

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

